

FRANK BILL
DONNYBROOK

série noire
GALLIMARD



A black and white photograph of a man's face and upper torso. The man has a serious expression, looking slightly to the right. His face is covered in blood, particularly around the eye and cheek area. He has some makeup on his face, including a blue and white design around the eye. The lighting is dramatic, highlighting the contours of his face and torso against a dark background.

FRANK BILL
DONNYBROOK

série noire
GALLIMARD

< >

FRANK BILL

Donnybrook

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR ANTOINE CHAINAS

nrf

GALLIMARD

COLLECTION SÉRIE NOIRE

Créée par Marcel Duhamel

*Pour Donnie Ross,
qui a employé l'expression « un sacré
Donnybrook »
et, comme toujours,
pour ma femme adorée, Jennifer.*

DONNYBROOK : manifestation tapageuse et désordonnée ; vive dispute.

Au dix-huitième siècle, Donnybrook, en Irlande, est devenu un lieu de rencontre pour les vendeurs de chevaux, les diseurs de bonne aventure, les voleurs, les lutteurs et les danseurs, les combinards et autres pourvoyeurs de nourriture et de boissons de toute sorte. Ce vaste rassemblement était organisé tous les 26 août et durait une quinzaine de jours. La manifestation, célèbre pour son agitation et ses querelles — en particulier les bagarres d'ivrognes à la nuit tombée —, a gagné ses lettres de noblesse dans toute l'Irlande et au-delà. La brève référence, formulée par Walter Bagehot dans sa très sobre *Constitution anglaise*, rédigée en 1867, en donne un avant-goût précis : « La seule règle en vigueur [...] se rapproche du conseil donné à chaque Irlandais en route pour la foire de Donnybrook : “Quand tu vois une tête, frappe-la.” » En général, on utilisait un bâton en chêne ou un gourdin que les Irlandais appelaient un *shillelagh*. La légende prétend que les participants préféreraient se battre que manger.

MICHAEL QUINION

World Wide Words

PREMIÈRE PARTIE

BRÛLER LES PONTS

Je ne pourrai pas nourrir mes gosses, Zeek et Caleb, si je vais en taule, pensa Marine Earl. Il devait néanmoins saisir sa chance de leur offrir une vie meilleure.

Il glissa deux nouvelles cartouches de 12 dans le fusil.

La première avait résonné dans les oreilles de Dote Conrad après qu'il avait tendu l'arme à Marine.

Celui-ci leva le canon et dit : « Mains en l'air ! Tourne-toi vers moi, lentement. »

Dote, face au mur, aurait pu s'emparer de n'importe quel flingue ou fusil alignés derrière le comptoir de son armurerie. Mais aucune arme n'était chargée.

Il leva ses bras poilus, les écarta comme un gardien de but. Ses mains étaient au même niveau que ses oreilles décollées. Les pavillons ressortaient de sa casquette de camionneur marron, sur laquelle se déployait un drapeau des confédérés à moitié effacé. Il portait un T-shirt gris. Ses bretelles rouges s'étiraient sur sa bedaine. Les attaches en laiton soutenaient son treillis. « Je peux te le mettre de côté, si tu veux pas l'acheter tout de suite. La saison de la chasse est encore loin.

— Je t'achète que dalle. Va au bout du comptoir. Je te suis jusqu'au coffre. Sauf si t'as assez en caisse. »

À Hazard, il était de notoriété publique que Dote ne déposait sa recette à la banque qu'une fois par mois. Le coffre et la caisse étaient pleins. Dote s'était toujours refusé à garder une arme

chargée pour assurer sa sécurité. Inutile de se soucier des braquages dans une armurerie rurale paumée dans les montagnes du Kentucky, dans une bourgade où, après avoir passé son brevet d'études, chacun savait avec qui il allait se marier et avoir des gosses.

« D'accord, les temps sont durs, risqua Dote. L'économie se casse la gueule, les gens se retrouvent au chômage. J'ai entendu dire que l'État allait bientôt embaucher à la voirie. Ce qui te manque, tu l'obtiendras pas avec ce fusil. Quels que soient tes projets. »

Les visages barbouillés de Zeek et Caleb s'incrustèrent dans l'esprit de Marine. Ils gémissaient : « Faim, papa. » Pas le temps d'écouter les conseils de Dote. « Montre-moi déjà ta caisse.

— Marine, je peux pas... »

Le canon dévia à cinquante centimètres de la tête de Dote, la décharge creusa un trou dans la cloison. La cartouche rebondit sur le comptoir. Une autre la remplaça. Les tympans de Dote sifflaient. Il tenta d'agripper le canon. Marine s'avança. Le métal brûlant glissa entre les mains de l'armurier et frappa son nez grêlé d'un coup sec. Le cartilage céda. Dote, les larmes aux yeux, cria : « Merde !

— C'est un ordre. »

Dote s'éloigna du canon. Une tache noire apparut sur son treillis, au niveau de l'entrejambe. Il agita la peau flasque de ses bras. Les taches de vieillesse sur son front étaient emperlées de sueur. Il se sentait faible et con. S'il avait eu un fumon, il aurait plombé cet enculé. Se maudissant, il tâtonna, à la recherche de l'ouverture de la caisse. Qui aurait pensé que Marine se pointerait avec ses propres munitions ? Il appuya sur plusieurs boutons, ouvrit le tiroir d'une main, tandis que l'autre était pressée sur son nez. Il retira une poignée de billets de vingt, puis une poignée de billets de dix et de cinq. Il posa le tout sur le comptoir.

« Compte, intima Marine. À voix haute, que je puisse

t'entendre. »

Lorsque Dote arriva à mille, Marine cria : « Stop ! »

Il restait un tas de billets de vingt.

« Tu veux pas tout ? interrogea Dote à travers son nez bouché.

— Pas besoin. »

Marine empoigna le fusil d'une main, fouilla dans sa poche arrière et étala un sac plastique Walmart sur le comptoir.

« Fous les mille là-dedans. »

Dote enfourna les biftons dans le sac. Le sang avait coulé de son nez explosé. L'argent était taché. Marine chopa le sac. « Les mains sur la nuque. Recule. Demi-tour. Entre dans la réserve. »

L'éventualité de ne jamais revoir sa femme, qui, à l'heure actuelle, regardait le Téléachat sur le câble, assise devant un plat de foies de poulet frits confectionné selon la recette secrète de sa mère, secoua Dote. Il se mit à geindre : « Allez, quoi. Attends. »

Marine montra le canon. « Demi-tour ! »

Dote obéit. Il marcha en crabe jusqu'au bout du comptoir. Marine le rejoignit et colla le fusil à l'arrière de son crâne. Ils franchirent ensemble le rideau séparant le magasin de la réserve, où étaient entreposées les caisses de munitions et les armes emballées. Il y avait là toutes les putains de balles dont l'armurier avait besoin. Marine ordonna :

« À genoux. »

Les larmes coulèrent sur les joues de Dote. La morve claire se mêla à l'hémoglobine.

« S'il te plaît, implora-t-il. Je t'en prie. »

Ses rotules craquèrent sur le béton froid et dur. Marine accompagna le mouvement. Le canon encore chaud restait en contact avec le crâne. Alors, Dote chuta en avant, le corps parcouru d'un intense frisson.

La chair de l'individu s'était transformée en mélasse charbonneuse. Il hurlait. Planche l'avait tiré hors de la maison et l'avait jeté dans le jardin, où il demeurerait à présent allongé, les bras écartés comme une divinité à côté d'un tricycle rouillé. La balançoire, souvenir depuis longtemps oublié, n'avait plus de chaîne, plus rien. La fumée émergeait des flammes dans leur dos. Les lueurs rouge et orange se frayaient un chemin dans la nuit, dévoraient la vieille bicoque.

« Faut l'emmener aux urgences », s'affola Planche.

Angus intervint : « Les toubibs vont appeler les flics. Vous deux, vous devriez le savoir mieux que personne. »

Liz et Angus avaient laissé Planche et Cafard surveiller le chaudron de meth pour aller à l'usine de pièces détachées, au moment du changement de service entre la deuxième et la troisième brigade. La boîte allait fermer dans six mois. La faute à la crise. Des hommes et des femmes sautaient les repas, zappaient le crédit de leur voiture, oubliaient le loyer. Ils se cassaient le cul pendant huit heures, impatients de s'échapper, d'obtenir leur shoot de dopamine.

Les visages crispés façon blister, les crânes gras et huileux, les paires d'yeux enfoncés sous les paupières comme des lampes encastrées se pressaient autour de la Pinto couleur chiotte d'Angus. Ils refilaient leur paye froissée à travers la vitre entrouverte. Angus restait tapi dans l'ombre tandis que Liz encaissait, puis gratifiait les ouvriers d'un gramme d'extase tétanisée. La came leur permettrait de redevenir des hommes.

Angus vivait ainsi depuis l'accident et l'intervention chirurgicale qui avait figé la moitié de son visage en un assemblage de pièces disjointes.

Ils étaient retournés à la ferme. Planche était dans le jardin, à pleurnicher. Lui et Cafard se défonçaient depuis trop longtemps. Ils s'étaient écroulés. Le lithium des piles était resté sur le Butagaz. Avant que Planche puisse réveiller Cafard, la préparation s'était embrasée. Cafard avait été aspergé. L'instant

d'après, Planche traînait sa loque de frère dehors.

Maintenant, Cafard gisait au sol, creusait ses brûlures et leur transperçait les tympans.

« Au secours ! Aidez-moi, aidez-moi ! »

Liz demanda : « Qu'est-ce qu'on fait d'eux ? »

Angus passa la main sous sa salopette. Il en retira un ustensile conçu pour tuer.

« Tu branles quoi, là ? s'égosilla Planche.

— J'abrège les souffrances de ton frangin. »

Les suppliques de Cafard se firent liquides. Il humecta la terre. Angus pointait encore le pistolet sur sa chevelure cramée. Le silence se fit.

Planche trépigna. « Putain de merde... »

Angus dirigea le .45 sur son visage poussiéreux, appuya sur la queue de détente. Le blanc vira au rouge. Planche se cassa en deux puis s'effondra.

Liz détourna le regard. Elle secoua ses dreadlocks café au lait. Les larmes refluèrent. « Et maintenant ? »

Angus glissa le métal chaud et protecteur dans sa poche. « Il faut qu'on se tire. Les mecs du comté vont se pointer et nous enfler d'une condamnation à perpétuelle. On doit se trouver une autre planque et aller voir ton fournisseur. On va se remettre en selle avant que la source se tarisse. Avant que les gens n'aient plus une thune. »

*

La détonation réveilla le vieil homme. Le visage qu'il avait entrevu était imprécis. Celui qui tenait le fusil, il en rêvait depuis un moment déjà. Le solide gaillard courait sur les routes de campagne chaque matin, au lever du soleil. Puis il frappait sur un sac de sable militaire suspendu à un arbre, ou bien démolissait un autre type à coups de poing, de genou, de coude, devant une assemblée de gueules cassées occupée à siffler de la

gnôle et à parier. Ce combattant portait le surnom de Marine Earl.

Cela faisait plusieurs jours que le vieil homme rêvait de bouilles grimaçantes et d'estomacs vides. Deux enfants et une femme. Celle-ci avait été maltraitée par sa famille. Elle avait ôté le bouchon d'une bouteille, avait entassé des pilules dans sa main, les avait mâchées comme des chewing-gums. Les enfants étaient dans un jardin en terre battue parsemée de chiendent. Ils jouaient sur une balançoire artisanale où la rouille se répandait à la façon d'une crise d'acné. Mais lorsque le combattant s'était approché d'eux, la joie s'était peinte sur leurs traits. Plus rien d'autre n'avait d'importance.

À présent, il faisait nuit. Purcell dévissa le bouchon de sa Kessler, s'en versa une dose dans une tasse à café. Il se remémora les images qui, il le savait, constituaient un puzzle qu'il essayait de résoudre depuis des mois. Il s'alluma une Marlboro. Une vilaine tempête approchait et il était au beau milieu du passage. Il ignorait cependant quoi faire. Il attendait que la menace prenne forme.

*

Les mouches avaient pondu, les moucheron bourdonnaient dans la sombre puanteur des corps allongés au cœur de la nuit humide. Les flammes avaient eu raison des murs et du plafond, auxquels s'était substituée une ossature de charbon.

Le shérif Ross Whalen, muni d'une lampe torche, s'épongeait le front à l'aide d'un mouchoir bleu élimé. Il songeait à la manière dont la ville s'était développée, grâce à l'usine de pièces détachées pour Ford et General Motors, mais aussi aux addictions des ouvriers, qui trouvaient le temps de fumer, de sniffer ou de s'injecter de la dopamine faite maison. Que feraient-ils quand l'usine fermerait ses portes ? Quand leur période d'inactivité se

prolongerait ? Lorsque le marché de l'emploi s'asséchait et que le manque les rendrait violents ?

L'adjoint Meadows s'acharnait sur un cure-dent planté entre ses incisives couleur crème fraîche. Il balaya la scène de sa lampe torche et regarda son supérieur s'agenouiller.

« T'en penses quoi, Ross ? »

Whalen étudia les restes carbonisés, les parties intactes, puis la vieille baraque éclairée par les pompiers volontaires qui avançaient dans l'obscurité.

« On n'est pas au Far West. Les maisons du sud de l'Indiana sont pas censées brûler comme ça. Et leurs occupants ne finissent pas avec une balle dans la tête. »

Meadows cracha son cure-dent. Le bâtonnet atterrit sur un des corps anonymes.

« Tu crois qu'ils préparaient cette merde, eux aussi ?

— Vu les ravages dans la région, soupira Whalen, je pencherais pour l'affirmative. On en saura plus quand on aura identifié ces viandes de barbecue. On a déjà le calibre de l'arme. Les agents de l'État et le responsable des pompiers cherchent à déterminer la cause de l'incendie. Et ramasse ton putain de cure-dent. En tout cas, cette histoire sent mauvais. »

*

Le sang avait séché dans le cou de Dote. Le fil de téléphone entravait ses poignets velus dans son dos. Le béton froid appuyait sur sa joue et son front. Il essaya de respirer par le nez, mais son appendice avait pris la taille d'une patate blette. Il toussa, se tortilla pour s'asseoir, façon Humty-Dumpty, contre les caisses de munitions. Une migraine lui martelait le crâne.

Maintenant qu'il s'était redressé, la pièce tournoyait. Il avait l'impression que chaque objet était figé dans une sorte de givre frémissant. La porte du magasin carillonna. Il beugla :

« Hé, par ici ! À l'aide ! »

Shane déboula dans la réserve. Son œil droit roula dans son orbite comme une mouche qu'on chasse. Le gauche reconnut la silhouette de Dote par terre.

« C'est le bordel là-devant, dit-il. Il y a du sang et des billets sur tout le comptoir.

— Détache-moi. Il faut appeler les flics. »

Shane était l'aîné d'une famille de sept enfants : trois frères et quatre sœurs. Dépourvu de véhicule personnel, il passait son temps à parcourir les petites routes de Hazard à pied. Il s'achetait une nouvelle paire de chaussures tous les trois mois pour maintenir sa cambrure. Ses cheveux étaient aussi gris que la cendre au fond d'un poêle du Kentucky, sa peau, tannée par les longues marches sous le soleil d'été, plus noire que celle de la majeure partie des Indiens pur souche.

« Qu'est ce qu'il s'est passé, merde ?

— On m'a frappé et dépouillé.

— Je me demandais pourquoi t'étais encore ouvert. J'ai vu de la lumière.

— Il est quelle heure ?

— Le soleil est couché depuis longtemps. » Shane n'était pas du genre à se servir des chiffres pour mesurer le temps qui passe, mais il savait faire la différence entre le jour et la nuit.

« On dirait que t'es le seul à t'être inquiété que je sois là si tard. »

Shane libéra les poignets de Dote. Il renifla. Ses traits se plissèrent.

« C'est quoi cette odeur de pisse ? »

Dote ramena ses mains devant lui, massa ses articulations meurtries.

« T'inquiète. Aide-moi à me lever. »

La porte du magasin s'ouvrit de nouveau. Dote et Shane crièrent d'une même voix :

« Par ici ! »

Le policier municipal Pike Johnson écarta le rideau de la réserve.

« Putain, Dote. Je suis venu vérifier que tout allait bien. Ta femme se fait un sang d'encre. Elle t'appelle depuis des heures. Il t'est arrivé quoi ?

— Cette tête de con de Marine Earl, voilà ce qui m'arrive. Il est entré, soi-disant pour acheter un flingue. Il avait probablement amené ses propres munitions. Tu sais que j'ai rien de chargé ici. Il m'a piqué mille dollars. »

Pike était vêtu d'un jean Rustler et d'un T-shirt blanc enfilé sur la peau couverte de taches de son. Un chapeau de cow-boy en paille domptait sa crinière vieillissante. La crosse d'un .38 à canon court dépassait d'un holster fixé sur ses reins. Il était flic depuis environ vingt ans. Il avait eu son content d'effractions, de poivrots et de scènes de ménage. Après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, il retroussa les lèvres.

« Un méchant fils de pute s'est soulagé dans le coin.

— La pisse, hein ? » fit Shane.

Le visage de Dote s'empourpra.

« Sûrement des bouteilles de leurre olfactif pour les cerfs. J'en ai renversé quelques-unes ce matin.

— Nan, objecta Shane. C'est pas de l'urine synthétique. L'odeur est humaine. »

Dote s'énerva :

« Marine Earl m'a braqué, bordel ! Il m'a pas pissé dessus. »

Shane désigna l'entrejambe mouillé de l'armurier.

« C'est plutôt toi qui t'es pissé dessus, Dote. »

Pike se racla la gorge.

« T'es sûr que c'était Marine ?

— Putain, j'articule pas ou quoi ?

— Inutile de monter sur tes grands chevaux. Je fais juste mon boulot. J'imagine qu'on devait s'y attendre. Le type avec qui sa

mère était à la colle était pas son vrai père, vous le savez bien.

— Sans déconner ? s'étonna Shane.

— Sans déconner. Son vrai père était un vétéran du Viêt-nam. Un Marine. On raconte qu'il s'occupait des missions de reconnaissance. Un authentique barjo. La mère de Johnny l'a largué dans l'Indiana. D'après elle, il parlait aux morts. Il a jamais essayé de la récupérer. Et sa mère a surnommé son fils Marine, vu que le mec était militaire.

— Écoute, ton taf, c'est d'assurer la sécurité, pas de nous retracer l'historique de ce con à la gueule couturée ou d'ergoter sur les spécificités de l'urine. Pourquoi tu me ramènes pas le fusil qu'il m'a barboté avec les mille dollars ?

— Quel genre de fusil ?

— Remington 1100. Pourquoi ?

— J'ai l'impression qu'il l'a laissé dans le magasin. Il voulait juste l'argent. Le Remington est appuyé contre le mur. »

Pike examina l'armurerie à travers le rideau. Des biftons sur le comptoir, des éclaboussures de sang, celui de Dote, et un trou dans le mur : une décharge de calibre 12.

« Je comprends pas.

— Moi, je comprends parfaitement, grinça Dote. Ce type a plus de couilles que de jugeote. Il manque de thune pour nourrir les demeurés qu'il a engendrés avec cette camée de Tammy Charles. Alors, il est venu se servir chez moi. »

Pike sortit un petit carnet à spirale de sa poche arrière, griffonna quelques mots.

« Tu dis qu'il t'a obligé à compter la somme exacte ? Il a laissé le reste ? S'il avait vraiment voulu te braquer à l'aveugle, il se serait goinfré comme un mouton dans les pâturages. Et c'est pas le cas. »

Dote grimaça.

« Tout ce que je sais, c'est que je veux récupérer mon fric. Et voir son cul derrière les barreaux. »

Pike referma son calepin, le remit dans sa poche.

« Je vais diffuser un signalement. S'il est chez lui ou dans les collines, on le trouvera. »

Le brasier avait emporté le matériel et le bénéfice qu'ils comptaient en tirer. Encore furax, Angus engagea la Pontiac dans la vallée. Le paysage était dépourvu de la moindre habitation sur des kilomètres. Des cèdres, des chênes et des bouleaux s'étiraient le long de la route ou se dispersaient sur les terrains clôturés. La terre en friche, cuite par le soleil, était parsemée de marguerites et de pissenlits. Angus s'arrêta quand les fils de fer de la clôture s'interrompirent. Une petite ferme et une étable derrière se dressaient au loin, presque cachées. Son bras, entièrement tatoué, pendait par la vitre ouverte de la Pinto immobile. Une Pall Mall ajoutait des touches de gris au ciel bleu clair en surplomb. Son œil trouble rencontra le regard féroce de Liz.

« T'en penses quoi ? »

Liz était venue avec Angus dans la Pinto. Elle avait laissé son break Oldsmobile F-85 de 63 au camping. Ils avaient parcouru les routes de campagne, étaient passés devant des maisons délabrées et des mobile homes en bout de course, devant des pneus suspendus aux arbres, des gosses suspendus aux jupes de leurs mères, sur lesquelles des pères au chômage avaient mis le grappin. Les chefs de famille se tenaient avachis sur des chaises pliantes en métal, une Bud ou une Miller à la main, cernés par le vide comme par ces rejetons qu'ils méprisaient.

La haine avait planté sa graine dans le ventre de Liz depuis les méfaits d'Angus. Elle suintait par le moindre pore, formait des armées sous sa peau laiteuse. « Si t'avais pas laissé Planche et

Cafard préparer tout seuls la dernière fournée, on serait pas en train de chercher une troisième baraque où squatter. »

Angus leva le pied du frein, la voiture couina jusqu'au bas de la colline. Il ôta le clou de cercueil d'entre ses lèvres, la fumée bloquée dans les poumons, et braqua le volant pour se rapprocher de la boîte aux lettres. Son visage balafré était gravé dans un bloc de marbre. Une volute spectrale s'échappa de sa bouche quand il parla :

« Ouvre cette boîte, qu'on voit s'il y a du courrier. »

Liz se tourna vers le cube de métal jadis argenté, à présent de la couleur des intempéries subies pendant des années. D'une pichenette, Angus expédia son mégot sur l'asphalte craquelé. Liz ouvrit la boîte, regarda à l'intérieur. Vide. Elle sentit qu'on empoignait ses dreadlocks à la racine, son cou se tordit, son visage s'écrasa contre le tableau de bord poussiéreux de la Pinto. La chaleur de la journée à venir parut se déverser à travers les mots qu'elle entendit. Ceux-ci étaient plus ardents que l'incendie de la nuit dernière. Angus relâcha son emprise.

« Rien à foutre que t'aies mouillé pour les deux frangins. On cherche une planque parce que j'ai eu le malheur de t'écouter. » Angus lui pinça la lèvre inférieure entre le pouce et l'index. « Alors maintenant ferme ta gueule ou je t'arrache la langue. »

*

Liz se massait l'œuf de pigeon qui enflait sur le côté de son visage. Tout ce qu'elle voulait dans la vie, c'était avoir assez de meth, de cigarettes et de Bud pour passer la journée. Et puis une bite bien raide pour satisfaire sa soif de contact humain. Angus s'était débrouillé pour détruire tout ça.

Sa colère lui tenait chaud. Elle pensait à quand et comment elle allait mettre un terme aux reproches, aux coups. Angus tira le frein à main, descendit de la voiture. Liz le suivit sans cesser

de lui adresser un regard noir. Elle garda néanmoins ses distances.

Il gravit les marches en ciment, jeta un coup d'œil à l'étable. Trop ventilée pour fabriquer la came, à son avis. Trop vaste, pas assez d'isolation. Il irait l'explorer plus tard. Il examina la peinture blanche qui s'écaillait sur le flanc de la maison.

« Cet endroit est aussi mort que Cafard et Planche, pas vrai ? »

Liz déglutit péniblement. Elle se souvenait des nuits fiévreuses passées en compagnie des deux frères, dans la chambre obscure d'une maison abandonnée. Une fois la came confectionnée et vendue, Angus repartait chercher la matière première. Restaient alors trois corps brûlés par les émanations chimiques. Les endorphines rendaient Liz à moitié dingue. À présent, les deux hommes gisaient face contre terre, le crâne oblitéré par un impact de .45. Ils portaient le même nom, ils étaient du même sang.

« Mort, ouais, confirma-t-elle. Loin de tout. Pas de voiture, rien. »

Son parabellum .45 d'ordonnance prêt à l'emploi, Angus tendit la main vers la poignée de la contre-porte.

Liz cracha : « Pourquoi tu sors ton flingue ?

— Juste au cas où une surprise nous attendrait à l'intérieur. Vu ta grande gueule. »

La baraque sentait la moisissure. Des traînées couleur vin de Bourgogne, mais humaines, sillonnaient le linoléum et les planches de cèdre du parquet. On aurait dit qu'un individu, ou plusieurs, avaient été tués ici. Le bois craquait sous leurs pas. Les traînées s'épaississaient à proximité de la salle de bains, puis prenaient une consistance pâteuse dans l'évier maculé, ainsi que dans la baignoire sur pieds et sur le siège des toilettes. Des filaments bouclés poussaient dans l'eau transformée en vase verdâtre. Angus ouvrit le robinet. L'embouchure rota une substance visqueuse et marronnasse puis le filet liquide s'amincit

avant de devenir clair comme du cristal. Il murmura : « Ils doivent avoir un puits ou une citerne. »

Dans la salle à manger, Liz trouva d'autres empreintes pourpres sur un téléphone à cadran rotatif qui pendait au bout d'un fil torsadé. Elle songea de nouveau à Planche et Cafard et réprima ses larmes.

Angus remit le .45 dans sa ceinture. Il effleura la natte noire de jais qui courait sur sa colonne vertébrale. Ses yeux se posèrent sur le plafond taché d'humidité, sur les murs lépreux. « De vilains fantômes, dans le coin. »

Liz tremblait de rage. Elle se disait que l'endroit était idéal pour en finir avec Angus. Une fois qu'il aurait fabriqué la dope. Elle se tourna vers lui, le visage dénué d'expression :

« Ça m'a l'air bien. Allons voir Eldon. »

*

Une silhouette bancale se cachait dans l'étable. Dans sa minuscule main gauche, plusieurs pièges en métal, et dans la droite, beaucoup plus grosse, des lapins écorchés et éventrés dont les muscles étirés étaient mis à nu. Les paupières de son œil tressautaient sans cesse. Paralytie de Bell. Une maladie identique à celle de son père, qu'il avait bien distinguée le jour où le vieux avait perdu les pédales. Son visage s'était affaissé pendant des mois, puis, lentement, avait repris sa forme initiale.

Les roues avaient crissé dans l'allée défoncée. Entre deux planches, il avait espionné les alentours à la lumière du jour. La voiture verte s'était garée. Un type avec une chevelure de corbeau jusqu'en bas du dos en était sorti et avait claqué la portière. Une femme avait fait son apparition. Ses cheveux rouges pendaient comme des touffes de marijuana séchée. Le couple avait marché jusqu'à la vieille maison. L'homme avait pris un pistolet et ils étaient entrés.

L'être difforme secoua la tête. Il se mit à faire les cent pas

dans la grange parsemée de foin. Il vivait seul, tranquille, depuis des années. Et voilà qu'il avait des visiteurs, dont l'un était armé. Il étouffa un gémissement. Il détestait les armes. Pourquoi ces gens étaient-ils là ? Allaient-ils rester ? Il se dirigea dans un coin de l'étable, y suspendit les pièges à des crochets rouillés, puis balaya d'un coup de semelle la paille et la poussière amassées au pied de la table. Il se pencha, saisit la poignée en fer, et ouvrit la trappe dans le sol. Il commença à descendre la volée de marches qui s'enfonçait sous terre.

Eldon McClanahan était un pharmacien alcoolique qui dilapidait son argent dans les courses de chevaux, le foot et le poker. Il était prêt à parier le moindre dollar sur n'importe quoi. Pour peu que l'opération lui rapporte de quoi jouer, il aurait déterré père et mère avant de marchander leurs corps desséchés par le formaldéhyde au plus offrant. Eldon n'avait honte de rien.

Son hobby lui avait valu d'encourir des dettes astronomiques auprès d'une bande d'individus frayant avec les côtés les plus déplaisants de Harrison County. Liz et Angus avait eu vent de ses difficultés un jour où ils éclusaient leur bourbon et leurs bières, dans un bar ouvert tard. Après avoir découvert qu'Eldon était aux abois, ils avaient envisagé de le faire participer à un projet de leur cru.

Deux ou trois jours plus tard, Angus s'était débrouillé pour qu'Eldon croise la route de Liz dans un bar et invite la jeune femme à boire quelques coups. Le pharmacien l'avait ramenée dans sa maison style ranch, construite en pleine forêt à l'écart de Harrison. Liz l'avait baisé à fond. Eldon avait été obligé de s'asseoir pour pisser pendant une semaine. Il avait peur de se réveiller avec la gale depuis que Liz lui avait mis le dard à vif.

Désormais, il ferait tout pour elle. Il était en particulier disposé à lui refiler les cachetons d'Allegra-D soustraits au stock de la pharmacie. Elle aurait ainsi sa dose d'éphédrine et Angus disposerait de matière première pour son labo de meth.

À présent, Liz et Angus, partenaires commerciaux de premier choix depuis plusieurs mois, se tenaient de l'autre côté du comptoir, dans la cuisine d'Eldon. Angus tira sur son clou de cercueil, rejeta la fumée.

« On a trouvé un autre endroit. Il nous faut simplement davantage de pilules comme celles que tu nous as données. »

Eldon s'appuya contre l'évier en inox, un whisky-Coca à la main. « Tu me dois encore le fric de la dernière livraison.

— Je t'ai déjà dit : y a plus de dernière livraison, s'amusa Angus. À cause de l'incendie. »

Eldon sirota son verre, déglutit. « Écoute, pas de pognon, pas de cachetons. J'ai des obligations envers d'autres personnes. »

De fait, Eldon devait rembourser un certain bookmaker dont il répugnait à rencontrer l'homme de main. Il connaissait la rumeur. L'homme venait vous voir, vous paralysait avec des aiguilles et vous faisait des trucs. Vous vous acquittiez de votre dette par l'intermédiaire d'une ou deux leçons sur des douleurs inconnues.

Eldon prit une nouvelle gorgée de son breuvage. Liz lui adressa un sourire. Le pharmacien baissa les yeux sur son T-shirt Lynyrd Skynyrd délavé et sur les deux nichons exempts de soutien-gorge qu'il contenait. Bon Dieu, elle savait porter une tenue de concert. Il se rappelait parfaitement à quoi ressemblaient ses nibards, leurs mouvements, la nuit où elle l'avait chevauché, la façon dont ils s'étaient dressés dans la chambre obscure au moment fatidique. Ses draps blancs avaient viré au rose transpirant.

Angus le rappela à l'ordre : « Hé, petite bite ! Arrête de reluquer ses nichons. Mettons qu'on te ramène trois mille. T'as de quoi nous dépanner ou on poireaute comme la dernière fois ? »

Sous l'effet de l'alcool, le visage d'Eldon prit la même teinte que ses cheveux poil-de-carotte. Il fixa l'unique œil bleu d'Angus. L'autre iris n'était qu'une perle grise enchâssée dans un globe de

verre pilé. « Dis donc, Terminator, fanfaronna l'apothicaire, si tu parlais à un amateur, tu serais encore en train de préparer du sirop pour la toux. J'ai assez de comprimés ici même, dans ma chambre, pour plusieurs livraisons. »

Liz passa son index sur le pantalon de travail gris d'Angus, puis avança et se pencha au-dessus du comptoir. Son décolleté laiteux achèverait de monopoliser l'attention du pharmacien. « Je peux utiliser tes chiottes ? susurra la jeune femme. J'ai vachement envie de pisser. » Elle fit battre ses cils peaufinés au mascara de telle manière qu'ils semblaient suggérer : *tu veux peut-être assister au spectacle ?*

Eldon s'envoya le reste de sa boisson. L'éclair de chair pâle sous le T-shirt ne lui avait pas échappé. Il imaginait le bruit de la fermeture Éclair quand Liz ouvrirait son pantalon, sa peau blanche comme du sucre en poudre sur le siège des toilettes, l'urine chaude dans la cuvette. La vague de chaleur quitta ses joues pour se diriger vers son entrejambe, qui se raidit aussitôt. Le whisky-Coca nappa son gosier. Il abaissa son verre humide et haussa ses sourcils roux. Des rides se formèrent sur son front. Il sourit : « Bien sûr, ma douce. Tu connais le chemin. »

Il posa son verre dans l'évier et contourna le bar zinzolin. Son corps aspergé d'eau de Cologne suivit le balancement des fesses de Liz tandis qu'elle marchait sur le carrelage ivoire de la cuisine, puis s'éloignait dans le couloir en bois teinté. Il craignait d'exploser à force de se demander si elle portait une culotte, de quelle couleur elle était et quels motifs ornaient le tissu. Des éléphants roses ou des dauphins bleus ? Il préférait les dauphins. Il n'ignorait pas qu'elle se rasait le pubis. Ce fut à cet instant que son rêve éveillé prit fin.

*

L'homme portait des cicatrices. Le côté de son visage paraissait avoir été léché par les flammes. Une natte serpentait le

long de son dos. Les noms gravés sur sa peau rappelaient des entêtes d'articles de journaux. Il était, ou du moins avait été, un pugiliste. Cet homme avait sauvé ce qu'il avait pu de sa propre existence. Il était dur, impitoyable. Puis la vision s'estompa. Purcell était allongé dans son hamac en cordes tressées. Une cigarette pendait au bout de sa main droite. Les arbres au-dessus de lui offraient une ombre protectrice. Un lecteur CD installé sur le porche passait « La Balade du roi écarlate ». Ray Wylie Hubbard jouait en sourdine dans la brise tiède. Guitare et banjo dialoguaient. Les images de Marine déferlaient à l'intérieur de son crâne tel un flot d'adrénaline dans les veines. Puis il vit un autre type. Knox. Miles Knox. Lui et Marine auraient pu être jumeaux s'ils avaient eu le même âge. Purcell réalisait maintenant à quel point ils se ressemblaient. Il ne connaissait pas personnellement cet homme mais leurs chemins s'étaient croisés lors de certaines de ces réunions où l'on se retrouvait autour d'un verre pour discuter.

Il ferma les paupières et distingua une femme. Entre ses doigts, un pistolet qu'elle ne quittait pas des yeux. Dans son autre main, une photo de l'homme qu'elle avait fui. Knox, plus jeune. Il était bel et bien le sosie de Marine Earl. La femme leva son arme, goûta le canon, et le mur derrière elle fut aspergé d'éclats d'os et de cervelle. Les muscles de Purcell se tétanisèrent, il se cabra. Cette femme était la mère de Marine.

Il se leva de son hamac, écrasa les touffes d'herbe sous ses pieds. Il entreprit de se servir un verre bien frais. Les glaçons s'entrechoquèrent dans le liquide teinte mélasse. Il siffla sa boisson pour s'éclaircir les idées. Cependant, les images continuaient de défiler. Marine voyageait à la nuit tombée. Une menace planait sur lui, Purcell le sentait. Puis vinrent les flashes de lumière colorée et la vision se précisa. Purcell ignorait où Marine se trouvait, mais il se rapprochait.

Ils se tenaient à côté de la Chevrolet 78 de Ned Newton. Le pick-up possédait un plateau arrière affaissé, un capot blanc et bleu. Ned n'avait aucune envie de laisser le flic entrer dans sa baraque en tôle ondulée. La piaule, avec son putain de toit incliné, avec sa climatisation qui éternuait son fréon au-dessus de la fenêtre d'un prétendu salon, était jonchée de sacs vides. On pouvait en outre déceler de belles traces de meth sur le sol ainsi que sur la table basse.

Le shérif Whalen était planqué derrière les verres fumés de ses lunettes d'aviateur. Ses lèvres étaient aussi froissées qu'un tissu de mensonges.

« Désolé de t'apprendre la nouvelle. Je sais que tu traînais pas mal avec eux. J'espérais que tu pourrais me dire avec qui ils bossaient. »

Ned passa sa langue pâteuse sur ses dents tachetées et branlantes. Il vit son propre reflet dans les lunettes de Whalen. La peau boursouflée au-dessus de ses yeux exorbitait ses globes oculaires.

« Nan. Ces deux-là étaient carrément en orbite. Ça leur pendait au nez. »

Whalen s'éclaircit la voix. Ned lui racontait des conneries. Un séjour derrière les barreaux le ramènerait un jour à la raison. Ça lui pendait au nez.

« Personne mérite de mourir de cette façon. La peau cramée jusqu'à l'os, une balle dans la tête. »

L'humidité du samedi soir avait transformé la chevelure filasse de Ned en une couronne grasse.

« Vous avez demandé à qui d'autre ? »

— Poe, au bar Leavenworth. Ils buvaient souvent des coups là-bas. Il m'a appris que dalle. Pareil pour les habitués. Alors, tu les as vus récemment ? »

Ned avait l'impression qu'on lui taillait les articulations au burin. Il secoua la tête. Il lui fallait un truc pour soulager la

souffrance, un bon shoot. Il irait voir Poe, songea-t-il.

« Pas depuis au moins six mois. »

Whalen opina. Encore des craques. Il décida de changer de sujet avant de s'énerver.

« Tu combats, en ce moment ? Ou tu te contentes d'entraîner les autres ? »

Un sourire spécial damier illumina le visage de Ned. « J'vais pas vous mentir, Ross. Je combats encore de-ci de-là, pour mettre du beurre dans les épinards. »

Du beurre dans tes sales petites manies, ouais, se dit Whalen.

Ned participait à des tournois clandestins depuis qu'il savait mettre un pied devant l'autre. La première fois que son père lui avait zébré la peau du cul à coups de ceinturon, histoire de lui apprendre à répondre, Ned avait riposté. Il avait retiré la lanière de cuir des mains du vieux et l'avait cogné jusqu'à ce qu'il crache rouge. Mâchoire brisée, yeux et lèvres réduits en bouillie. Ned était encore en train de frapper lorsque son oncle l'avait écarté. Il avait convaincu le dabe de conduire son fils à la salle de boxe deux fois par semaine, à une demi-heure en longeant la rivière de Portland, Kentucky.

Whalen leva la main en guise d'au revoir.

« T'as toujours été un sacré fils de pute, Ned. Même avec ce badge, je suis content qu'on se soit jamais accrochés. » Comme j'aimerais te passer les menottes, pensa le fonctionnaire. Ensuite, je t'emmènerais dans un champ, je t'en mettrais une, pile entre tes deux yeux de merlan frit, et je te laisserais nourrir les busards et les opossums.

Il ouvrit la porte grinçante de son véhicule de patrouille.

« Si t'entends quoi que ce soit, tu sais où me trouver. »

*

Le liquide chaud coulait du cartilage disloqué de son nez. L'appendice tuméfié s'encroûtait au-dessus de ses lèvres enflées.

Son menton à fossette était ruiné. La toison bouclée sur sa poitrine avait été fertilisée. Quelques dents s'accrochaient aux poils et son Lacoste rose était foutu. Lorsque Eldon rouvrit ses paupières gonflées, il pensa que la discussion était terminée.

On lui avait attaché les poignets dans le dos à l'aide du fil électrique de la lampe. Ses mains étaient reliées aux pieds de la chaise sur laquelle il était assis. Une silhouette floue se trémoussait devant lui. Il accommoda son regard. Des doigts malaxaient une chair aussi douce qu'un plumage d'oie et sans conteste féminine devant ses yeux. Dans le poste radio installé sur le comptoir, Hank Williams braillait que son seau était percé.

Angus, assis près du haut-parleur, essuyait ses phalanges ensanglantées sur un torchon blanc. Il estimait qu'il avait bien dérouillé Eldon. Après avoir posé le torchon à côté des trois grosses bouteilles d'Allegra-D, il secoua la tête. « Ton père ne t'a jamais appris à ne pas penser avec ta queue, petite bite ? Malgré tes études, t'es resté un trou du cul. » Il désigna les bouteilles. « Je devais m'assurer qu'elles étaient ici. »

Les yeux d'Eldon se posèrent sur Liz. Cette dernière passait la main sur sa braguette, se léchait les lèvres et gloussait comme une psychopathe. Il reporta son attention sur Angus.

« Tu peux pas faire un truc pareil », bava-t-il.

Angus lui opposa un regard à la Charles Manson. Il leva les mains et présenta ses paumes à sa victime. « Qui va m'arrêter ? Toi ? » Son rire s'éleva en direction du faux plafond blanc. Liz commença à ouvrir son jean badigeonné. Pas de culotte. Juste cette chair d'une pâleur cadavérique.

Eldon ferma les paupières. Il tentait de réprimer son érection, la pulsation du sang dans son entrejambe. Il s'ébroua. Son crâne était douloureux et il s'aperçut qu'il était cul nu sur la chaise en bois. Il rouvrit les yeux. Son regard allait de Liz à Angus.

« Détachez-moi, bon Dieu ! On est associés !

— T'aurais dû te comporter comme tel quand t'en avais la possibilité, railla Angus. Nous donner les cachetons. Maintenant,

tout ce que t'auras, c'est ce qui est devant toi. »

Un filet de sang suinta à la commissure des lèvres du pharmacien. Liz baissa son pantalon. Ses maigres hanches étaient constellées de bleus de la taille d'une limace. Elle s'approcha d'Eldon, se mit à califourchon sur lui. Elle enleva son T-shirt usé, avec lequel elle enveloppa la figure du prisonnier. Elle pressa ses seins sur l'étoffe.

« Je vais vous laisser, fit Angus. Bonne bourre, petite bite.

— C'est plus un homme que toi », persifla Liz.

Angus la fusilla du regard, serra les poings et ravala les mots qui lui venaient à l'esprit. Pas ici. Pas maintenant.

Eldon sentit les mains de la jeune femme descendre sur son giron, son cul se lever, et sa main le guider dans son intimité. Il crevait d'envie d'éjaculer, mais se retint.

Angus reprit :

« Tiens, prends ça avant que j'oublie. »

Liz s'empara de l'outil conçu pour tuer.

Eldon entendit le bruit des bottes s'éloigner. Une porte s'ouvrit, se referma.

La jeune femme commença à bouger. Un brusque va-et-vient. Elle devinait la forme des yeux, le dessin de la bouche sous le tissu. Eldon gémit. Liz imagina l'expression de terreur, la crinière noir corbeau dissimulées par le T-shirt. Elle ne parvenait pas à oublier. Planche. Cafard. L'humiliation.

Eldon sentit le contact rude et froid du cylindre à travers la toile du vêtement, sur sa tempe. Liz haleta :

« Tu... vas...

— Bientôt, répondit le pharmacien, le souffle court.

— Tu vas...

— Presque.

— Tu vas...

— Ouais, je vais... »

Eldon sentit que Liz se penchait en arrière. La jouissance devint plus intense. La plante de ses pieds nus claqua au sol. Le

poids sur l'entrejambe du pharmacien disparut. Le contact cylindrique se déplaça de la tempe au front. Liz avait besoin de savoir si elle en était capable.

Eldon se mit à pleurnicher. Ses jambes, animées de spasmes, se contractèrent. Le doigt de Liz actionna la queue de détente. Les spasmes cessèrent. Le contenu du T-shirt explosa.

Elle pouvait le faire, se dit-elle. Elle pouvait le faire.

Les lumières bleues et rouges illuminèrent la lunette arrière de la Ford Galaxy munie d'une couche d'apprêt. Marine avait posé son sac Walmart plein de pognon à côté de lui. Il y avait aussi entassé des chaussettes, des sous-vêtements, plusieurs shorts en jean, ainsi qu'un T-shirt. Une carte, spécialement dessinée à son intention par un type appelé Battoir Lainé, était étalée sur le siège passager. Elle détaillait l'itinéraire pour se rendre au Donnybrook, dans le comté d'Orange, Indiana. Cinq heures de route à partir de Hazard, Kentucky.

Marine avait entendu parler du Donnybrook l'avant-veille, après avoir agrémenté la physionomie de Battoir Lainé d'une douzaine de nuances pourpres inédites. Lorsque le combat s'était terminé, Battoir avait adressé un sourire narquois au visage brut et intact de Marine. Il avait examiné ses cheveux blonds comme les blés, ses bras collés aux flancs, les muscles en lame de rasoir, raturés de tatouages artisanaux noirs et rouges.

« Faut que tu participes au Donnybrook, fiston. Tu pourrais être le prochain Ali Squires. »

Ali Squires. Poings. Nus. Dieu.

Le champion n'avait été battu qu'une fois, par un adversaire surnommé Angus la Découpe.

Lainé avait appris à Marine que le Donnybrook consistait en un tournoi clandestin organisé tous les ans au mois d'août. Trois jours de combats sur un terrain de cinq cents hectares au cœur

de la forêt, propriété de Belmont McGill : un enfoiré de sadique, riche à crever. Vingt concurrents entraient sur un ring clôturé, un seul en sortait. Des hordes de spectateurs, hommes, femmes, allumés à la gnôle, camés jusqu'à la moelle, pariaient devant leurs grillades. Deux matches vendredi, quatre samedi. Les six finalistes s'affrontaient dimanche pour cent mille dollars.

Marine cumulait deux boulots : il trimballait des ferrailles pendant la journée, puis retournait des steaks hachés et des gaufres deux ou trois nuits par semaine. Malgré ce rythme d'enfer, il parvenait à peine à nourrir et vêtir ses deux gamins aux yeux souriants : des enfants conçus avec Tammy Charles, la femme la plus avenante de par les collines du Kentucky.

Quand il avait du temps libre, il courait à proximité des mines. Celles-là mêmes qui avaient rongé les poumons de son beau-père et donné à sa mère le goût du suicide par arme à feu. Il s'entraînait sur son sac de frappe, accroché à un arbre devant son mobile home, jusqu'à ce que ses mains rougies le brûlent. L'objectif était de participer au prochain combat clandestin dans une étable abandonnée ou sur le parking d'une taverne. Fermiers, mineurs, bûcherons, poivrots : chacun misait sur son favori.

La somme globale était très loin d'atteindre les cent mille dollars.

Le Donnybrook permettrait à Marine d'échapper à la pauvreté qui avait marqué les noms de ses proches listés dans les rubriques nécrologiques. Il lui fallait juste mille dollars pour s'acquitter des droits d'entrée.

Marine s'arrêta sur le bas-côté. Il était sur une route communale près de Frankfort, dans le Kentucky. Le braquage l'inquiétait tellement qu'il avait les mains moites.

« Merde, merde, merde. J'ai vraiment pas besoin de ça maintenant. »

La portière du véhicule de patrouille s'ouvrit. La silhouette d'un flic municipal s'approcha de la Ford. Marine avait baissé la

vitre. Il regarda l'ombre du policier avancer dans le rétroviseur. Le flic arriva à sa hauteur.

Est-ce que je sors pour lui en allonger une dans la gorge ou dans la tempe ? Pas question de me faire choper, songea Marine. Je dois aider mes gosses et ma nana.

« 'Soir, fit le type en uniforme. Vous savez que vous avez un feu qui marche pas ? »

Fais chier ! L'exclamation résonna jusque dans les os de Marine. Il s'était affolé pour rien.

Un sourire. Marine, en sueur, répondit :

« Première nouvelle, monsieur. Je l'ignorais totalement. C'est de quel côté ? »

L'officier fit un geste du menton. « Côté passager.

— Eh bien, je vais le faire réparer le plus tôt possible.

— Je peux voir votre permis et la carte grise ?

— Bien sûr, pas de problème. »

Marine retira le permis de son portefeuille et la carte grise de la boîte à gants. Il les tendit au flic. Celui-ci s'en empara, lut le nom, l'adresse et constata :

« Vous êtes loin de chez vous, pas vrai, Johnny. Vous partez en voyage ?

— Ouais. Je vais voir des amis et de la famille en Indiana.

— Où, dans l'Indiana ? »

Espèce de sale fouineur. « Vers Orange County.

— Au sud. J'ai moi-même des parents là-bas, en pleine cambrousse. Chez qui vous allez ? Peut-être que je connais. »

Voilà comment les cons se faisaient piéger, fulmina Marine. Sur une simple étourderie. Il donna le seul nom qui lui vint à l'esprit, celui que Battoir Lainé avait mentionné. « McGill. Belmont McGill. »

Un large sourire dévoila les dents de lapin de l'officier.

« Ouais, je me souviens de ce bon vieux McGill. Il possède pratiquement la moitié du comté depuis la mort de ses vieux. On

raconte qu'il est plus féroce qu'un chien enragé. J'ai jamais eu affaire à lui. C'est un dur. Un type que personne a envie de contrarier. À part ça, il est réglo. Il est de quelle branche ? Votre mère ou votre père ? »

Ce fils de pute était sûrement en train de préparer une conférence sur les familles du coin.

« Mon père. »

Le flic eut une expression bizarre. « Votre père ? Je me rappelle pas que McGill ait jamais eu de frères ou d'oncles. Ses parents étaient enfants uniques, comme lui. Vous êtes liés de quel... » Le talkie accroché à la ceinture du policier grésilla. Le haut-parleur diffusa un signallement :

« Appel à toutes les unités. Une Ford Galaxy, apprêt noir, immatriculée... »

Marine percuta les genoux de l'officier d'un coup de portière, bondit hors du véhicule. Gauche, droite, gauche. Le flic s'écroula tandis que le talkie continuait à crachoter : « Suspect identifié sous le nom de Johnny Earl. Considéré comme dangereux. Recherché pour vol à main armée à Hazard, Kentucky. »

Marine retourna le policier sur le ventre, ouvrit l'étui à menottes, lui attacha les mains dans le dos. Il ramassa ensuite son permis et sa carte grise, qu'il remit dans sa poche, et traîna le flic jusqu'au véhicule de patrouille. Il monta dans la voiture pour déverrouiller le coffre, hissa l'agent dans le compartiment, referma le hayon. Puis il planqua la voiture à couvert, loin de la route. Après avoir éteint les phares, il balança les clefs sur le siège avant.

Au moment où il regagnait sa Ford Galaxy, des phares apparurent au loin. L'espace d'un instant, il fut ébloui. Un gars à la barbe épaisse, assis dans un vieux camion International, s'arrêta à sa hauteur. La radio braillait « It's all good », de Seasick Steve. Il observa Marine par la vitre ouverte.

« Tout va bien, mon pote ? »

Marine monta dans la Ford. Il prit sa carte et le sac Walmart,

puis répondit, tout sourire : « Non, pas vraiment. La tire a un problème. Je crois qu'elle est morte. Vous pouvez m'emmener ? »

Le type opina : « Ouais, bien sûr. »

Marine grimpa dans le camion. Des vapeurs d'essence lui brûlèrent les yeux. Le mec passa une vitesse. Il tendit la main. « Tig Stanley. T'en fais pas pour l'odeur. J'effectue quelques transports de nuit. »

Marine lui serra la main.

« Aucun souci. Je suis Johnny Earl. Mais tu peux m'appeler Marine. »

Tig embraya.

« Et où tu vas, Marine ? »

— Orange County, dans l'Indiana. »

Tig sourit. « C'est ton jour de chance, mon pote. Je peux t'avancer jusqu'à Brandenburg, où je bosse avec mon cousin. À partir de là, tu traverses le pont de l'Ohio River et t'arrives sur la 135, à Mauckport, Indiana. Encore trois quarts d'heure, peut-être moins, et t'es à Orange County. Par contre, je dois m'arrêter deux ou trois fois pendant le trajet. Si tu me donnes un coup de main, je te file un peu de blé et je te conduis là-bas demain ou après-demain.

— Marché conclu, du moment que j'y suis vendredi. Quel boulot tu fais, en pleine nuit dans les bois ? »

Tig prit une petite bouteille plastique de complément alimentaire sur le tableau de bord, la tapota sur le volant et engloutit une bouchée de protéines. Son regard s'éclaira.

« Tu verras. »

Lundi matin, Annus Steeprow, avec son maquillage trop prononcé et son rouge à lèvres gras et pourpre, martelait le comptoir de la pharmacie McClanahan du bout des doigts. Elle attendait l'arrivée d'Eldon. Mais un connard de Chinois se pointa à sa place. Il marcha directement vers elle.

Ses cheveux charbonneux étaient partagés en une raie impeccable. Il possédait un regard reptilien, des lèvres roses, sèches, et portait une veste de smoking noir. Sa chemise en soie blanche, boutonnée jusqu'au col, était enfilée dans un pantalon de soirée tout aussi noir. Sa peau dégageait un parfum d'eau de Cologne onéreuse. Il parlait avec un accent.

« Pourrais-je voir M. Eldon ? »

Quelques années auparavant, à l'âge de cinquante ans, Annus avait commencé à se teindre les cheveux en brun, histoire de rivaliser avec les trentenaires et les quadragénaires. Elle était seule. Impossible de trouver un Jules. Elle évalua d'un coup d'œil le corps du petit homme. Pas une once de graisse. Mince. Très propre. Son maintien suggérait un paquet de biftons. Des liasses de cinquante et de cent. En tout cas pas des billets de vingt ou de cinq. Elle envisagea de le baiser. Ça ne coûtait rien d'essayer.

« Il a appelé vendredi, minaуда-t-elle. Il prenait son week-end et la pharmacie est fermée le dimanche. Maintenant, on est lundi. Il est pas encore là. »

Le Chinois acquiesça. Il fouilla dans sa poche. Ses doigts

manucurés, sertis de bagouzes en or, posèrent une petite carte de visite sur le comptoir.

« Dites-lui de me contacter. »

Annus s'empara du bristol et regarda l'homme faire demi-tour. Sa veste cachait le bas de son dos. Il avait sans doute le cul plat, du moins d'après ce qu'elle savait des Chinetoques. Peu importe : elle en ferait bien son casse-croûte. Annus n'était pas fan des postérieurs. En revanche, elle accordait une attention toute particulière aux yeux. Elle aurait voulu étudier les siens, mais n'avait pas pu intercepter son regard. Tandis que le bridé s'éloignait, elle l'interpella une dernière fois : « On sait jamais, avec un joueur comme Eldon. Il est probablement en train de cuver dans la caravane d'une radasse. Pourquoi vous restez pas ? Je vais l'appeler. »

L'homme sortit. La carte indiquait : « Au Dragon d'Or, buffets chinois. Propriétaire : M. Zhong. » Maintenant, j'ai ton numéro, monsieur Shong, songea Annus. Elle plaça la carte sur la caisse enregistreuse, se tourna vers le téléphone, puis composa le numéro de son patron sans cesser de le maudire entre ses dents serrées.

L'établissement avait prospéré grâce au père et au grand-père d'Eldon. Il avait acquis une sacrée réputation dans le comté. Le fils, qui avait hérité de l'affaire familiale, s'était quant à lui bâti une réputation d'une autre sorte. Il devait sûrement un gros paquet de fric au Jap.

L'appareil sonna dans le vide. Annus raccrocha d'un coup sec.

*

Après avoir tenté, sans succès, de le contacter toute la matinée, Annus décida d'aller chez Eldon pendant sa pause-déjeuner. Elle prit la route pavée en voiture et se gara près de l'unique véhicule de son employeur : une Mercedes de 88 gris

rouille. La maison de son patron consistait en un ranch de briques dont les nuances rappelaient celle de l'herbe morte en hiver. La bâtisse, ancien pavillon de chasse à bardeaux, avait été agrandie sur une centaine de mètres carrés, au milieu d'un terrain de vingt hectares. À l'instar de la pharmacie, celle-ci avait appartenu au père d'Eldon, qui en avait hérité. Annus sortit de sa Toyota Camry. Elle fulminait.

« Cet enculé mérite pas qu'on s'inquiète pour lui. Il est probablement occupé à soigner sa gueule de bois. »

Des rouges-gorges et des merles se disputaient dans la poussière et les arbres, des écureuils rassemblaient leurs glands dans le jardin en friche. Annus passa devant le double garage. L'humidité s'écarta sur son passage. Ses semelles claquèrent dans l'allée cimentée menant à la porte d'entrée. Elle sonna. Pas de réponse. Elle frappa à la porte. Rien. Quand elle fit jouer la poignée, le battant s'ouvrit. Si ce poivrot avait vomi partout dans la baraque, il était hors de question qu'elle nettoie. Même s'il lui débouchait encore une fois la tuyauterie en empruntant l'issue dérobée de son anatomie.

Au moment où elle pénétra dans le salon, elle sentit un remugle tenace, mélange de poubelles à l'abandon et de charcuterie dont la date de péremption avait expiré depuis longtemps. Le visage replâtré d'Annus se plissa, sa peau se couvrit de sueur sous les assauts de la vague de pourriture. Elle secoua la tête. La main en éventail devant sa bouche, elle pénétra dans la cuisine. Puis se mit à crier. Crier. Crier.

*

Elle composa le numéro des urgences entre deux haut-le-cœur hystériques. Quand l'officier Meadows arriva, elle fit sa déposition. Eldon avait appelé vendredi. Il prenait son week-end. Ce matin, il ne s'était pas pointé. Aucune réponse au téléphone.

Et un certain M. Zhong était passé à la pharmacie. Il cherchait Eldon. Alors, elle était venue vérifier que tout allait bien pendant sa pause-déjeuner.

Le shérif Whalen avait posé un mouchoir sur sa bouche pour contenir les effluves acides du cadavre. Les mains derrière le dos, attaché à une chaise en chêne, Eldon avait les couilles à l'air. Un mélange de pisses et de merde avait coulé le long de la chaise sur le carrelage. Son front avait explosé. Il fixait le vide de ses yeux morts. De la matière cervicale et des fragments de crâne pendouillaient à l'arrière de sa tête. On aurait dit un plat de pâtes à la sauce tomate. Le pharmacien avait perdu quelques dents, désormais collées à l'avant de son T-shirt. Une douille de .45 avait été retrouvée par terre.

Meadows vint se poster près de son supérieur.

« T'en déduis quoi ? »

— Si la Scientifique parvient à relier les empreintes ou la douille aux deux meurtres précédents, Harrison County a un problème plus important qu'une histoire de méth. Un sacré paquet d'emmerdes sur les bras. »

Ned croyait en deux mains formant des poings relâchés et en une sniffette dans chaque narine avant d'envoyer le premier coup. Lorsqu'il avait appris par le shérif Whalen que Planche et Cafard trafiquaient dans son dos, il avait été beaucoup plus intéressé par le fruit de leur labeur, source de plaisir ultime, que par leurs assassins potentiels. Il avait brûlé tous les ponts qui le reliaient aux fabricants de came et aux dealers dans les comtés environnants, à une centaine de kilomètres à la ronde.

Le jour arrachait des lambeaux de nuit quand il franchit le seuil du Leavenworth. La cloche au-dessus de l'entrée tinta et les habitués surent que l'un d'entre eux arrivait pour têter la mousse dorée qui rendait le quotidien supportable.

Ned s'assit sur un tabouret en vinyle et commanda une Natural Light. Poe fit glisser la porte coulissante du réfrigérateur et ouvrit une canette, qu'il déposa devant Ned.

« Désolé, pour tes potes. »

Ned fusilla le taulier du regard. Il attendait autre chose qu'une bière bien fraîche.

« Les mauvaises habitudes ont la vie dure. »

Poe acquiesça.

« Je suppose que tu vas partir bientôt. Tu participes au Donnybrook, cette année ? »

Poe servait de contact pour la manifestation. Il orientait les combattants et les spectateurs vers les lieux de la foire. Il avait

un quota à remplir pour contenter McGill.

Ned sirota sa bière, déglutit et dit :

« Ouais. D'où ma présence ici. J'ai besoin d'un petit remontant. Tu sais parfaitement avec qui traînaient Planche et Cafard. Ils turbinaient pour un fabricant. »

Le barman essuya le comptoir avec son torchon, les yeux baissés sur la surface piquetée de gnôle comme s'il venait d'avaler une poignée de punaises à la mélasse. Il ne voulait surtout pas se retrouver mêlé à cette histoire.

« Je suis au courant de rien. »

Ned s'était déjà redressé au-dessus du comptoir.

« Tu peux enfumer le shérif Whalen, mais t'avise pas de me mentir sinon je te nique la bouche. »

Poe n'était pas un bagarreur. Il connaissait le pedigree de son interlocuteur en matière de passages à tabac et de braquages de dealers, mais Ned était en fin de parcours. Le barman ne lui rendrait pas service en déballant la vérité. Il déploya ses vieux bras musclés à la cordite sur le bar, les paumes appuyées au comptoir. « Écoute, après avoir rencontré une nana il y a plusieurs mois, ils ont commencé à frayer avec elle et un autre type. Un balaise, des tatouages partout sur les bras, aussi brun qu'un morceau de charbon. Le mec a eu un accident de tronçonneuse. Il est resté avec un œil tout blanc au milieu d'une cicatrice. On raconte qu'il possédait une scierie avant la crise. Il s'est mis à la came pour joindre les deux bouts. »

Ned avait arrêté d'écouter à l'évocation du mot « nana ». Quand il n'était pas occupé à jouer des poings ou à sniffer, il adorait les vagins sur pattes. Grosses mollassonne ou maigrichonne défoncée aux amphés, tout lui convenait. Ses pupilles se dilatèrent.

« À quoi elle ressemble, cette gonze ? »

Poe passa la main sur son crâne desquamé, un œil plus petit que l'autre.

« Du genre ange de la mort. Elle te baise avec les yeux sans

même s'en apercevoir. Rien qu'à voir son cul qui se balance, tes couilles se ratatinent. Elle porte une putain de touffe sur la tête, style Bob Marley. Une vraie mante religieuse. Le mec, par contre, je l'ai pas beaucoup vu. Elle, Planche et Cafard étaient tout le temps ensemble. Ils vendaient aux habitués. Mais depuis que les frangins sont canés, la nana et le type ont disparu.

— Leur dope, elle vaut le coup ? »

Les dents de Poe brillèrent comme du parquet ciré, ses yeux étincelèrent.

« De première.

— Tu saurais pas s'ils traînent ailleurs, par hasard ?

— Non », répondit le barman, laconique.

Dans l'esprit tordu de Ned, les idées se mirent en place.

« J'ai quelques jours avant de partir pour le Donnybrook. Voilà le topo : je squatte ici de l'ouverture à la fermeture. » Il désigna un coin derrière le juke-box. « Je serai assis là-bas. S'ils viennent, tu me fais signe. »

Poe soupira, la tête baissée. Il fit semblant de réfléchir à la proposition de Ned. Non seulement ce type allait enfin avoir ce qu'il méritait, mais il devançait l'appel.

Il releva la tête.

« Ouais, Ned, bien sûr. »

*

Il fallut une semaine à Angus pour remplacer ce qu'il avait perdu. Il avait acheté du ruban adhésif, des bombes de peinture et des cartons entiers de sacs-poubelle pour calfeutrer la baraque. Après avoir scotché les sacs sur les fenêtres, puis barbouillé chaque interstice de peinture afin de se prémunir des regards indiscrets, il avait disposé le réchaud de camping et la plaque chauffante près de la façade ouest de la cuisine, juste au-dessous d'une aération. Ils pollueraient les jours et les nuits de combustible cramé.

Un générateur était installé à l'extérieur, accompagné d'un tas de bidons d'essence sans plomb. Des rallonges alimentaient les réflecteurs 500 watts de la maison, ainsi que les lampes sur tripode à 1 300 watts. Le tout apportait à leur obscur travail manuel un surcroît de luminosité.

Le reste du matériel — bocaux de conserve étanches, bouteilles vides de deux litres, eau distillée, acide, liquide de dégivrage, lots de piles, ammoniac, bonbonnes de gaz, filtres à café, adhésifs, sel gemme, gants en latex, flexibles transparents et extincteurs — était d'origine invérifiable.

Angus mélangea l'eau distillée avec une moitié d'Allegra-D dans un bol en pyrex. Il filtra le résidu, puis isola l'éphédrine dans un autre récipient. Il ajouta ensuite du liquide de dégivrage et disposa le tout sur un des brûleurs du réchaud pour confectionner la pâte toxique. Liz attendait devant la fenêtre de la cuisine, à l'extérieur. Ses cils battaient à l'image des ailes d'un papillon de nuit contre une ampoule. Le murmure grave de la ventilation charriait des volutes de fumée directement sur son visage.

Elle rejeta la tête en arrière, ses narines frémirent.

« Putain, cette came va déchirer ! »

Les gants en latex couvraient les tatouages façon pitbull qui déchiquetaient le haut des mains d'Angus. Il gratta la mélasse au fond du bol, la jeta dans un grand bocal, découpa l'anode des piles et préleva juste la quantité nécessaire de lithium. S'il en mettait trop, les usagers auraient des courbatures dans les articulations. Et une fois que la marchandise était réputée pourrie, vous étiez grillés. Il dosa l'ammoniac avec soin, mit le bocal sur la plaque chauffante et attendit que la préparation entre en ébullition, telle une éruption sous-marine. Il régla le thermostat. Le bouillonnement devait être constant sans pour autant être trop important. Sinon, tout explosait. Il attendit que les remous s'apaisent, baissa le variateur et laissa le récipient sur la plaque, le temps que le produit s'amasse au fond.

D'autres bocal, plus petits, étaient alignés sur la vieille table en bois de la cuisine. L'adhésif thermorésistant maintenait les filtres à café en place sur les embouchures. Angus versa la solution obtenue. La bonne matière tomba dans les bocaux, la mauvaise imprégna les filtres. Il remplit chaque conserve à moitié, changea les filtres, puis inséra un entonnoir dans une des bouteilles plastique de deux litres. Il y versa l'acide et, après avoir enlevé l'entonnoir, la remplit au quart de sel gemme. La décoction fuma. Il enfonça ensuite le flexible transparent dans le goulot de la bouteille et sécurisa le tout à l'aide du ruban adhésif. Il maintint la bouteille au-dessus de chaque bocal, y plongea le tuyau et enfuma le contenu, qui se transforma en une poudre humide et blanche. Il filtra une dernière fois le mélange.

Après s'être envoyé quelques échantillons, dont il dissipa les effets à l'aide de deux cafetières de café noir, il s'attela à la seconde et ultime fournée. Au bout de quatre-vingt-seize heures, il avait obtenu un tas de poudre blanche corrosive qu'il emballa dans des sachets à glissière. Six cent doses. Liz et lui en tirerait plus de cent vingt dollars à l'unité.

*

Tapie dans l'ombre tel un primate, la silhouette examinait les vitres obstruées de la cuisine. Les émanations chaudes et corrosives provoquèrent un battement de cils, ses yeux s'agrandirent. L'être devinait des reflets luisants, presque caoutchouteux à l'intérieur, mais la vision était mauvaise. Il recula et toucha le plastique noir avec sa faucille rouillée. La matière ploya. Il inclina la tête. Les fenêtres étaient bouchées avec du film opaque ou une tenture. Pour la première fois depuis des mois, un juron zézayant émergea d'entre ses lèvres en un hoquet répétitif. Il voulut dire « ch... ch... chiotte », mais sa langue se rebella et il prononça « f... f... fiotte ». Un éternuement furtif.

Il contourna la maison en courbant l'échine. Les fenêtres de l'autre côté du bâtiment étaient dégagées. Il sentit une odeur de tabac. Il risqua un œil à l'intérieur. D'abord, il vit la braise rougeoyer, puis un malabar, assis torse nu, le dos appuyé contre le plâtre effrité et le papier peint décollé de la cloison. Le type levait la tête. À chaque fois qu'il tirait sur sa clope, son visage s'éclairait, les lettres tatouées se dessinaient sur son abdomen et son œil de nacre scintillait sur sa peau crevassée.

Une femme était allongée sur le flanc, à même le sol. Ses côtes se soulevaient à intervalles réguliers. L'image de cette créature assoupie emplît l'être de tristesse. Il avait l'impression de revoir sa sœur à l'époque où son ventre s'arrondissait, après qu'un voisin l'avait mise en cloque. C'était avant que son père revienne de la chasse et provoque le carnage qui résonnait encore en lui avec des accents de dérapage sur une route dévastée. Il se demanda combien de temps ces parasites allaient s'incruster. Ils violaient son intimité. L'être regarda encore le balaise tirer sur son mégot, puis se pencher pour trouver un endroit où poser sa tête. Lorsque la lueur de la cigarette disparut, la pièce fut plongée dans l'obscurité. La silhouette s'éloigna, accompagnée de ses effroyables souvenirs. Elle prit la direction des bois pour vérifier ses pièges.

*

Pareils à deux fœtus dans un utérus, ils dormirent bien au chaud dans leurs sacs de couchage, à la lumière de la lanterne.

Une douzaine d'heures plus tard, ils mangèrent les provisions qu'ils avaient gardées dans la glacière. Tranches de mortadelle ou jambon au fromage coincés entre deux tranches de pain assaisonnées à la moutarde. Eau minérale pour se rafraîchir. Sachets de chips en guise d'extra, Pall Mall sans filtres à la place du dessert. Ils emballèrent leurs déchets dans des sacs-poubelle

renforcés. Ils les jetteraient dans un fossé à proximité ou bien dans les containers du Leavenworth. Ils vivaient depuis un an comme des Gitans en pleine apocalypse.

La fumée de la Pall Mall d'Angus, au coin du bec, s'éleva dans l'atmosphère. Il traîna un abreuvoir en métal à travers les hautes herbes, jusqu'au pommier auprès duquel Liz secouait ses dreadlocks.

« Pourquoi tu t'emmerdes avec ce truc ? » demanda-t-elle.

Angus avait l'impression qu'on lui avait percuté la cage thoracique avec un vieux pare-chocs de Pontiac. Il soupira.

« On devrait faire un brin de toilette avant notre tournée, cette nuit. Faut qu'on nettoie cette pourriture chimique de nos culs. Spécialement toi. Tu pues la came et le foutre d'Eldon. »

Liz eut un sourire narquois. Elle songeait à la façon dont elle allait abrégier l'existence de son compagnon.

« On n'a pas d'eau chaude. »

Angus désigna les seaux entreposés à côté de la maison.

« T'as qu'à les remplir et les mettre sur la plaque chauffante ou le Butagaz.

— Tu crois que je vais me foutre à poil dans ces broussailles ? Les tiques et les rougets vont me dévorer la touffe. »

Angus termina son clou de cercueil, essuya la mauvaise sueur sur son front.

« Je vais voir si je peux dégoter de quoi désherber dans l'étable. Commence à faire chauffer les seaux. »

Il entra dans le bâtiment. À chaque pas, au moindre grincement des planches de bois tapissées de foin sous les pieds, il se sentait épié. Les bardeaux au-dessus de lui étaient gris de poussière, emmaillotés dans d'épaisses toiles d'araignées. Il distingua un rouleau de ficelle accroché à la cloison opposée, se dirigea vers une table en métal décapée par le temps et deux chaises munies de coussins en vinyle défoncé sur sa droite. Il feuilleta un catalogue Sears vieux de plusieurs années. Celui-ci

voisinait avec un damier. Tous deux étaient dépourvus de poussière.

Le mur de droite servait de support à divers outils : pelle, pioche, hache à double tranchant, bêche, fourche, faucille, jardinières et serpette. Ils semblaient faits main. Des reliques d'un passé depuis longtemps oublié. Plus bas, un éventail de pièges à animaux, gueules de métal rougies par le sang de leurs proies, garnissait le bois de l'étable.

Angus effleura la crosse de son .45. Il scruta les mouvements du silence, détecta une vague odeur de lessive. Et lorsque sa main se posa sur la faucille, il était convaincu qu'une paire d'yeux accompagnait son geste. Sauf qu'il ignorait où ces yeux se trouvaient. À moins que toute cette came ne l'ait rendu complètement parano.

*

Angus se balançait d'avant en arrière sur la chaise rouillée. Il s'était installé sur le sol inégal du jardin. Sa peau embaumait le savon, son regard fouillait la nuit en quête du moindre signe d'intrusion.

La moustiquaire grinça, le battant claqua. Il sentit la main ivoirine de Liz presser son épaule à travers le coton de sa chemise. Celle-ci jeta un coup d'œil au .45 posé sur ses genoux.

« Qu'est-ce que tu branles ?

— Je sens une odeur de bois brûlé.

— Et alors ?

— Alors c'est l'été. Pourquoi un enfoiré aurait besoin de faire du feu ?

— Je sais pas. Peut-être pour cuisiner. On s'en fout. Je vais boire un coup au bar. Tu m'accompagnes ? À la place du mort.

— Pour te regarder tortiller du cul à la recherche d'un braquemart ? Non merci.

— Comme tu veux. »

Liz tourna les talons. Angus la héra : « Ramène-moi des clopes pendant que tu chasses le mâle. Des Pall Mall. »

T'es fini, connard, pensa Liz.

« Pas de problème. »

Elle marcha jusqu'au break.

Angus s'empara de son revolver d'ordonnance, étudia les alentours et écouta la voiture s'éloigner. S'il y a quelqu'un d'autre ici, je le crève et je l'enterre bien profond, se dit-il.

*

Dans l'obscurité humide, la silhouette tournait la broche à intervalles réguliers. Elle prenait soin de roussir la chair de l'animal musclé qui y était empalé sans toutefois carboniser ses parties tendres. La broche était fixée au-dessus d'un foyer de roches calcaires empilées dans une fosse étroite. Durant la nuit, la créature entretenait le feu avec du cèdre et des aiguilles d'épicéa. Pendant la journée, les braises oranges couvaient de façon que la fumée demeure invisible. L'être ne tenait pas à attirer l'attention du monde extérieur.

Quelques jours auparavant, il avait senti l'étrange odeur de brûlé en provenance de la ferme. Intrigué, il était allé enquêter, puis était retourné dans les bois pour vérifier ses pièges à la lueur du clair de lune et des étoiles. Des animaux se débattaient, leurs pattes arrière prisonnières des mâchoires de métal, jusqu'à ce qu'il pose une botte sur leur cou et plonge une lame dans leur gorge.

Il avait entreposé la nourriture dans un gros tonneau enterré à proximité de sa source d'eau douce, tout au fond des ténèbres où il se tenait à présent. Le bois du tonneau était isolé à l'aide de pierres et de limon. Il avait construit une boîte dont il avait bouché les interstices avec de la terre glaise, puis l'avait placée

au sommet du tonneau pour maintenir la fraîcheur à l'intérieur. Une technique transmise par son père.

Les patates et les carottes étaient dissimulées sous des cendres dans son jardin secret. Il les récoltait avec une pelle en étain. Il vivait ainsi, chassant et posant des pièges dans la vallée, depuis maintes années. La ferme était tout ce qu'il connaissait.

Il avait observé l'homme de grande taille quand celui-ci était entré dans l'étable. C'était le même type qu'il avait vu fumer l'autre nuit. Il l'avait jaugé, tandis qu'il examinait les outils et les pièges sur la cloison. L'homme avait tendu un long bras sillonné de lettres et de plantes grimpantes vers la faucille. Son autre main s'était posée sur la crosse de l'arme qui dépassait de sa ceinture. Cette vision l'avait fait frémir.

Il retira la broche avec un gant de sécurité et souffla sur la chair pour la refroidir. Que pouvaient donc fabriquer ce mec et cette nana dans la vieille maison ? Qu'étaient-ils en train de cuisiner qui puisse schlinguer autant ? Il enfonça ses dents dans la viande. Pourvu que ces deux-là partent vite. Sinon, il devrait apporter le chaos et la destruction comme son père l'avait fait des années auparavant.

Le cul de Liz se balançait de droite à gauche. La voix de John Prine émergeait du juke-box. « Ton pauvre drapeau ne t'ouvrira plus les portes du paradis », professait-il. Les yeux injectés de sang de tous les mâles édentés présents au Leavenworth marquèrent au fer rouge la toile de jean tendue sur les fesses de Liz. En particulier ceux de l'homme assis tout seul près de l'électrophone.

La fumée et la gnôle la réchauffaient. Elle se sentait chez elle. Liz prit place sur un tabouret fatigué, sortit une liasse de billets de sa poche et croisa le regard étonné de Poe.

« Je t'ai pas vue depuis un moment, fit le barman. Qu'est-ce que je te sers ? »

Liz eut un sourire involontaire. Elle se savait l'objet de toutes les attentions. Et puis elle était contente d'être loin d'Angus, contente qu'il ne l'ait pas accompagnée. Elle humecta ses lèvres pulpeuses.

« Cinq paquets de Pall Mall, deux Turkey 101, une Bud et la monnaie sur deux dollars. »

Poe lui adressa un clin d'œil.

« On rattrape le temps perdu, à ce que je vois. »

Il se tourna, attrapa les paquets de cigarettes, ouvrit le réfrigérateur et décapsula la Budweiser. Il posa le tout devant Liz, puis se dirigea vers les bouteilles de whisky alignées derrière le bar. Ce faisant, il zieuta le client installé au fond de la salle et hocha sa tête hérissée de pics. Les deux verres de Turkey

s'associèrent à la Bud déjà à moitié vide.

« Trente-cinq tout rond », annonça Poe.

Liz ôta deux billets de vingt de la liasse.

« N'oublie pas la monnaie sur deux dollars. »

Les deux whiskies, sifflés l'un à la suite de l'autre, lui brûlèrent les amygdales. Elle étouffa l'incendie avec la bière.

« Une autre », demanda-t-elle à Poe. Le taulier s'exécuta. Elle emporta sa monnaie et sa bière fraîche jusqu'au juke-box. Les obsédés du cul, prolos ou poivrots à plein temps, la suivirent du regard. Deux dollars dans la machine. Liz étudia la sélection et opta pour du Skynyrd. « The Ballad of Curtis Loew » et « Call Me the Breeze ».

Retour au bar pour finir la Bud et en commander une troisième. Vingt dollars de plus. Liz au barman : « Garde la cadence. » Approbation de Poe, nouvelle tournée.

Elle passa son doigt sur la bouteille glacée. Après ce qu'elle avait fait à Eldon, elle était capable de tuer Angus. Mais elle devait rester prudente. Ce salaud était malin et il valait mieux ne pas le contrarier. Pourtant, elle avait envie qu'il souffre. Non par la torture, mais simplement par une mort lente. Elle pourrait par exemple lui ouvrir les poignets, les chevilles et la gorge, puis le laisser se vider de son sang dans du jus de batterie. Un truc genre Vieux Testament.

Elle pouvait aussi lui tirer dessus, mais il lui fallait un flingue. Peut-être qu'elle arriverait à lui en piquer un. Cet enfoiré gardait toujours ses armes près de lui et, en plus, il les planquait. Elle s'envoya une rasade d'alcool. Ces réflexions la fatiguaient. Elle avait besoin d'un réconfort : une bite bien dure, de quoi se changer les idées.

Une voix d'homme gronda derrière elle.

« Poe, donne une autre Bud et un verre de Turkey à ce canon. Sur mon compte. »

Liz étudia son nouveau bienfaiteur. Le type n'avait pas été

épargné par la vie. Sa chevelure se clairsemait au niveau des tempes pour prendre une apparence filasse. Ses arcades sourcilières paraissaient gonflées, spongieuses, les yeux enfoncés dans le crâne. Ses joues balafrees étaient rasées de frais. Ses muscles noueux saillaient sous un T-shirt de mécano Lucas Oil bleu marine. Il portait un jean de travail et des chaussures de sécurité.

« Merci, monsieur... ? »

L'homme possédait des phalanges plates comme celles d'Angus, pas rondes. Ses longs doigts enserraient une Natural Light. Il but une gorgée, puis dit :

« Ned. Appelle-moi Ned, poupée.

— Eh bien, Ned. Qu'est-ce qui t'amène ici ? »

Les lèvres de l'homme s'étirèrent sous la lumière ténue du bar. Sa dentition branlante comportait plus de trous que de ratiches.

Ned étudia Liz. Il n'avait jamais vu beauté si vénéneuse. Il comprenait mieux, à présent, de quelle sorte de mante religieuse parlait Poe. Il sentit monter dans ses reins une jouissance pareille à celle que l'on éprouvait avant la défonce.

« Je cherche un petit remontant. »

Sans quitter son interlocuteur des yeux, Liz descendit sa bière. Elle feignit l'étonnement : « Un remontant ?

— Un remontant, bon Dieu. Meth, cristal, comme tu veux. »

Elle pouffa de rire. Son ongle glissa sur l'ourlet du T-shirt de Ned.

« Vieux dégueulasse. Pourquoi une jeune fille telle que moi serait mêlée à ces pratiques illicites ? »

Ned lui offrit son plus beau rictus de camé. Sûr qu'il avait envie de jouer au vieux dégueulasse avec elle. « Rien que ta démarche est illicite, poupée. Le bruit court qu'une gonzesse carrossée comme une dealeuse morte de faim fourgue parfois sa merde de première bourre dans le coin. Peut-être que c'est pas

toi. En tout cas, les boissons sont pour moi. J'ai été content de faire ta connaissance. Tu t'appelles... ? »

Elle l'agrippa par le bras, enfonça ses ongles dans son biceps.

« Liz. Disons que je suis une morte de faim. Combien tu prendrais ?

— La totalité. »

Liz relâcha son étreinte.

« Comment je saurais que t'as du répondant ? »

Ned fouilla dans sa poche. « The Ballad of Curtis Loew » se termina. Il présenta un épais rouleau de billets. « Call Me the Breeze » débuta. Il passa sa langue sur ses dents esquinées. « J'ai de quoi. »

Liz se fendit d'un sourire douxereux, ses yeux se firent asiatiques, un coup de fusil retentit dans sa caboche. Le plan se mit en place en un éclair.

« J'ai un marché à te proposer, Ned. »

*

Les tomates panées vertes nageaient dans le beurre et grésillaient dans la poêle. Purcell se tenait devant la cuisinière couleur rouille. Il passait une pierre rectangulaire enduite d'huile 3-en-1 sur le fil d'un dépeçoir. Il aiguisait le tranchant sans cesser de penser au journal qu'il avait lu plus tôt dans la journée. Des articles sur les réductions de salaire et la montée du chômage, les entreprises qui s'effondraient les unes après les autres à travers tout le pays. Celles qui ne coulaient pas tentaient de faire plus avec moins. Le rêve américain avait vécu, puis il s'était perdu. À présent, travailler aux États-Unis signifiait juste que vous étiez un numéro qui essayait de gagner un peu plus de fric pour ceux d'en haut. Et si vous en étiez incapable, il existait d'autres numéros pour prendre votre place.

Purcell était en train de tourner les tranches couvertes de chapelure dans leur bain graisseux lorsqu'un aboiement fusa dans

sa tête. Une femme cria, puis des visages apparurent, ravagés, meurtris. Marine était dans une voiture, assis à côté d'un prénommé Tig dont Purcell connaissait les sinistres activités. Tig était en cheville avec un certain Dillar Alcorn, trafiquant d'armes de son état, mais dormait chez Alonzo, de l'autre côté de la rivière. Les truands s'adonnaient à toutes sortes de crimes et ne dédaignaient pas d'exploiter la chair fraîche pour se faire du blé. Comme toujours, les visions s'interrompirent. Purcell savait qu'il devait commencer à préparer ses affaires. L'arrivée était imminente.

*

Quand Marine aperçut une lumière à l'intérieur de la maison, il jura entre ses dents. Il était sur une route de campagne, à côté du bahut de Tig cerné par les ténèbres impénétrables. Le camion avait roulé tous feux éteints jusqu'à la cinquième et dernière baraque.

La pleine lune avait guidé la foulée rapide de Marine le long de l'allée. Puis il avait vu les fenêtres de la maison s'éclairer l'une après l'autre, une ombre sauter de pièce en pièce. Les battements de son cœur s'étaient accélérés. Il espérait rejoindre Tig avant que l'ombre en question le devance.

Un chien aboya derrière la maison. À l'oreille, Marine eut l'impression que la bête pesait au moins cent kilos.

Tig était planqué à l'arrière du camion avec son jerrycan, son tuyau, sa perceuse à piles et sa lampe torche. Il transvasait proprement l'essence du réservoir à son bidon rouge. Lui et son cousin revendraient le carburant à un prix inférieur à celui de la pompe.

La porte s'ouvrit sans bruit. On marcha à pas de loup sur le perron, puis sur les marches et dans l'herbe couronnée de rosée. Le canon borgne d'un calibre 20 se leva dans un même

mouvement. Tig se redressa. Il entendit le déclic de l'arme, puis une voix : « Espèce de sale voleur de m... »

Marine arriva par-derrière et pratiqua une prise d'étranglement. Pas assez rapide. Un éclair dans la nuit, une détonation assourdissante. Une volée de plombs grêla le capot. La vitre conducteur explosa.

Le chien à l'arrière de la maison hurlait, gémissait, devenait fou.

L'homme lâcha son fusil. Il essaya d'écraser la botte de Marine avec son pied nu, de desserrer l'étau autour de son cou. Il griffa les avant-bras de son assaillant, mais Marine tint bon. La lutte perdit de son intensité, le corps de l'homme se détendit. Marine le laissa tomber par terre. Il fit le tour du camion et trouva Tig appuyé contre la roue arrière. Son corps tremblait au clair de lune. « La vache, quel flip ! » souffla Tig.

Un liquide noir coulait le long de sa jambe. Marine prit une grande inspiration et constata :

« On dirait que tu t'en es pris une.

— Je sens rien », grogna le blessé. Il tendit la main vers Marine. « Aide-moi à me lever. Cassons-nous avant que ce soit le merdier. »

La porte de la maison s'ouvrit de nouveau. Une femme cria :

« Sarah ! Sarah ! Appelle les flics ! Y a des types dehors qu'ont tiré sur ton père. Ils volent le camion ! »

Marine tempêta : « Fais chier ! »

Il empoigna son complice, le remit sur pied, puis se pencha vers les bidons d'essence.

« Donne-m'en un, fiston », murmura Tig. Lestés d'un bidon chacun, ils commencèrent à trotter en direction de la route où Tig avait garé son véhicule.

« C'est pas marrant ? » pouffa l'estropié.

La gonzesse s'avança pieds nus sur le porche, puis descendit dans le jardin. Elle trouva son mari au moment même où leur

filles contactait les forces de l'ordre.

« Non ! » hurla la femme. Elle se précipita derrière la maison, s'agenouilla auprès du molosse furieux. « Calme-toi, Grim », haleta-t-elle en détachant l'épaisse chaîne. « Maintenant, ces fils de pute vont déguster. »

Ils arrivèrent au camion. Tig balança les bidons à l'arrière, puis s'adressa à Marine, le souffle court : « Faut que tu conduises. J'ai la guibole en compote.

— D'accord. »

Tandis que Marine ouvrait la portière passager, il entendit des pas précipités dans l'herbe humide, puis un grognement suivi d'un rugissement qui arrivait sur eux à vitesse grand V.

« Putain ! » s'égosilla Tig avant de sauter sur la plate-forme de son bahut. Il tenta de repousser le berger allemand à coups de poing et de pied. Le mastard en avait après son cul. Il se jeta en avant sur sa poitrine, sa mâchoire se referma sur son bras droit.

« Enlève-moi cet enculé ! » hurla Tig d'une voix de fausset.

Marine n'avait rien : ni couteau, ni flingue, ni gourdin. Il fit alors la seule chose qu'il savait faire. Il serra les poings et frappa le berger allemand à la tête. Une fois, deux fois. Il lui pilonna ensuite les côtes. Grim gémit, tomba, et s'enfuit.

Tig, à bout de souffle, resta allongé à l'arrière du camion. Le sang ruisselait de son bras et de sa jambe, salopait la plate-forme. « T'es un sacré vicelard. Je te dois une ou deux tournées. »

Marine aida le blessé à monter sur le siège passager. « Tu me dois rien. » Il claqua la portière du véhicule. Des sirènes retentirent au loin. « Merde ! » Il s'installa au volant. « Où tu veux aller ? »

Sur les vêtements et les mains de Tig, l'essence se mélangeait au liquide rouge de ses plaies. Il se mit à rire. « Emmène-moi chez mon cousin. Il s'occupera de moi. T'auras une bonne récompense.

— Contente-toi de m'indiquer la direction. J'ai aucune idée d'où ça se trouve.

— Roule vers l'ouest jusqu'au panneau pour Brandenburg. Après, tu suis les flèches. »

Marine appuya sur l'accélérateur au moment où la route derrière lui s'illuminait.

*

Liz trébucha dans la cuisine. Les trois lanternes qui brillaient sur le comptoir éclairèrent les paquets de cigarettes qu'elle jeta à côté des bocaux, bouteilles de liquide de dégivrage, sel gemme, filtres à café et autres plastiques transparents disposés sur la table. Elle attrapa une des lampes et se rendit au salon, d'où elle ramena les deux seaux de trente litres remplis de sachets de meth. Elle s'assit, dévissa le couvercle de sécurité d'un des récipients, et en retira une dose. Elle s'envoya un petit fix au creux de l'ongle. Le rush chassa les effets de la gnôle à coups de pompe dans le train. Elle mit le sachet dans sa poche, revissa le couvercle et attendit.

Depuis la chambre du fond, à travers le salon, la voix d'Angus était un direct en pleine gueule. « Qu'est-ce que tu branles ? »

Il était devenu si prévisible. Ses yeux à elle ressemblaient à des étoiles mourantes. Elle les darda sur lui. « J'ai un acheteur. Il prend tout.

— Un acheteur ?

— Il s'appelle Ned », sourit Liz.

Les ombres dansèrent sur les bourrelets inégaux des arcades sourcilières d'Angus, accentuant son expression de dégoût.

« Qui se porte garant pour lui ?

— Moi. Il m'a montré un énorme tas de biftons. »

La colère sourdait des mots d'Angus : « Il t'a montré son énorme bite, ouais. Et j'en connais pas beaucoup dans le coin. C'est peut-être un flic des stup. On traite qu'avec les gens qui nous sont recommandés. »

Liz joua à l'imbécile. « On fait la sortie des usines. »

Si Angus pouvait passer outre le manque de clairvoyance de la jeune femme dans le choix de ses conquêtes sexuelles, il lui était en revanche impossible de prendre à la légère celui des acheteurs. Son visage demeura de marbre quand il la gifla. Elle tomba en arrière de sa chaise, son crâne heurta le sol. « Tu veux faire ta tête de mule ? J'ai de quoi te dresser. » Il lui cracha dessus, recula et prit une cigarette dans la poche de son T-shirt. Il s'empara du briquet sur la table, alluma sa clope. « Je m'occupe des acheteurs. Tes petites magouilles avec les deux frangins pour vendre la came au bar, c'est fini. Ils sont morts. »

Liz se redressa, les mains au sol. Le sang dégoulinait de sa bouche. Elle rit. « Ned va prendre son dû, et toi, tu vas récolter ce que t'as semé, connard. »

Angus plissa les yeux lorsque la porte d'entrée s'ouvrit. Il vit l'arme trop tard. Le feu, la combustion s'engouffrèrent dans ses tympans, ses poumons s'emplirent de cordite. Il percuta le comptoir et termina sa course par terre, le corps animé de tremblements. Ses yeux, semblables à des boules de naphthaline, roulaient dans leurs orbites.

Liz se leva. « Espèce d'enculé ! »

Ned avança dans la cuisine. Il poussa la jambe d'Angus du bout de sa chaussure de sécurité, porta le canon au niveau de ses yeux. Liz détourna l'arme. « Laisse-le souffrir. Qu'il se vide de son sang. De toute façon, on dirait que t'as touché le cœur.

— T'as la came ?

— Juste là. » Elle n'avait pas confiance. Après avoir pris les seaux, elle ajouta : « Faut que j'emporte un truc ou deux. » Elle se dirigea vers la chambre à l'arrière de la maison, posa les récipients et fouilla la pièce à la lueur du clair de lune. Elle entassa quelques fringues au fond de son sac à dos. La forme du flingue d'Angus se dessinait à travers l'étoffe de son sac de couchage. Elle mit le pistolet ainsi qu'une boîte de cartouches avec les vêtements, puis remonta la fermeture Éclair du sac,

passa la sangle sur son épaule et revint à la cuisine avec les seaux.

« Où on va ? » demanda-t-elle.

Sans se dessaisir de son fusil, Ned pressa sa main libre sur le cul de Liz.

« Chez moi. Finaliser le marché. »

L'être difforme toucha la moustiquaire et renifla. L'odeur de moisi et de brûlé à l'intérieur de la maison lui rappelait les événements survenus plusieurs années auparavant. Il ouvrit la porte avec sa grosse main. La petite, à laquelle manquait la moitié des deux derniers doigts, serrait une longue pièce de métal.

Quand il avait entendu les détonations depuis l'étable, il s'était souvenu du jour où sa famille avait été massacrée. Mais cette nuit, deux silhouettes s'étaient éloignées de la maison après les coups de feu. Il avait écouté le ronronnement de leurs véhicules respectifs, puis avait distingué la lumière des phares qui descendait en direction de la vallée avant de disparaître.

Dans la cuisine, la lampe révélait une table jonchée d'objets divers : des clefs de voiture, des paquets de cigarettes, des bocaux hermétiques, ainsi que d'autres ustensiles qu'il ne reconnut pas. Par terre, en bas de l'évier, c'était le carnage. L'homme arrivé en compagnie de la femme la semaine dernière avait la tête appuyée contre le bloc de métal. Il agrippait le côté gauche de sa poitrine et gisait à l'endroit exact où la créature avait surpris son propre père, de retour d'une partie de chasse à l'écureuil. La porte d'entrée avait grincé. Le visage tordu du vieux l'avait effrayé. Rouge, moite, les cheveux en bataille, à bout de souffle. Il prononçait des mots incompréhensibles. L'être s'était alors dirigé vers les cris de femme en provenance de la salle de bains. Il avait découvert sa mère, Azel, et ses sœurs

— Dotty, qui était enceinte, et Tate, un peu simplette mais jolie — ligotées. Au moment où il s'était approché, il avait senti les mains de son père se refermer autour de son cou.

Il s'ébroua pour chasser ces images et se pencha au-dessus de l'homme. Pas d'arme visible. Il pressa son bout de métal sur la gorge du moribond. Lui restait-il assez de force pour lutter ou bien n'était-il plus qu'une éclaboussure ensanglantée sur le sol de la cuisine ?

Il inspecta ensuite le visage du blessé. Un côté lisse, l'autre mâché et recraché. Dissymétrique. Ses yeux suivirent les traces humides sur son cou et sa chemise. L'épaule gauche était une explosion de peau, de muscles, de veines et d'os. La créature sentit la poitrine de l'homme se soulever sous sa botte. Elle reporta son attention sur le tic nerveux qui agitait sa main gauche.

Entre deux accès de tremblements, Angus souffrait le martyre. Les voix s'étaient tues. Un goût de terre desséchée et de balle perforante s'attardait dans sa bouche. Le nom de Ned pesait aussi lourd dans son esprit que le lest sur sa poitrine. Et cette douleur venimeuse dans son épaule.

Bordel de merde ! Angus venait d'entrevoir la forme immense appuyée sur son thorax, les touffes de cheveux disparates, le bras au bout duquel saillait une machette, et l'autre, tout petit, mal formé, qui pendait de l'articulation. Les muscles de ce monstre ressemblaient à des racines de chêne écorcé. Il portait une robe blanche froissée et fixait la main gauche d'Angus.

Ses nerfs se tendirent, les battements de son cœur accélérèrent comme s'il venait de s'envoyer plusieurs sniffettes. La silhouette se retourna. Angus surmonta la douleur. Il empoigna la jambe gauche de l'ombre, se propulsa en avant d'un coup de reins et frappa à droite, sous le centre de gravité.

La créature chuta sur le comptoir. La lampe éclaira ses yeux. Désorientée, elle cligna des yeux. Juste le temps de voir Angus

s'appuyer contre le mur pour se mettre debout. De toute évidence, l'homme n'était pas tout à fait réduit à une éclaboussure ensanglantée sur le sol de la cuisine. Du moins pas encore.

La perte de sang, ajoutée à la douleur et aux tremblements, étourdirent Angus. Il souffla entre ses dents : « T'es qui, putain ?

— G... Gravier », bégaya l'apparition.

Angus jeta un coup d'œil à la machette de Gravier. Hors de question de se prendre une estocade. Il se précipita sur le monstre, le ceintura, serra. Un fumet de rat plongé dans un bain de lessive le prit à la gorge. Il devait à tout prix empêcher cet enfoiré de brandir ou de balancer son arme, paralyser ses mouvements. Gravier percuta l'épaule d'Angus avec son coude. Une douleur déchirante cisaila le corps du dealer. Il plongea son regard dans celui de son adversaire : deux yeux furieux surmontés de mèches de cheveux morts. « Ar... Arrête », grogna l'apparition. Angus ignore sa requête. Il ramena la tête en arrière et asséna plusieurs coups de boule. Les cartilages se teintèrent de pourpre, les lèvres de bleu.

La créature poussa un gémissement, se libéra. La machette tinta sur le linoléum. L'épaule d'Angus lui faisait endurer un tel calvaire qu'il tomba à genoux. Il se plia en deux. La semelle en caoutchouc d'une botte marqua son empreinte au fer rouge sur le côté de son visage. L'os d'une jointure s'abattit sur sa tempe. Sa vision devint floue, impossible d'accommoder. Et lorsqu'une main broya sa blessure, la souffrance provoqua un court-jus dans son crâne, son esprit cessa de fonctionner.

Gravier demeura assis un moment, essoufflé. Il baissa les yeux sur l'homme allongé. La maison était déserte depuis des années, depuis le massacre et la disparition des innocents qui avaient jadis constitué sa famille. Il regarda le liquide carmin suinter des fibres écrasées et estima que le sang avait assez coulé pour cette nuit. Il allait soigner ce blessé.

DEUXIÈME PARTIE

RÉCOLTER LES FLAMMES

Le shérif Whalen tendit le morceau de papier à l'adjoint Thurman.

« C'est quoi, cette connerie ? fit Thurman.

— Un signalement concernant Johnny Earl. Il date de quelques jours. Johnny a braqué une armurerie à Hazard, Kentucky. Ensuite, il a tabassé un municipal sur une route de campagne près de Frankfort. Il a planqué le flic et sa voiture de patrouille dans la forêt. On n'a pas revu le suspect depuis. Peut-être qu'il vient par chez nous.

— Comment va le policier ?

— Il respire. Assez pour nous faire un rapport détaillé. Johnny Earl prétendait rendre visite à des parents dans le comté d'Orange. Son histoire tenait pas debout. Il essayait de noyer le poisson. Alors, qu'est-ce qu'on a sur Eldon ?

— Le rapport toxicologique confirme la présence d'une substance analogue à celle qu'on a trouvée dans le verre sur l'évier de la cuisine. »

Whalen s'assit derrière son bureau.

« Donc, il buvait et il a...

— Il a sans doute eu un petit différend avec quelqu'un. »

Les deux hommes paraissaient avoir la quarantaine bien tassée, mais Thurman possédait une carrure d'haltérophile, contrairement à Whalen qui, lui, était bâti comme un mi-lourd. Tous deux avaient grandi dans les champs et passé leur adolescence sur les terrains de football. Ils avaient intégré

les forces de l'ordre à la vingtaine. Trois fois par semaine, ils fréquentaient la salle de muscu aménagée au sous-sol du commissariat. Thurman optait pour les charges lourdes afin de maintenir son physique de Bibendum Michelin. Il était marié à une ancienne Miss locale et avait deux enfants. Whalen, lui, travaillait léger ou médium en séries longues pour assécher les muscles. Son apparence suggérait la quarantaine, mais il avait en réalité la cinquantaine. Il portait beau. Son ex était remariée depuis plusieurs années à un flic d'État. Ils n'avaient pas de gosses.

Les pectoraux de Thurman se contractèrent sous sa chemise en coton marron clair. Il croisa les bras.

« En tout cas, c'est la conclusion logique. »

Whalen sirota son café.

« Et la douille ? »

— Identique aux exemplaires recueillis dans l'incendie à Amsterdam. Les empreintes collent, mais on n'a rien dans le fichier. »

Whalen passa sa main dans ses cheveux en brosse. Il murmura :

« Les fils de pute. »

— Selon toute vraisemblance, il y a un type et une fille », ajouta Thurman.

Une lueur d'espoir s'alluma dans les yeux du shérif.

« Pourquoi tu dis ça ? »

— Deux sortes d'empreintes de pieds sur les scènes de crime. Des bottes taille 48 et une pointure 37. On a trouvé des traces similaires sur le carrelage d'Eldon. Avec de la terre provenant d'Amsterdam. Et puis les contusions relevées sur le corps tendent à prouver que le pharmacien s'est fait démolir par une sacrée paire de poings. Aucune gonzesse avec des battoirs pareils chausserait du 37.

— Une fille menue.

— Selon moi. Sans compter que les prélèvements indiquent la

présence de sécrétions vaginales dans le sperme d'Eldon. Ce pauvre bougre se faisait baiser et la nana a décidé de le flinguer juste avant qu'il envoie la purée.

— Une salope de première. »

Thurman secoua la tête. « On court pas après des clients ordinaires. Comment s'est passé l'interrogatoire du Chinois ? »

Whalen poussa un soupir désabusé. « Il est clean. Eldon lui devait du pognon sur plusieurs paris, d'où sa visite à la pharmacie. Les affaires, d'après lui. Quoi qu'il en soit, M. Zhong a un alibi. Cet enfoiré est intouchable. Ensuite, je suis allé au Leavenworth. Poe a rien lâché. Je me suis aussi arrêté pour parler avec Ned, le pote de Planche et Cafard. Il les a pas vus depuis un bout de temps. En tout cas d'après ses dires.

— On va le garder à l'œil. Au moins, on est presque sûr qu'il s'agit d'un mec et d'une femme. »

Whalen s'adossa à sa chaise, plia ses bras fuselés pour mettre ses mains derrière la tête.

« Ça fait plus d'une semaine que l'incendie où on a trouvé Planche et Cafard a eu lieu. On peut se contenter d'attendre un autre départ de feu ou le macchabée suivant, ou bien...

— Tu veux patrouiller dans l'arrière-pays ? coupa Thurman en se penchant au-dessus du bureau. Vérifier les maisons abandonnées, celles qui peuvent servir de labo ? »

Le shérif se leva pour prendre son chapeau.

« Voilà une idée qu'elle est bonne. »

*

Des doigts manucurés, ornées de bagues en or, firent glisser deux photos sur la table de jade qui meublait le sous-sol gris terne. L'homme avait besoin de trouver deux personnes. Son indic lui avait affirmé que ces dernières squattaient une maison abandonnée, où elles fabriquaient et vendaient de la

méthamphétamine. Un pharmacien lui devait de l'argent et il comptait bien récupérer son dû.

La voix de l'homme aux doigts manucurés était directe. Son interlocuteur le fixait avec des yeux de têtard derrière une vitre épaisse. Après avoir étudié les clichés en détail, il voulut savoir ce qui était arrivé au visage du type sur la photo.

L'homme aux doigts manucurés lui raconta l'accident de tronçonneuse. Le type possédait jadis une scierie. À présent, c'était le meilleur fabricant de came de la région. On le surnommait Angus la Découpe.

L'homme aux yeux de têtard eut un sourire narquois. Il mit les instantanés dans sa poche de poitrine. Sa chemise à manches courtes était boutonnée jusqu'au menton. Des tatouages à l'intérieur de ses avant-bras signalaient son appartenance à une école lointaine. À droite, un singe. À gauche, un serpent. Il savait que M. Zhong possédait les mêmes motifs sous sa chemise.

Il demanda à M. Zhong où commencer ses recherches. M. Zhong possédait six restaurants chinois dans cinq comtés. Il était venu directement en bateau depuis la province du Fujian. Le modeste pécule familial dont il disposait s'était transformé en modeste bénéfice. Les restaurants servaient de couverture à ses activités de bookmaker clandestin. Il n'avait jamais perdu un dollar. Les dettes étaient invariablement remboursées. Eldon était toujours en défaut de paiement.

M. Zhong expliqua à son vis-à-vis que, selon son indic, la femme traînait avec deux frères aujourd'hui décédés. Ils fréquentaient un débit de boisson appelé le Leavenworth.

L'homme aux yeux de têtard ramena ses cheveux coupés au bol en avant, puis en arrière. La lumière crue du plafonnier éclaira son visage, souligna les cicatrices festonnées qui dataient de ses jeunes années d'apprentissage. Ses phalanges étaient aussi plates que le bois et le bambou sur lesquels il les avait façonnées au fil du temps. Son front, ses tibias étaient modelés de façon

identique. Des années à marteler les os, à insensibiliser les nerfs, à devenir dur comme de l'acier.

Il s'appelait Fu Xi. Son nom venait d'un des héros de la culture chinoise : l'un des inventeurs des huit trigrammes du *Yi King*, le Livre des mutations. M. Zhong avait ramené Fu de Chine. Et maintenant, il le payait pour s'occuper en dernier recours des débiteurs récalcitrants.

Fu leva son corps mince de la chaise rouge sur laquelle il avait pris place, puis se tint debout, la chemise passée dans un pantalon de soirée marron, une ceinture de cuir autour de la taille, des mocassins sans lacets aux pieds. Il tendit la main à M. Zhong. Celui-ci allait prendre congé. Il quitterait le sous-sol dissimulé dans la campagne profonde du comté de Harrison. La cache faisait office de monastère artisanal, où Fu enseignait secrètement. Ils se serrèrent la main.

M. Zhong marqua une pause et précisa à Fu qu'une fois arrivé au Leavenworth, il devrait parler au barman, Poe. D'après son informateur, cet homme en savait plus qu'il ne le laissait paraître. Il était loin d'être innocent, contrairement à ce qu'il prétendait.

Clarté et obscurité défilèrent. Liz et Ned demeurèrent allongés sans se laver. Trois jours de transpiration chimique, trois jours de baisers ouatés, la langue comme du papier de verre au creux de l'intimité d'autrui. Quelques pauses pour sniffer la poudre artisanale et en atténuer les effets à coups de whisky, de Bud ou de Natural Light.

Ils s'écroulaient dans la fraîcheur de l'air conditionné, au milieu de la piaule en tôle ondulée de Ned. Les volets en carton constituaient l'ultime rempart à la chaleur du sud de l'Indiana. La condensation perlait sur les vitres. Leurs silhouettes pâles gisaient enchevêtrées, à l'image de deux anacondas dans leur nid.

Mercredi après-midi, Ned et Liz raclèrent la peau morte accumulée à la surface de leur épiderme au cours des soixante-douze heures de défonce. Ils mirent les doses de cristal et le .45 d'Angus dans le sac à dos de Liz et taillèrent la route dans la vieille Chevrolet de Ned, direction Orange County. Ils s'arrêtèrent en chemin pour commander des hamburgers grasseyés qu'ils agrémentèrent de deux cafés noirs, puis continuèrent à rouler vitres baissées. Pas de clim. La lumière du jour brûlait le beurre au coin de leurs paupières, leurs corps redevenaient pégués.

« Je me ferais bien un fix, suggéra Liz.

— Faut attendre, répondit Ned. Se défarguer d'une partie de la cargaison.

— Juste un.

— Espère de c... » Ned s'arrêta net. « Faut attendre. »

Liz s'interrogea. Est-ce que cette ganache pourrie était sur le point de la traiter de conne ? La came était à elle. Si Ned faisait pas gaffe, il allait se retrouver à sec. Elle décida de changer de sujet.

« Où t'as dit qu'on allait ?

— À la cambrousse, comté d'Orange. Voir un dénommé Pete. Lui et son frangin Lang possèdent un bar dans le coin. Pete nous a dégoté un plan avant le Brook.

— Le Brook ?

— Le Donnybrook.

— C'est qui, ce connard ?

— Pas un connard, un tournoi à mains nues. Mêlée générale. Les combattants aiment bien s'éclater avant de monter sur le ring.

— Les combattants ? On va vendre la dope à une bande de péquenauds ?

— T'as saisi. La foire attire pas mal de monde. Beaucoup de paris, de bouffe, de gnôle. L'endroit idéal pour fourguer sa merde. On se croirait à un concert des Grateful Dead, les poings en plus. »

Une volée de grêlons passa dans les yeux de Liz.

« Combien on va se faire ?

— Un paquet. Et il nous restera de quoi nous envoyer en l'air pendant une semaine, peut-être plus. On a passé un marché. Je te débarrasse de ton vieux et je t'aide à vendre la moitié du lot. Un peu de ton cul et la poudre. »

Liz secoua la tête. « C'était pas mon vieux, c'était mon taré de frère. Il participait à des combats, lui aussi.

— Sans déconner. Eh bien maintenant, il va se mesurer aux asticots. Comment il s'appelait ?

— Angus. Angus la Découpe. »

Ned déglutit. Il offrit à Liz un sourire façon Halloween.

« Putain, j'ai dessoudé une légende. »

*

Gravier avait traîné Angus dans la pièce où lui et Liz avaient dormi. Les murs de vinyle pâteux étaient gondolés, la peinture s'écaillait. Les appuis de fenêtre étaient polis par les intempéries, le bois moisi. Le plafond, avec ses auréoles caramel, paraissait avoir servi de filtre à cigarettes. Deux fois par jour, Gravier apportait un seau d'eau en fer-blanc, nettoyait les plaies à vif au savon, épongeait les sanies et les fluides oxydés recrachés par la peau. Il pansa les blessures à l'aide de morceaux de robes découpés dans les vêtements de sa mère et de sa sœur, conservés à l'abri de la penderie au premier étage. Quand Angus avait émergé, le jeune homme monstrueux avait posé la main sur sa poitrine en bégayant : « R... reste t... tranquille. »

Angus devait dompter la douleur. Il avait demandé à la vilaine créature de trouver le flacon de médocs orange clair planqué dans son tas de fringues. L'être difforme s'était exécuté. Angus avait dévissé le bouchon, puis s'était enfilé sa ration de Vicodin avec de l'eau. Ses souffrances s'étaient estompées.

Gravier avait rapporté les lapins pris au piège, ainsi qu'un écureuil abattu à la fronde dans un arbre. Il avait vidé les entrailles, écorché les animaux pour nettoyer la viande, puis fait chauffer le tout avec des patates. Il avait aussi cuisiné des racines collectées et séchées au printemps dernier. Gravier en avait fait bouillir certaines — les jaunes — dans un chaudron d'eau posé sur un tapis de braises afin d'en extraire les éléments nutritifs. Angus avait été ramené à une époque où le monde était simple. Les paroles étaient rares lorsqu'ils mangeaient ensemble. Ils laissaient errer leurs yeux de-ci de-là. Les deux hommes se découvraient petit à petit. « Pas mauvais », disait parfois Angus.

À mesure que les jours passaient, Gravier saisissait mieux la dimension symbolique de leur relation. Il avait jusqu'alors vécu

pour la terre et pour la terre seulement. Mais à présent, il devait aussi prendre soin d'une autre forme de vie. Son horizon quotidien s'élargissait considérablement.

Angus était assis torse nu dans la cuisine en désordre, le regard fixé sur la porte moustiquaire. Il avait récupéré ses forces, et celles-ci étaient localisées aux bons endroits. Le Vicodin apaisait la douleur. Une pensée revenait sans cesse, s'imprimait dans son esprit à l'image des patronymes tatoués en police romaine sur son corps blême. Iris Gothique, Clint le Balafré et Ali Squires s'étiraient sur ses pecs de quadragénaire. Marvin, Israël et Junis frémissaient sur son épaule droite. Des noms d'hommes vaincus. Cette pensée tenait en trois mots : Liz était finie.

Une cigarette pendait entre ses lèvres. La fumée serpentait dans son nez, irritait ses yeux. Un problème de taille subsistait : il ignorait où dénicher sa sœur.

Il regardait la lumière déclinante du jour se consumer à travers les mailles de la moustiquaire. Une silhouette apparut au loin, à côté de l'étable. Ce Gravier était une véritable vision d'horreur, avec sa robe, ses bottes et sa bouche niquée. Il avait pourtant ramené le vieux cul d'Angus d'entre les morts.

Il songea au sang qui allait être versé, aux caillots qui se formeraient dans les replis des chairs flétries, aux lames effilées, aux poings serrés et au chargeur de 9 mm qu'il viderait dans les entrailles de sa cible.

Il pompa sur sa Pall Mall, souffla. Où sa tête de con de sœur pourrait-elle aller avec une pourriture comme Ned ? Ce mec l'avait flingué à bout portant. Tireur merdique.

Gravier approchait de la maison. Il paraissait tenir leur dîner dans une main, et un truc pointu dans l'autre.

Angus ferma les yeux, appuya sa tête en arrière. La colère palpitait dans son crâne, créait une douleur si intense que son visage était pétrifié. Il avait survécu à leur tentative de meurtre. Maintenant, il devait récupérer sa poudre. Et réussir là où Liz et Ned avaient échoué : tuer.

Le Vicodin lui nouait l'estomac. Il lui fallait un bon repas. Il tira une dernière fois sur sa clope et se leva. Il avait besoin de prendre l'air. Ses yeux s'attardèrent sur la table. Le paquet de Pall Mall était ouvert à côté des clefs de voiture. Un éclair de lucidité illumina ses réflexions. Il se souvint de l'endroit où Liz s'était rendue quelques nuits avant le drame. Il murmura :

« Le Leavenworth. »

Il retourna dans la chambre du fond, enfila une chemise. Sa blessure formait une croûte sous le coton élimé. Il s'empara de son sac à dos. La porte d'entrée s'ouvrit et le battant claqua contre le chambranle. Il lui fallait des balles de 9 mm. Ensuite, il irait s'enquérir d'une chienne en chaleur accompagnée d'un clébard appelé Ned. Il les retrouverait, récupérerait sa came, et les laisserait dans un état bien pire que le sien. À six pieds sous terre.

Gravier s'affairait au-dessus de l'évier de la cuisine. Quand il pivota, ses mains étaient luisantes de sang. Il tenait un dépeçoir. Son regard étonné se teinta d'une lueur horrifiée.

« Qu... Qu'est-ce que tu f... fais ?

— Je me casse. »

Angus s'agenouilla, tâtonna sous la table de la cuisine à la recherche du Taurus 9 mm qu'il avait scotché en cas d'urgence. Au moment où il arrachait l'arme, il entendit un claquement métallique dans l'évier suivi d'un cri : « N... Non ! » Une main agrippa son épaule. « T... tu peux pas p... partir. »

Angus fusilla Gravier du regard. Les pupilles du monstre se voilaient d'un éclat douloureux. Angus se dégagea. « Bien sûr que je peux, merde. »

Gravier songea à son père, à la famille qu'il avait détruite. Après toutes ces années, le survivant tentait enfin de rebâtir des liens. Il avait soigné, choyé une âme qui lui ressemblait, un homme au physique aussi meurtri que le sien. Il baissa les yeux sur le pistolet. « N... Non. J'aime p... pas les armes. » Il se jeta

sur Angus, sa grosse paluche empoigna le 9 mm. Les deux hommes se disputèrent le Taurus. Le doigt d'Angus trouva la queue de détente, il serra les mâchoires et poussa le canon dans le ventre de son adversaire. Sans réfléchir, il tira plusieurs fois.

Les douilles brûlantes jaillirent de la culasse. Le sang, plus brûlant encore, coula de l'abdomen de Gravier. Il tomba en arrière contre le comptoir, les yeux fixés sur sa panse déchirée, puis sur le type à l'œil de nacre, celui qui venait de le trahir alors qu'il l'avait veillé comme un proche. Un gémissement choqué émergea d'entre ses lèvres. Il secoua la tête d'une étrange manière, puis glissa au pied de l'évier, à l'endroit exact où il avait trouvé Angus. Là où son propre père s'était tenu, le jour où sa famille avait disparu.

Angus passa le flingue à sa ceinture, rafla les clefs de voitures ainsi que le paquet de cigarettes, et se tourna vers Gravier. Le monstre avait le regard perdu, il tentait de contenir le flot tiède vomi par son estomac. Angus n'avait pas l'impression d'être déloyal. « Chacun de nos actes a une contrepartie. Il y a un gagnant et un perdant. Je ne suis pas sûr de mon camp, mais je connais le tien. »

Puis il sortit, dévala les marches du perron dans le jour finissant, monta dans sa Pinto. Le moteur ronronna. Il passa la marche arrière, recula, et embraya en première. Il traça la route avec des allures de vampire à l'annonce de la nuit.

« J'arrive, connasse. »

*

Pete attendait, les coudes posés sur le bois entaillé du comptoir de l'Oasis du Sale Cabot, le bar que lui et son frère possédaient. Ses longs bras serpentaient telles des plantes grimpantes de part et d'autre d'un T-shirt Buckmaster de camouflage aux couleurs passées. Dans cet établissement, on pouvait aussi bien se procurer de la bière et du whisky que de la

meth et de l'herbe. Des combats à mains nues étaient organisés dans une fosse en terre battue à l'arrière. Ils encaissaient les paris et les frais de restauration. Au mois d'août, ils orientaient, avec leur cousin Poe, les spectateurs et les combattants de Harrison et d'Orange County vers le Donnybrook de Bellmont McGill.

Tout autour de Pete, les clients — hommes et femmes — éclusaient leurs pintes de cidre et leurs chopes de brune. De gigantesques bobines industrielles en bois, auxquelles étaient autrefois enroulés des fils électriques, faisaient office de tables. Les bouches vomissaient leurs conversations illicites en un vacarme incessant. Lang, le barman qui était aussi le frère aîné de Pete, observait tous ceux qui entraient au Sale Cabot depuis le comptoir, à l'autre bout de la salle. Il chuchota à Pete :

« Tu les as appelés ?

— Ils attendent comme des chasseurs de pintades à l'affût.

— Fais gaffe, avertit l'aîné. Ce fils de pute est vicieux. »

Pete acquiesça. « Noté. »

Lang se rendit à l'autre bout du comptoir. Pete sentit une main sur son épaule. Il se retourna pour se retrouver nez à nez avec Ned.

« Regardez-moi ce que les égouts d'Orange County ont chié.

— Si t'es pas une fausse couche de génisse, répliqua Ned, j'y connais rien. »

Le regard de Pete glissa sur la chevelure de Liz, descendit sur sa poitrine avant de remonter sur son visage. « Bon Dieu, s'extasia-t-il. Voilà la plus belle chose depuis l'invention de la fraise au sucre. » Il s'essuya les paumes sur son jean usé et tendit la main. « Je suis Peter, mais tout le monde m'appelle Pete.

— J'ai entendu parler de toi. Il paraît qu'on dit plus "bite" que "Pete". »

L'intéressé piqua un fard digne d'une tomate farcie et eut un rire embarrassé. Cette gonzesse était de loin la plus bandante qu'il ait jamais vue en compagnie de son ami.

Ned tapota l'arrière du crâne de Liz. « Arrête ton numéro d'allumeuse. » Il jeta un coup d'œil scrutateur à la clientèle du bar.

« On vend à qui ? »

Pete retira un papier froissé de sa poche. Il le présenta entre l'index et le majeur.

« T'as l'itinéraire là-dessus. Les acheteurs t'attendent par là-bas. »

Ned plissa sa gueule couturée. « Tu viens pas ? »

Pete avala une gorgée de Miller, reposa le verre sur le comptoir. « Nan. Je dois filer un coup de main à Lang. Mais vasy. Ils sont prévenus. »

*

Cubitus entendit qu'on frappait à la porte. Il beugla : « Soyez pas timides, ramenez votre cul à l'intérieur ! » La porte s'ouvrit. Liz et Ned entrèrent. La puanteur humide qui régnait dans la piaule les suffoqua. Les hamburgers qu'ils avaient mangés en chemin remontèrent dans leur gorge.

Cubitus leur faisait face, pieds nus sur une épaisse moquette. Les poils avaient perdu leur teinte vanille, noyée par les éclaboussures de bière renversée par Cubitus et son frangin Dodge. Une télé noir et blanc était installée dans un coin à même le sol. Dodge se tenait assis dans un fauteuil électrique, juste derrière Cubitus, une main sur sa Pabst, l'autre sur ses couilles. Ses yeux étaient deux calibres pointés sur les seins de Liz.

Ned voulait régler cette affaire au plus vite. Il avait hâte de sortir de cette baraque qui schlinguait encore plus que la sienne.

« C'est cent dollars le gramme. Vous en voulez combien ? »

Cubitus se massa la poitrine à travers son T-shirt Kellogg's. Il plissa ses lèvres jaunies par le tabac et couvertes de sucre de beignets, puis enfouit la main dans son short de sport vert, le

pouce par-dessus l'élastique. Ses doigts, identiques à des pattes d'araignée géante sous une feuille d'assouplissant, rampèrent vers la protubérance bombant le tissu. Il s'adressa à son frère par-dessus son épaule.

« Tu veux prendre quelle quantité, Dodge ? » demanda-t-il d'une voix sournoise.

L'invalidé de guerre porta sa Pabst à ses lèvres. Sa glotte noueuse bougea au rythme de sa déglutition bruyante. Il rota. Ses yeux passaient de Liz à Ned.

« Combien vous avez ? »

Le vilain regard perçant de l'infirmé mettait Ned à cran. Il répondit sur un ton sarcastique : « Plus que tu peux manifestement t'offrir, l'estropié. »

Dodge le gratifia d'un sourire narquois. « Disons que tu nous en files pour mille dollars, face de pus. »

Ned ne quittait pas le duo des yeux. Ses poings se serrèrent.

« Va à la voiture, Liz. Et ramène à ces deux raclures de bidet ce qu'elles veulent.

— Non, cracha Dodge. La fille reste avec nous. Toi, tu vas chercher la came ! »

Après avoir marqué un temps d'hésitation, Ned fit demi-tour et sortit.

Liz examina les motifs de camouflage du treillis sous lequel les jambes de Dodge reposaient, inutiles. Il était chaussé de tennis à bandes Velcro noires, portait un T-shirt taché sur lequel s'épalaient les lettres ARMÉE. Son visage ictérique et anguleux, hérissé d'une barbe piquante, était surmonté d'une chevelure acajou dont les extrémités paraissaient carbonisées.

Liz rompit le silence oppressant qui s'installait :

« Alors, comme ça vous avez fait l'armée ? »

La main de Cubitus disparut entièrement dans son short.

« Deux putains d'années en Irak, répondit Dodge. Maintenant, j'ai une pension jusqu'à ce que notre bon vieux Seigneur me

laisse pourrir dans une boîte estampillée Made in USA mais fabriquée chez les bridés. »

Les genoux cagneux de Cubitus commencèrent à se tendre tandis qu'il agitait son bas-ventre d'avant en arrière. Les coups de reins suggéraient qu'il baisait dans le vide. Sa main, sous le tissu, agrippait la protubérance.

« Qu'est-ce qu'il vous est arrivé aux jambes ? » interrogea Liz.

Cubitus se mit à ouvrir et fermer la bouche en un bâillement crispé. Il mimait une chanson qu'il était le seul à entendre : « Reign in Blood », de Slayer. Sa main libre se ferma en un poing, qu'il leva en direction du plafond sans interrompre ses mouvements de bassin obscènes.

Une bave grasse et pâteuse se forma au coin des lèvres de Dodge. Il brailla :

« Tu penses qu'il leur est arrivé quoi, espèce de salope ? Un Hummer de merde a sauté sur une mine ! »

Le visage de Liz s'empourpra. Elle démarra au quart de tour sans préchauffage : « Sale enculé de paraplégique consanguin ! Je t'ai pas demandé d'aller là-bas. Et c'est pas moi qui t'ai appelé comme une putain de bagnole. »

Dodge commençait à protester lorsque Ned revint à la baraque, muni de plusieurs sachets de cristal aussi blancs que des peaux de macchabées.

« Arrête de gueuler, prévint Ned. J'ai ta came. Maintenant, aboule le fric. »

Cubitus baissa son poing, sortit la main de son short et exhiba la méchante protubérance sur laquelle il s'excitait : un .38 à canon court en onyx.

« Je voulais être sûr que vous aviez la marchandise. On vous prendra le tout gratos une fois que ta poupée se sera foutue à poil et nous aura pompés. Je vais tester le produit pendant qu'elle goûte ma canne-à-papa. »

Purcell prit deux cannes à pêche. Les ustensiles étaient accrochées à des clous rouillés qu'il avait plantés dans la cloison de séparation plusieurs années auparavant. Il attrapa sa boîte de matériel posée sur l'étagère moutonnée de poussière, puis sortit de la remise fatiguée dont la couleur rappelait une maladie infectieuse. Il descendit le sentier en direction de la petite barque, mise au sec sur la rive de l'Ohio River. Il ignorait combien de temps il devrait attendre et si ses visions prémonitoires se réaliseraient. Tout ce qu'il savait, c'est que Marine arriverait par le versant boisé de la colline en se sauvant de chez Alonzo. Il n'imaginait que trop bien les raisons de sa fuite. Les gens qui traînaient par là-bas étaient ignobles, dépourvus de morale. Seules la perversité et la destruction les guidaient. On racontait qu'ils ramenaient des jeunes filles de l'étranger pour faire commerce de leur chair, divertir les hommes qui prisait la jeunesse.

Il disposa son équipement dans l'embarcation écaillée. L'eau noire clapota. Des branches arrachées, des canettes de bière et des bidons d'huile usagés parsemaient le rivage boueux. Il poussa l'esquif jusqu'à ce que les flots lèchent le haut de ses bottes en caoutchouc, puis sauta à l'intérieur sous la lumière écrasante du soleil. Il tira la corde de lanceur du petit moteur, jeta un coup d'œil à la berge en quête d'un passage. La chaleur brûlait sa peau à travers les vêtements, mais elle n'était rien en comparaison de ce qui l'attendait.

Marine était entouré de bidons d'essence. Tout en lissant ses cheveux poisseux, il songeait aux lumières de l'autre nuit, au camion conduit pied au plancher, aux flashes rouge et bleu qui avaient strié l'obscurité. Sans savoir où il allait, il avait foncé le long des routes de campagne et était parvenu à semer ses poursuivants.

À présent, il se tenait dans un garage en tôle ondulée piquetée de rouille, un combiné graisseux de téléphone à cadran rotatif à la main. Son pouce caressait un cliché froissé de Tammy et des enfants. Cela faisait plusieurs jours qu'il ne leur avait pas parlé. Le regard des garçons, posé sur lui tandis qu'il sautait à la corde dans le jardin ou martelait le sac de frappe, lui manquait. Leurs applaudissements joyeux aussi. Après l'entraînement, il leur donnait le bain, les bordait dans leur lit. Puis il se douchait et allait dans la chambre. Il enlaçait Tammy, savourait la chaleur de son corps, son innocence.

Il devait la rassurer, lui confirmer que tout allait bien de son côté et être certain qu'il en était de même pour eux.

Lorsqu'on décrocha, il questionna :

« Est-ce qu'on est venu t'emmerder ? »

Une voix inquiète, douce comme une plume d'oie, lui répondit :

« Le shérif Pike voulait savoir si je t'avais vu ou si j'avais de tes nouvelles. Il se demandait pourquoi t'avais pris que mille dollars à l'armurerie. Pas un penny de plus. Et aussi pourquoi t'avais laissé le fusil.

— Tu lui as dit quoi ?

— Que je t'ai aperçu pour la dernière fois à l'aube, quand les gosses gueulaient avec leurs couches pleines de merde. »

Marine était nerveux. Il n'avait plus frappé un sac ni couru pour maintenir sa forme depuis le braquage. Il lui fallait de l'air, de la chair à se mettre sous les poings, de la douleur. Il avait

besoin de rallier le comté d'Orange. Et puis les événements des nuits précédentes le mettaient mal à l'aise. Il se faisait du souci pour le flic qu'il avait dérouillé, pour l'homme qu'il avait étouffé, et les forces de l'ordre qu'il avait distancées. Et s'ils avaient relevé le numéro de plaque du camion de Tig ?

« Je reviens bientôt, indiqua-t-il à Tammy.

— Promis ?

— Promis. La semaine prochaine, j'aurai gagné le Donnybrook. J'enverrai quelqu'un pour vous aider, toi et les gamins. »

Tig et son cousin lui avaient offert le gîte. Une chambre d'ami avec un lit de camp et des draps douteux. Pendant la nuit, Marine avait entendu des mecs aller et venir au sous-sol. Il n'avait aucune idée de leurs activités, en dehors de la contrebande d'essence. Ils devaient l'emmener ce soir dans le comté d'Orange.

« Pourquoi tu rentres pas ? interrogea Tammy.

— Je peux pas prendre le risque de me faire repérer à Hazard ou dans les environs après ce que j'ai fait. Quand j'aurai remporté le tournoi, ça n'aura plus aucune importance. On aura plus de fric qu'aucun de nous deux en verra jamais dans toute sa vie. »

Tammy laissa passer une minute de silence. Un enfant éternua en fond sonore. Elle reprit :

« Et si tu gagnes pas ? Si tu tombes sur un adversaire plus méchant et plus fort que toi ? Qu'est-ce qu'on va devenir ? »

Des si, toujours des si. Comme la première fois où Marine avait allongé un gosse qui emmerdait un de ses camarades. Et si le type ne l'avait pas vu faire ? S'il n'avait rien décelé chez Marine ? Il ne l'aurait pas pris sous son aile, ne lui aurait jamais enseigné la bonne manière d'utiliser ses mains, ses coudes, ses genoux, comment pivoter sur les hanches, comment envoyer un crochet, où et quand frapper. Les reins, le foie, le cœur. Il ne lui

aurait pas appris à prendre soin de son propre corps, à avoir confiance sans être trop sûr de soi, comme cet homme qu'il n'avait jamais connu : son vrai père. Le Marine avait servi au Viêt-nam et boxé à Porto Rico. Voilà d'où Johnny Earl tenait son surnom. Sa mère lui avait raconté qu'elle avait quitté Miles avant sa naissance. Et aussi que Miles Knox parlait aux morts, qu'il était violent, qu'il buvait. Elle avait préféré garder son nom de jeune fille, pas son nom d'épouse.

Johnny s'était souvent demandé si Miles était toujours vivant. Il n'avait jamais tenté de renouer contact. Sa mère s'était confiée à lui juste avant que le temps se gâte et qu'elle se suicide. Son beau-père venait de mourir d'un cancer du poumon.

« Il y a toujours quelqu'un de plus méchant, mon ange, expliqua Marine. Mais c'est le plus malin qui gagne. Je suis le meilleur. J'ai pas le choix. Je t'enverrai quelqu'un.

— Promis ? insista Tammy.

— Je t'ai déjà répondu.

— Je veux t'entendre le répéter. »

La tristesse dans la voix de la jeune femme était un crève-cœur. Il devait se concentrer sur leur avenir, pas sur ses angoisses sinistres.

« Promis. » Puis il changea de sujet. « Comment vont les enfants ? »

Tammy retrouva aussitôt sa bonne humeur : « Caleb est enrhumé. Zeek dort.

— T'as assez d'Oxycontin pour tes douleurs ? »

La femme de Marine avait les reins fragiles depuis que son oncle l'avait éduquée à coups de poing, de genou, et de lames en bois de pin. Ses parents à elle avaient disparu depuis belle lurette. De l'enfance à l'âge adulte, elle n'avait connu que la souffrance... jusqu'à sa rencontre avec Marine, qui l'avait sauvée de cet enfer. Il avait rendu une visite tardive à l'oncle, s'était assuré qu'il ne touche plus jamais aucun être vivant.

« Je me fais quand même du mouroon », ajouta-t-elle.

Tammy était si douce que son affection prenait parfois des accents sirupeux. Marine ne l'en aimait que davantage.

Une voix beugla : « Marine ? »

Celui-ci se retourna. Alonzo Conway, le cousin de Tig, trimballait deux bidons de vingt litres d'essence sur le sol dégueulasse du garage en tôle. « Désolé, fiston. Je savais pas que t'étais au téléphone. »

Marine dit à Tammy : « Je dois y aller. Je te rappelle dimanche soir.

— C'est qui ? demanda la jeune femme.

— Alonzo. Un des mecs qui m'aident à rejoindre le Donnybrook. Je t'aime.

— Je t'aime. »

Marine raccrocha.

Alonzo possédait un terrain de vingt-cinq hectares et une monstrueuse ferme délabrée dans la forêt sur les rives de l'Ohio. Il posa les jerrycans par terre et tendit la main à Marine. Une cigarette pendait au coin de ses lèvres. La cendre tomba lorsqu'il parla : « Je voulais te remercier pour mon cousin Tig. Vu que tu refuses le pognon, j'ai laissé autre chose sur ton lit. » La crinière caramélisée du contrebandier partait dans tous les sens. Sa peau rouge vif luisait de transpiration. Son T-shirt et son jean étaient trempés. Il éjecta sa clope d'une pichenette par la porte coulissante derrière lui. Le mégot atterrit sur la terre ocre. Il fit un clin d'œil à Marine et reprit ses bidons. « Tu ferais mieux de te dépêcher avant que ça refroidisse. » Il se dirigea vers le fond du garage.

À l'intérieur de la maison, le parquet branlait, les planches grinçaient sous les bottes de Marine. Il ouvrit la porte de la chambre. Une fille, guère plus vieille qu'une étudiante de première année, était assise sur le lit de camp. Elle avait passé les mains derrière la tête. Sa chevelure se nuançait de teintes boueuses. Les mèches épaisses s'étendaient jusqu'aux épaules. Sa

carnation était d'un blanc vaporeux. Un mascara à la Mötley Crüe soulignait les reflets métalliques de ses yeux noisette. Ses lèvres ressemblaient à des réglisses rouges Haribo et sa poitrine nue formait deux bosses sous l'étoffe de son T-shirt raccourci à col ouvert. Un gros piercing ressortait sur son ventre plat, juste au-dessus d'un short en jean. Elle avait plié la jambe droite. La gauche, gainée de cuir, était caparaçonnée dans une armature orthopédique. Des tiges de métal descendaient jusqu'à un soulier à talon compensé. L'autre pied était chaussé à l'identique. Son sourire dévoila une rangée de dents couleur vanille. « Où t'as eu tout ce fric ? »

Le sac Walmart, posé parmi les vêtements de Marine, était ouvert à côté d'elle.

Marine s'approcha. « C'est pas tes oignons. » Il s'empara du sac. « T'es qui, bordel ? »

— Mag Pie.

— Tu veux quoi ?

— Tout ce que tu désires. Je suis là parce que t'as sauvé Tig. »

Marine pouffa de rire. « Dis donc, petite, t'as combien au compteur ? Quinze ans ? Je donne pas dans les chattes qui risquent de m'envoyer en taule. »

Elle baissa les mains sur ses genoux et battit des paupières, les lèvres boudeuses. Ses mains remontèrent sur ses seins. Ses pouces caressèrent les tétons pour les faire durcir.

« J'ai dix-sept ans. Ça se voit pas ? Ma sœur, Échalote, a quinze piges. Mais elle est mieux gaulée. »

Marine déglutit péniblement. « Écoute, j'ai une nana et deux gosses. Des bouches à nourrir. J'ai pas envie de tromper ma femme. »

Mag Pie se pencha en avant, prit son élan, et se leva. Elle se dirigea à cloche-pied vers Marine, fit mine de toucher son entrejambe. Marine calma ses ardeurs d'une tape sur la main. Mag Pie rougit. « Tig raconte que t'es un boxeur. J'aime bien me

faire défoncer à la dure. »

Marine secoua la tête. « Je suis pas intéressé. »

Elle effleura la gaine sur sa jambe, ses doigts parcoururent les tiges de métal. « À cause de ma patte folle ? T'inquiète pas, je connais des trucs dont ta femme a même pas idée. »

Marine haussa le ton. « Je baise pas les gamines. Dégage ! »

Alonzo entra soudain dans la pièce. « Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? » Il était dégoulinant de sueur et puait l'essence.

« Ton nouveau copain veut pas me baiser, tonton. Soi-disant que je suis trop jeune. »

Alonzo fixa Marine. « Tiens donc. Putain, j'essayais juste de te remercier. Ce serait vachement malpoli de refuser. »

Marine avait l'intention d'être encore plus malpoli, de transformer la tronche d'Alonzo en un bel assortiment de compotes et de marmelades. « Je lui ai dit que les gamines m'intéressaient pas. Ni aucune gonzesse, excepté ma femme.

— Une fille comme Mag se négocie à cent dollars la passe. Et je te la file gratos pour la journée.

— La journée ? s'indigna Mag.

— Je pensais que tu préférerais un jeune gaillard aux fermiers du coin, avec leurs pines d'ânes ridées. »

Marine empoigna le bras d'Alonzo. « Elle a dix-sept ans, espèce d'enculé. »

Alonzo se dégagea, fusilla Marine du regard. « Personne a envie de troncher une vieille remplie de pus. Plus elles sont jeunes, mieux c'est. Et personne m'insulte ou pose la main sur moi dans cette maison. »

Marine serra un peu plus son sac. Il s'adressa à Alonzo d'une voix plate :

« Il faut que j'y aille. Au Donnybrook. Je suis un combattant. »

Alonzo approcha son visage de Marine. « T'arrête pas de t'en vanter. On devrait peut-être vérifier.

— Jette un coup d'œil à tout le fric qu'il a dans ce sac »,

intervint Mag.

Alonzo baissa les yeux sur le plastique bleu dans la main gauche de Marine. « T'as braqué une banque ou quoi ? D'après Tig, t'es un sacré pilote. »

Marine replia les doigts de sa main droite. Les phalanges blanchirent. Ses hanches étaient déjà positionnées pour défigurer son hôte. « Je te répète que je vais au Donnybrook. Mille dollars l'inscription. »

Alonzo se pencha vers le sac. Marine retira la main et envoya un coup de tête dans la foulée. Il porta son poids sur la jambe gauche et enchaîna avec un uppercut du droit. L'homme partit en arrière, buta contre Mag Pie. Les mains en coupe sur son nez, il cria : « Fais gaffe, espèce de connasse !

— Toi, fais gaffe, crétin de pied-plat. »

Marine se dirigeait vers la sortie lorsque Tig déboula dans la pièce. Torse nu, pâle et recouvert de bandages, il annonça : « On a un gros problème. Quatre voitures de patrouille dans l'allée. »

Le premier flic martelait déjà la porte de la cuisine. Les coups retentissaient dans le couloir.

Alonzo regarda Tig.

« Va chercher les flingues. »

Une odeur émergea du mobile home terne, s'attarda, puis se dispersa dans la campagne. Plusieurs voix se chevauchaient à l'intérieur de l'habitation.

En deux jours, Whalen avait fouillé une dizaine de maisons abandonnées dans l'arrière-pays. Il avait examiné des baraques autrefois blanches que le temps avait patinées de gris, des toits pourris, des vitres explosées, des portes ouvertes sur du papier peint jauni et décollé. Il avait vu des camions démontés, des tracteurs enfoncés jusqu'aux essieux dans l'herbe à poux, mais n'avait décelé aucune trace de labo clandestin. Juste des souvenirs oubliés.

Il avait suivi le chemin boueux jadis gravillonné. Pas de boîte aux lettres à l'entrée. Deux pick-up étaient garés près du garage. Une petite remorque en bois équipait l'un des véhicules. Des sacs-poubelle blancs s'entassaient à l'arrière. Le mobile home était de toute évidence occupé. Whalen avait entraperçu plusieurs gros rats gris se faufiler à l'extérieur, puis s'enfuir.

Il était à présent assis dans sa voiture de patrouille, le moteur coupé, les vitres baissées. La bruyère et les plantes grimpantes étaient omniprésentes. Il observait le mobile home. L'isolement et la profondeur des bois favorisaient l'introspection. Il pensait à son secret, aux filles disparues et au garçon qu'il n'avait pas vu depuis une éternité. Il ne le verrait pas plus aujourd'hui, songea-t-il en attrapant sa radio.

Il appuya sur le bouton d'émission et dit :

« Tanner, ici deux.

— J'écoute, deux.

— Je suis sur l'ancien terrain de Farnsley, après le Blue Hole. Je vais jeter un coup d'œil à la baraque. Il y a une odeur suspecte. Peut-être un labo. Envoyez l'adjoint Meadows dès que possible, au cas où. Et mettez-moi un policier d'État en attente.

— Cinq sur cinq. »

Whalen sortit lentement de la voiture. Ses yeux scrutèrent les cartons posés sur les vitres brisées, à la recherche de trous qui auraient pu servir à l'épier, puis il se concentra sur la porte. Il approcha du perron, son arme de service à la main. Il avait ôté la sécurité. La puanteur de la corruption, de la pisse et des produits chimiques mélangés devint manifeste. Il s'arrêta. Les voix à l'intérieur étaient plus distinctes.

Une femme brailla : « Je vais te tuer, fils de pute !

— Garde ton masque, connasse ! répondit une voix d'homme étouffée, comme s'il criait à travers un gobelet plastique.

— Laisse-moi prendre une bouffée.

— J'en ai marre de me répéter », menaça l'homme. Sa déclaration fut suivie d'un claquement sec, identique à celui d'un fendoir sur une épaisse pièce de bœuf. Un choc sourd ébranla le mobile home.

Whalen s'accroupit, assura la prise sur son Glock, et posa sa main libre sur la poignée, qu'il tourna en douceur afin de s'assurer qu'elle n'était pas fermée. Il déglutit, compta jusqu'à trois, et ouvrit le battant.

Dès qu'il pénétra dans la pièce, son cœur se souleva. Les effluves d'ammoniac le suffoquèrent. Ses yeux s'emplirent de larmes. Il distingua d'abord trois enfants sur une banquette de vinyle rouge issue d'une Monte Carlo de 77. Leurs cheveux dégueulasses et emmêlés formaient une masse compacte sur leur crâne. Leurs corps sales étaient vêtus de caleçons crottés et de chemises douteuses. Leurs bouches et leurs joues avaient la

texture d'un pâté de foie.

Le shérif pointa son arme sur la femme. Celle-ci portait une chemise de nuit en rayonne. Elle essayait de se redresser sur un sol jonché de papiers détrempés. Sa peau était aussi pâle que du fromage blanc. Ses nichons tendirent l'étoffe lorsqu'elle parvint à se lever. Ses membres variqueux étaient striés de griffures, constellés d'hématomes de la taille d'un œuf.

Elle cria à Whalen : « Qu'est-ce que tu regardes, salaud ?

— Montrez-moi vos mains », ordonna le shérif.

Des boîtes vides de Sudafed et des bocaux d'eau distillée s'alignaient sur un comptoir à sa droite. Un homme oscillait au-dessus d'un réchaud, une cuillère à la main. Une flamme orange faisait bouillir un liquide à l'intérieur d'un récipient en verre. La panse de l'individu, livide comme un tas de viscères et couverte de poils frisés, dépassait entre un T-shirt trop petit de deux tailles et un pantalon en tissu écossais rouge. Des élastiques noirs entouraient son crâne chauve. Les lanières maintenaient un masque sur son visage. Une respiration à la Dark Vador émergeait des deux cylindres de chaque côté de la bouche.

L'homme fixa Whalen à travers ses hublots de plexiglas embués. Il le provoqua d'une voix assourdie : « Vas-y, tire, poulet. Et on part tous en fumée.

— Éloignez-vous du réchaud, lui intima le policier.

— Il bougera pas ! gueula la femme. Vous voyez pas ce qu'on fabrique ? »

Un combat de coqs se déroulait dans la poitrine de Whalen.

« Taisez-vous, madame. Monsieur, éloignez-vous de ce putain de réchaud ! »

L'homme répondit avec des inflexions typiques du côté obscur de la force :

« Parle pas comme ça à ma gonzesse. Y a des gosses dans la pièce. »

Whalen perdit patience. « Monsieur... » Mais avant qu'il

puisse ajouter un mot, la femme s'empara d'un objet sur le comptoir, se retourna et fondit sur lui, tel le boucher de Plainfield. Whalen leva le bras pour parer le coup. La lame du couteau de boucher lui entama les chairs. « Merde ! »

Il agrippa le poignet de la furie et la crossa en plein front. Elle s'écroula à genoux, le couteau suivit. Whalen desserra son étreinte tandis qu'elle s'égosillait : « Sale enculé ! »

Le mari se précipita vers le policier. Il frémissait comme les remous du liquide en ébullition sur le réchaud. Whalen tira. Le projectile fora un trou dans la cuisse droite du trafiquant. La femme poussa un gémissement. « Non ! » Son époux chuta en avant sur Whalen. Les gosses sur la banquette du salon se mirent à lancer des aboiements de chiens de meute à la poursuite d'un raton laveur. Le policier sentit une douleur cuisante lui perforer le quadriceps. Il grogna : « Saloperie ! » L'homme pesait de tout son poids, tentait de saisir le Glock. Le shérif baissa les yeux. La femme, à genoux, le poignarda une deuxième fois à la jambe. Pendant que le fonctionnaire luttait pour conserver son arme, la mère de famille appela sa progéniture à la rescousse : « Ramenez-vous, petits cons. Venez aider vos parents ! »

Whalen s'accrochait à son flingue. Son agresseur l'empoignait à deux mains, tirait et poussait pour lui faire lâcher prise. Puis la femme se leva à la manière d'un grizzly avant de se jeter sur les deux hommes. Le shérif essaya de reculer, perdit l'équilibre. Son dos heurta le plancher. Le couple lui tomba dessus. Souffle coupé. Grosse fatigue. Whalen chercha à reprendre sa respiration. Il se demanda combien de temps il pourrait repousser les assauts de l'infernal duo sans lâcher son arme. À ce moment-là, trois rangées de dents se plantèrent dans ses jarrets et ses cuisses. Les enfants commencèrent à s'acharner sur lui comme des bêtes enragées.

Les genoux de Liz écrasèrent les fibres pâteuses de la moquette. Cubitus empoigna ses dreadlocks, le .38 pointé sur Ned. Celui-ci levait les mains, tournait le dos au piège dans lequel il les avait entraînés.

Cubitus passa la langue sur ses lèvres. « Fais pas comme si tu t'étais jamais écorché les rotules. »

Le champ de vision de Liz était entièrement occupé par la bosse qui tendait le short de sport vert.

Dodge était assis dans la chaise roulante sur sa gauche. Il adoucissait les shoots de meth à grandes gorgées de Pabst et criait : « Vas-y, montre-lui ! Montre-lui ! »

Cubitus appuya sur la tête de Liz pour la forcer à approcher son visage de son entrejambe. Liz enfonça ses doigts dans ses cuisses poilues, ouvrit la bouche, et y mit tout ce qu'il était possible d'y loger : la toile du short, l'érection dessous, et le goût de lait caillé.

« Oh ouais, bébé, saliva Cubitus. T'as envie de me pomper jusqu'à la garde, hein ? »

Alors, Liz mordit à pleines dents et tira d'un coup sec.

L'homme poussa un cri en forme de décharge électrique. Il lâcha les cheveux de la jeune femme, baissa le flingue. Ned se retourna d'un coup, lui chopa le poignet, confisqua le .38, puis le contourna avant de lui allonger un crochet en pleine poire. Il abattit ensuite la crosse du flingue sur son crâne. Cubitus s'écroula à terre.

Dodge s'excita : « Ouais, défonce-le ! Mets-lui une raclée ! »

Liz s'essuya la bouche et jeta un coup d'œil à son tortionnaire, recroquevillé sur le tapis de sol, les mains pressées entre les jambes. Il n'était plus qu'une boule de gémissements baveux qui oscillait d'avant en arrière. Ned se dirigea vers le handicapé et lui colla le canon sur le front.

« Où est l'argent, raclure ? »

Les yeux de Dodge s'étaient transformés en griffes de félin tendues pour déchirer leur proie. Il feula : « Suce ma bite,

connard. »

Ned frappa. Le visage de l'estropié se bossela comme une canette d'aluminium. « Fils de pute », cracha-t-il.

Ned se tourna vers sa compagne. « On s'en va pas sans être payé. Va voir dans leur chambre si tu trouves du fric. Je m'occupe d'eux. »

Liz, excédée, partit dans le couloir en traitant mentalement son partenaire de tous les noms. Excrément de vermine, résidu de fausse couche... La première porte donnait sur la salle de bains. Elle examina le cabinet en porcelaine couronné de sédiments marrons, l'évier, dans un état identique, ainsi que la baignoire où surnageait une étrange substance boueuse. Le sol était jonché de serviettes et de rouleaux de PQ vides, le miroir étoilé. « Ce taudis est encore plus dégueulasse que celui de Ned », murmura-t-elle pour elle-même.

Elle retourna dans le couloir et pénétra dans la seconde pièce. La chambre était munie de lits superposés en bois poussés dans un coin, contre le mur. Les deux couchettes se paraient de couvertures Petit Ours Brun en tout point semblables. Dodge dormait manifestement en bas : son nom était gravé sur le garde-corps inférieur. Liz secoua la tête : « J'hallucine. »

Les vêtements empilés moisissaient. Des figurines de super héros s'alignaient sur une étagère et les comics s'entassaient avec d'anciens numéros d'*Assaut* au sommet d'une commode. On pouvait aussi distinguer plusieurs magazines porno consacrés aux fortes poitrines. Des boîtiers de films de cul recouvraient le sol. Liz se fraya un chemin à coups de pied dans ce ramassis d'ordures, fouilla une armoire où elle trouva un fusil d'assaut AR-15 ainsi qu'une boîte de munitions en métal et un kit de nettoyage pour armes à feu.

Elle vérifia les matelas, puis la commode. Des préservatifs usagés, un tube de vaseline incrusté de poils pubiens, plusieurs paires de gants en latex, des menottes, un revolver calibre 22.

Pas de pognon.

Quand elle revint au salon, Ned demanda : « Alors ? »

Liz fit un signe négatif. « Rien d'utile. Je vais regarder dans le frigo.

— Le frigo ? s'étonna Ned.

— Les gens que je connais mettent souvent leurs bas de laine dans une boîte à café planquée dans le réfrigérateur. Ou ils l'enterrent dans le jardin. »

Les flancs marron sale de l'appareil s'ornaient d'aimants à l'effigie de divers super héros et de polaroids de femmes nues fixés à l'aide de morceaux de scotch. Liz posa sa main sur la poignée. Dodge se mit à brailler : « Ôte tes pattes de là, salope ! »

Le meuble contenait plusieurs sacs transparents refermés sur des formes givrées. Ceux-ci faisaient rempart à une boîte de Maxwell qualité filtre d'un bleu oxydé. Liz balança quelques sacs sur le lino, s'empara de la boîte, dévissa le couvercle et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Ses yeux s'allumèrent.

« Ils ont assez de fric là-dedans pour étouffer un canasson. »

Ned grimaça, s'agenouilla près de Cubitus, empoigna sa tignasse grasseuse, et tira sa tête en arrière. Il vrilla le canon du flingue entre ses yeux larmoyants.

« Où est-ce que tu devais rencontrer Pete ? »

*

Les dents des gamins, pareilles à des fourmis creusant leur terrier, fouillaient les chairs de Whalen. La substance toxique bouillait sur le réchaud, empuantissait le mobile home. Le shérif avait de plus en plus de mal à respirer. Il cramponnait son arme à deux mains. L'homme cherchait à s'en saisir. Whalen pouvait sentir le cœur de son adversaire battre contre sa propre poitrine, sa chaleur corporelle se diffuser à travers l'étoffe de son pantalon.

La femme, quant à elle, appuyait son front cabossé par le

Glock sur le visage du policier, retroussait les lèvres sur sa dentition aux teintes d'huile de friture usagée, passait sa grosse langue sur ses joues, dans ses oreilles, lui broyait les couilles.

Whalen frissonna. Il concentra toutes ses forces sur le flingue, planta le canon dans quelqu'un, et pressa la queue de détente. La déflagration fut assourdissante. Une voix étouffée cria : « Merde ! » L'homme cessa de lutter. Whalen tira une seconde fois. Les lèvres de la femme frémirent contre son oreille, elle lâcha ses testicules et roula sur le côté. Le policier libéra sa main gauche, tâtonna sur son flanc en quête de la bombe lacrymo. Une mâchoire se referma sur son poignet. Il ignore la douleur, échappa à l'emprise des petits crocs d'un geste sec et envoya une bonne giclée au niveau des morsures. Les enfants basculèrent en arrière, leurs poings miniatures sur les yeux, d'où coulaient des larmes semblables à des perles de condensation sur une vitre embuée.

Whalen s'éloigna du couple. L'homme était assis par terre, le dos contre le four, un avant-bras posé sur son ventre. Il agrippait sa jambe d'une main, respirait péniblement. Le liquide écarlate formait à présent une éclaboussure géante.

La femme gisait à plat dos, les doigts crispés sur la poitrine. Elle toussait violemment. Une cataracte de glaires et de sang mélangés s'écoulait de sa bouche. Les enfants rampaient sur elle sans cesser de se frotter les yeux. Ils pleuraient : « Maman, maman... »

Le shérif se traîna près de la porte d'entrée, inspira de grandes bouffées d'air frais. Il lâcha sa bombe. Ses entrailles étaient saturées d'adrénaline, tous les organes rattachés à son flanc gauche palpitaient de douleur. Il brandit son flingue, prêt à abattre le premier venu qui se fauflerait dans sa direction. Il entendit un véhicule s'arrêter, une portière claquer, un talkie aboyer. L'adjoint Meadows apparut. Il se pencha aussitôt sur son supérieur, un murmure aux lèvres : « Putain !

— T'as mis le temps », hoqueta Whalen avant de baisser son

Glock.

Meadows détecta l'odeur des produits toxiques sur le réchaud. Son visage se transforma. « Bouge surtout pas. » Il actionna le micro accroché à son épaule. « Tanner, ici quatre. On a une urgence chez Farnsley. Le shérif Whalen s'est fait poignarder. » Le policier jeta un coup d'œil aux parents et aux gosses en larmes. « Deux adultes blessés, les enfants des suspects ont pris un coup de lacrymo. Envoyez une ambulance et... »

Whalen entrevit un mouvement furtif. L'homme venait de se redresser et d'empoigner le bac en verre à mains nues. Le shérif sentit la puanteur de ses paumes calcinées au moment où il balançait le liquide bouillant sur son adjoint. Whalen pivota à droite, vida son chargeur sur l'individu. Le bac rebondit contre le four. Le hurlement de Meadows ébranla le mobile home.

Le talkie-walkie crachotait à travers la porte de la cuisine. Dans le couloir, Tig tendit un 30-30 à lunette assorti de munitions à Alonzo. Celui-ci ordonna à Mag Pie : « Descends ton cul au sous-sol avec les autres. » Elle claudiqua avec un bruit métallique jusqu'au fond du couloir et disparut par une porte. À l'extérieur, la silhouette du représentant des forces de l'ordre parut s'impatienter. Merde à la procédure, sembla-t-il décréter. La poignée tourna. Alonzo remonta le vestibule dare-dare. Le jour filtra par l'entrebâillement. Alonzo s'adossa à la cloison de séparation de la cuisine. La pièce n'était pas éclairée. Il épaula, visa.

Dans le couloir, Tig présenta un Taurus .45 plaqué noir à Marine. Le braqueur soupesa l'arme. « Qu'est-ce que tu veux que je foute avec cet engin ? »

Tig exhiba une boîte de cartouches. « Tu ferais mieux de t'en servir si t'as pas envie de crever. »

Marine fourra le calibre dans sa ceinture et prit les cartouches, qu'il plaça dans son sac Walmart. « T'es cinglé. »

L'officier se tenait maintenant sur le seuil de la cuisine, la main posée sur son holster. Il cria : « Alonzo Conway, c'est la police du comté de Meade ! » Il examina la pièce : lumières éteintes, table en bois, chaises poussées dessous. Un frigo couleur rouille se dressait sur un sol endommagé par l'eau. Des canettes de Miller vides parsemaient le comptoir. Il distingua aussi une bouteille de deux litres de gnôle et, plus loin, le couloir

ténébreux. Il avança, les yeux plissés, et aperçut le canon trop tard.

« Espèce de sale fouine », grogna Alonzo.

Une détonation assourdissante jaillit de l'embouchure du fusil. Le visage du flic s'ouvrit en deux. Il trébucha en arrière, tomba à l'extérieur. Son corps s'étala dans l'entrée comme une couverture de chiot humide et dégueulasse.

La déflagration ébranla Marine. Tig se dirigea vers la cuisine.

« Putain, marmonna Marine. Je me suis pas donné tout ce mal pour me faire choper maintenant. Chacun sa merde. »

Il rebroussa chemin, ouvrit plusieurs portes à la recherche d'une échappatoire.

Tig surgit dans la cuisine avec une carabine surpuissante et une boîte de cartouches. Alonzo était en train de refermer le battant lorsque les tirs en provenance des bois truffèrent de plombs les flancs de la maison. Les vitres explosèrent. Alonzo glissa son arme entre le verre brisé. Dans la lunette, il vit les flics planqués derrière leurs véhicules. Leurs têtes dépassaient. Ils ressemblaient à des tortues d'eau douce sur une souche. Pistolets et fusils jetaient des éclairs circulaires en direction de la baraque.

Les fenêtres, dépourvues de grilles de protection, se résumaient à de simples panneaux de verre dans des cadres en bois. Tig venait d'ouvrir celle qui surplombait l'évier. Il cria pour couvrir le vacarme : « Combien t'en vois ?

— Neuf, d'après moi. Le dixième est éparpillé sur notre porche en compagnie de ses dernières pensées. Merde, où est Marine ? »

Des jets de poussière ponctuaient les murs de la cuisine. « Je croyais qu'il était derrière moi », répondit Tig.

L'expression d'Alonzo évoqua l'ingestion subite d'une nourriture avariée. « Putain de trouillard. Il s'est probablement tiré dans la forêt. On l'aura. Comme ces porcs là-dehors. »

Marine pénétra dans une chambre à l'arrière du bâtiment,

ferma la porte derrière lui. Des draps étaient rejetés sur un matelas nu, des slips, des jeans et des T-shirts recouvraient le plancher. La commode branlante et la table de nuit étaient jonchées de paquets de cigarettes vides et de mégots écrasés dans la cendre. « Quel bouge ! » dit-il à voix haute. Il piétina les fringues, ouvrit une contre-porte au fond de la pièce et avança sur un porche en béton à l'extérieur. Il étudia le terrain. Rien d'autre que des moteurs rouillés et des pneus disséminés parmi les touffes d'herbes, dans la poussière et les cailloux.

Une voix aux relents de vieux café lui parvint soudain, au-delà du flingue collé à sa tempe. « Pas un geste ! »

De l'autre côté de la ferme, un flic au visage cannelle se tenait près de sa voiture de patrouille. Il leva la main et cria : « Halte au feu ! » Les tirs cessèrent.

Les agents rechargèrent leurs armes. Celui qui avait levé la main s'empara du micro à l'intérieur de son véhicule. Il appuya sur le bouton d'émission. Le haut-parleur fixé sur le toit cracha : « Alonzo Conway, ici le shérif Burnham. On a un mandat d'arrêt à ton nom et celui de ton cousin. Prostitution de mineures, contrebande d'essence et... »

Alonzo ne laissa pas le shérif finir. Il envoya la purée. À travers la lunette longue visée de son fusil, il vit l'épaule de Burnham se segmenter.

Tig rugit : « Putain, ce goret s'est fait niquer ! »

Les policiers recommencèrent à mitrailler la ferme.

Tig actionna le levier d'armement. Une cartouche vide rebondit au sol, un nouveau projectile monta dans la chambre. Son œil ne quittait pas le viseur. De nouvelles balles remplacèrent les précédentes. Il se déplaça vers la gauche. Le plomb découpa le verre, l'acier et les chairs.

La cuisse droite d'Alonzo se mit à pisser le sang. Le 30-30 dans une main, l'autre sur sa blessure, il bascula en arrière. « Et

merde ! » Le liquide pourpre se déversa entre ses doigts. Il abandonna son fusil, étira son bras et tâtonna sur le comptoir au-dessus de sa tête. Il lui fallait un torchon, une serviette, n'importe quoi pour endiguer l'hémorragie.

Tig se tourna vers lui. Ses oreilles sifflaient. Il remarqua la jambe ensanglantée de son cousin, sa main souillée qui explorait le comptoir. Les détonations incessantes avaient des accents de ratés d'allumage. La cuisine était criblée d'impacts.

Il se jeta au sol, colla son dos au meuble de cuisine, ôta le petit chargeur de son arme, le réapprovisionna. L'air était saturé de plâtre et d'échardes. Il regarda Alonzo. « Et maintenant ? »

La sueur perlait sur le visage de son complice comme sur un robinet d'eau froide. Il articula : « L'essence. Vise le réservoir des voitures de patrouille. »

À l'arrière de la maison, le flic qui mettait en joue Marine ordonna : « Lève tes pognes, que je puisse les voir. » Marine feignit d'obéir, puis se retourna soudain pour frapper l'avant-bras du policier. Le flingue rebondit dans l'herbe. Marine poursuivit son mouvement rotatif avec le sac Walmart. L'agent se prit les billets, les fringues et la boîte de munitions en pleine figure. Marine acheva la manœuvre par une frappe de paume. Le fonctionnaire valdingua au pied du porche. Son dos s'écrasa par terre, l'oxygène déserta ses bronches.

Marine sauta de la dalle, enjamba le flic et piqua un sprint parmi les moteurs et les pneus disséminés dans le jardin. Lorsqu'il atteignit la forêt, les armes crachaient encore des éclairs dans son dos. Il entendait son cœur battre à tout rompre, son corps dégorgeait de transpiration. Des branches le giflèrent, son visage et ses bras se zébrèrent de griffures. Le bois mort craquait sous ses chaussures. Puis il bondit au-dessus d'une souche pourrie, mais n'atterrit pas sur ses pieds. Il partit en vrille dans un fossé, dévala une pente en terre meuble peuplée d'arbres et de

rochers.

*

Comme convenu, Pete arriva chez Cubitus et Dodge pour partager la came et regarder les deux frangins s'amuser avec Liz et Ned. Mais dès qu'il mit un pied à l'intérieur, la crosse du .38 lui broya la nuque. Ses yeux se voilèrent, ses jambes se dérochèrent sous lui.

Allongé sur la moquette, il se massait à présent la tête. Il aperçut Ned et s'insurgea : « Espèce d'enculé. Tu me dois...

— Je te dois que dalle », répliqua Ned. D'un geste du menton, il lui ordonna d'aller s'asseoir sur le divan défoncé, près de Cubitus qui pleurait et ravalait sa morve, les mains toujours sur les couilles.

« Tu nous as cambriolés après la fermeture du bar, il y a quelques mois, argua Pete. On sait que c'est toi. T'avais un Spécial Wad Cutter et un masque de bouffon des Power Rangers.

— Ferme ta gueule ! rugit Ned. Vous avez ce que vous méritez. Vous avez essayé de me piquer ma dope et de baiser ma copine. »

Liz comprit alors que son compagnon avait doublé Pete. Quel connard oserait s'affubler d'un masque des Power Rangers pour casser un bar ? Elle ne lui laisserait aucune chance de la doubler elle. La jeune femme prendrait les mesures nécessaires dès qu'ils seraient au Donnybrook. Les candidats prêts à lui rendre service pour une dose ne manqueraient pas. Elle toisa Ned. « La came est pas qu'à toi. »

Ned souffla par le nez. « Tu sais de quoi je veux parler. » Il désigna la cuisine du bout du flingue. « Va voir si tu peux dégoter de la mélasse dans les tiroirs. »

Pete prévint Liz : « Écoute pas cet enfoiré. Il va te chourer ton matos et après il te laissera tomber comme une merde.

— Je t'ai dit de la fermer ! » brailla Ned.

Liz fit mine d'ignorer Pete. Elle prit l'air perplexe : « De la mélasse ? »

Les traits de Ned se plissèrent du front jusqu'au bas des yeux en un masque de haine. « Pose pas de questions, connasse. Obéis. »

Pour qui il se prend, cette tête de nœud ? fulmina intérieurement Liz. Il avait osé lui tapoter l'arrière du crâne quand ils avaient rencontré Pete. Elle avait le flingue d'Angus. Si Ned continuait à la ramener, elle allait lui élargir sa grande bouche à coups de fumon.

Impossible de trouver de la mélasse dans la cuisine. Elle opta pour un substitut.

« Du miel, ça ira ? »

Dodge s'énerva. « Touche pas à mes sucreries.

— Putain, tu vas la boucler oui ? » Ned leva le .38, appuya sur la détente.

Le mollet droit de Dodge s'ouvrit. Il ne bougea pas. « Je suis handicapé, abruti. Je sens plus mes guiboles. »

Ned secoua la tête et braqua l'arme sur Cubitus et Pete. « À poil, sacs à merde. »

Les deux voix retentirent à l'unisson : « Pourquoi ?

— Parce que j'ai le flingue. Allez, désapez-vous. »

Les deux hommes se levèrent. Cubitus tremblait tellement qu'il manqua tomber en enlevant son T-shirt. Puis il baissa son short à élastique. Un moule-burnes distendu qui aurait dû être blanc mais arborait plutôt une teinte citron apparut. Pete se débarrassa de ses bottes, se redressa, défit sa ceinture. « T'es vraiment le plus gros fils de pute que j'aie jamais vu. Tu vas lui secouer sa marchandise, j'en suis sûr. D'ailleurs, t'as déjà sûrement tapé dans le tas. »

Le visage de Ned s'empourpra. « Ta gueule ! »

Liz, la bouteille de miel à la main, se demanda s'il avait touché au stock. Et combien il en avait pris.

La peau des deux hommes, à présent nus, semblait couverte de talc, de bleus et de croûtes. Le corps de Pete était sec et noueux. Cubitus, lui, était aussi maigre qu'un Éthiopien. Ses os saillaient sous l'épiderme. Il grelottait, tant à cause du manque de nourriture que du manque de sommeil. Son entrejambe était labouré de griffures. Ned leur fit signe de rejoindre Dodge.

« Pourquoi il se déshabille pas, lui ? » interrogea Cubitus.

Ned n'en croyait pas ses oreilles. « Parce qu'il reste habillé, point. »

Pete, le cul au vent à côté de son comparse, expliqua : « Ce voleur de dope fait pas les estropiés. »

Ned appela Liz. « File-moi le miel et amène-moi l'adhésif dans la boîte à gants de la bagnole. »

Liz toisa les deux hommes, adressa un clin d'œil à Pete et à sa troisième jambe, puis demanda à son compagnon : « Pourquoi ? »

Celui-ci serra le poing. Une bave épaisse comme de la crème fouettée se forma au coin de ses lèvres lorsqu'il se mit à hurler : « Argumente pas, salope ! Contente-toi de faire ce que je dis et arrête de reluquer leur bite ! »

Pete eut un sourire. « Tu trimballes toujours le matériel de merde que t'utilises quand tu dévalises les bars ? T'as encore besoin d'attacher tes victimes ? Tu te rappelles ce couple qu'on a dépouillé ensemble, avant que tu nous rinces, Lang et moi ? »

Ned pointa le canon sur Pete. « Je vois pas de quoi tu causes. Liz, va me chercher ce putain d'adhésif. »

La jeune femme s'exécuta. À son retour, elle attacha Cubitus et Pete autour de Dodge, dans sa chaise roulante. Elle les scotcha ensemble des épaules à la taille, sans cesser de penser au moment où elle larguerait cet enculé de fourbe qui lui servait de partenaire.

Ned leur versa la bouteille sur le crâne, le visage. Le liquide ambré coula sur la bande adhésive. Il balança le récipient vide sur la moquette.

Avec un rire moqueur, il leur détailla la suite du programme :

« On va laisser la porte ouverte en partant. J'appelle ça un papier tue-bouseux. »

Ned et Liz s'emparèrent des doses de meth et de la boîte à café remplie de fric, puis se dirigèrent vers la sortie.

Dans leur dos, Pete menaça : « On vous aura, salopards. On vous aura ! »

*

Marine tenta de se raccrocher aux arbustes, mais les racines ne tenaient pas et il continua à tomber. La dénivellation devait faire au moins deux ou trois cents mètres. Il roula, rebondit, cramponné à son sac Walmart. Enfin, la chute s'interrompit. Il demeura sur le dos, contusionné, meurtri, cherchant à reprendre son souffle. Sa chemise et son pantalon étaient tapissés de feuilles mortes, ses mains et ses genoux incrustés de terre.

Il entendait encore le faible crépitement des armes au sommet de la colline.

Il se redressa, s'épousseta. Un cours d'eau clapotait à proximité. Il décida de se fier à ses oreilles et son odorat. Il inspira à fond et se mit en route. Ses chaussures de sécurité s'enfoncèrent presque aussitôt dans la bourbe. La végétation avait été noyée. Seuls quelques arbres aux racines dénudées subsistaient.

Quand il émergea de la forêt, elle était là : l'eau tiède et marronnasse de l'Ohio River. Les flots empuantis par l'odeur de poisson léchaient le limon des berges boueuses. Puis une voix venue de nulle part demanda : « Qu'est-ce qu'il t'est arrivé, fiston ? T'as embrassé un cactus ou c'est Alonzo Conway ? »

Là-bas, dans la ferme, Alonzo visa l'arrière d'un véhicule de patrouille. Tig en aligna un autre, le doigt sur la détente. Les ogives se succédaient à l'intérieur des armes. Jusqu'à ce que leur

plan fonctionne.

Une boule de feu, puis une deuxième. Les corps derrière les voitures se désintégrèrent. Les flammes grossirent, s'engouffrèrent dans la remise en tôle ondulée où elles trouvèrent davantage de combustible. L'air s'embrasa, la terre et les maisons tremblèrent sur plusieurs kilomètres à la ronde.

Sur les rives de l'Ohio, Marine et son nouvel interlocuteur sentirent l'onde de choc se diffuser dans leurs jambes branlantes. Ils levèrent les yeux de concert. « Vingt dieux, c'était quoi ? » murmura l'homme.

La figure de Marine portait d'innombrables entailles, le sac Walmart de minuscules coupures. Le .45 était solidement arrimé à sa ceinture. L'homme possédait une canne à pêche Quantum ainsi qu'un écailleur recourbé accroché à sa tenue de charpentier. Vêtu d'un T-shirt marron, il avait enfilé son largeot dans des bottes de pêche noires. Il était rasé de frais. Ses longs cheveux gris étaient rassemblés en une queue-de-cheval ébouriffée. Des boucles d'oreilles perforaient ses lobes et des ailes tatouées se déployaient sur ses bras fripés. Marine remarqua qu'il avait les yeux très verts. « Vous m'aidez à traverser la rivière ?

— J'ai cru que j'allais jamais entendre ces mots, sourit l'homme. Je t'ai attendu toute la matinée.

— Toute la matinée ? Arrête de déconner, papy. Tu peux me faire passer de l'autre côté ou pas ? J'ai besoin d'aller dans le comté d'Orange et...

— Je sais. »

La sueur commençait à poisser le corps douloureux de Marine. Il perdit patience. La main sur le .45, il grogna : « Comment ça, tu sais ? T'es en cheville avec ces deux enculés de pointeurs, en haut de la colline ? »

D'une pression calme, l'homme le dissuada de dégainer. « Rien à voir avec eux, fiston. J'ai juste deviné. Maintenant, arrête de monter sur tes grands chevaux. Mon bateau est là

derrière, pas loin. Je m'appelle Purcell. »

Il tendit la main. Marine la lui serra. « On me surnomme Mar...

— Marine Johnny Earl. Je te connais. Moi, on me surnomme parfois Purcell le Prophète. Allons-y avant qu'il fasse nuit. »

Les volutes de tabac aussi noires que des traînées de gomme brûlée sur l'asphalte enveloppèrent Angus. Sa silhouette se découpa à l'entrée du bar. Une voix rauque et haut perchée, où la fatigue le disputait à l'ébriété, l'apostropha :

« Tu vas où, là ? »

Angus avait la bouche plus sèche que la terre après trois semaines de canicule, pas une goutte de salive. Son corps, exempt de douleur, n'était plus qu'une flaque de pétrole à la recherche d'une étincelle. Après avoir pioché une tige dans la poche de son débardeur gris, après l'avoir allumée, il inhala une grande bouffée et répliqua :

« Prendre un verre, et obtenir des réponses. »

Son interlocuteur avait la quarantaine. Il portait un T-shirt noir au col froissé. Sa peau avait la texture d'une volaille déplumée, ses mâchoires étaient rugueuses comme des biscuits restés trop longtemps au four. Ses yeux étaient des clous à chevron plantés dans Angus. « Faux. T'as démolì mon fils avec la merde que tu vends. »

À travers les haut-parleurs du juke-box, Bascom Lamar regrettait de ne pas être une taupe pour ramper sous terre. Plusieurs hommes étaient assis aux tables alentour. Ils secouaient la tête, sirotaient leurs Falls City nimbées de condensation. Angus laissait pendre sa clope entre ses lèvres. Ses bras, semblables à ceux d'un primate, oscillaient sur ses flancs. Il regarda l'homme usé et suggéra : « Tu veux me foutre une

raclée ? Rejoins-moi dehors tout à l'heure. Mais je te préviens : tu seras plus que de l'engrais quand j'en aurai fini avec toi. »

L'homme se crispa. « Pourquoi ? Pourquoi tu viens ici ? »

Angus affermit sa position, serra le poing. Le sang pulsait à l'intérieur de ses veines. « Je dois trouver quelqu'un pour rentrer dans mes frais. Chaque homme survit aux dépens de son prochain, c'est la vie.

— Tu veux détruire les gens, postillonna l'homme. Corrompre leur existence. »

Angus prit une grande inspiration. Ses poumons s'emplirent de fumée. Il expira par la bouche. « Je fais avec les cartes qu'on me donne. »

*

Le type refusait de lâcher l'affaire. « Dieu ne l'a pas voulu ainsi. »

Angus ne put s'empêcher de rire. « Et se bourrer la gueule sur le zinc, Il est d'accord ? Écoute, s'il existe, je suis son exemple. Vois comme Il s'occupe des hommes, des femmes et des enfants sur cette terre. Et de toi aussi, je suppose. »

L'homme serra les mâchoires. « Tais-toi. »

Angus en avait sa claque. « T'as un contentieux avec moi ? Sors le résoudre dehors, près de la Pinto vert chiasse. J'arrive dans une minute. »

Il tapota l'épaule de l'homme, sentit le manque d'assurance, l'équilibre précaire. Ce gars n'avait aucune expérience. Il le dégommerait en deux coups de pied.

Il se fraya un chemin à travers les corps bruyants, les déglutitions au terme du jour, les huées, les cris. Poe vint le rejoindre dès qu'il s'installa au comptoir.

« Ça fait une paye, ânonna le barman. Ta copine est venue ici il y a deux trois jours.

— D'où ma présence, rétorqua-t-il sans sourire.

— Tu te pointes un peu tard, mon pote. »

Angus fixa le taulier comme s'il allait lui arracher les globes oculaires.

« Je suis pas ton pote. Mais on peut y remédier. »

Poe affronta la pupille morte d'Angus. « Comment ?

— On peut procéder de manière civilisée. Ou alors, je te débôte l'épaule, je te nique les yeux et je te traîne par la peau du cul à l'extérieur. Ma copine, *ma sœur*, s'est tirée avec un mec qui s'appelle Ned. J'ai besoin de savoir où. »

La tronche de cadavre de Poe passa par diverses teintes accordées à la mesure du vacarme ambiant. La fumée et la gnôle léchaient son visage. Le juke-box se tut. Son cœur s'emballa. Une nouvelle chanson se préparait. Il considéra l'épaule bandée d'Angus, envisagea un bref instant de rouvrir la blessure avec la fourchette posée sur l'évier... Angus le doucha : « Tu peux tenter ce que tu veux, mais va pas t'imaginer que mon épaule me ralentira. Accouche et je disparaïs. Pas de coup de pute. »

Les Drive-By Truckers entamèrent « 3 Dimes Down ». Les guitares gémirent. *Un seul essai. Avec un peu de chance, ne pas se faire avoir. Trente cents dans la machine, elle en réclamait vingt-cinq.*

Poe savait que Ned et Liz étaient forcément mêlés à un vilain truc. Ned brûlait toujours les ponts derrière lui. Cependant, le barman avait aussi entendu parler d'Angus. La rumeur prétendait qu'il n'avait jamais perdu un combat. De toute évidence, l'abruti à l'entrée n'était pas au courant. Mais peu importe : si Poe crachait le morceau, Ned pisserait le sang d'ici demain matin. Sans compter que d'autres types lui couraient après. Angus ne pourrait pas les devancer. Lang et ses copains étaient sûrement disposés à négocier l'information. La suite se jouerait entre Angus et eux. Voilà, pas de coup de pute.

« Tu connais l'Oasis du Sale Cabot ? » fit-il.

Angus acquiesça.

Poe se fendit d'un large sourire : « Et le Donnybrook ? »

Assis derrière les vitres teintées de sa Tahoe bleu marine et poussiéreuse, Fu surveillait le bar. L'entrée devant. La sortie sur le côté. Après minuit, la foule des habitués serait bien allumée, les gens vacilleraient. Alors, il irait trouver Poe. Il n'avait pas envie qu'un plouc de la famille, cousin, frère ou père, s'interpose si l'entrevue dégénérerait.

Il vit un homme ressortir de l'établissement aussi vite qu'il y était entré. Athlétique, des muscles d'acier, un débardeur en coton. Il portait des tatouages en lettres gothiques et une natte jusqu'au bas du dos. Un second individu, à peu près du même âge, lui emboîtait le pas. Quand ce dernier marqua une pause, Fu nota combien il était peu solide sur ses jambes. Aucun équilibre, mauvaise posture. Il s'approcha de la voiture rouillée. La main de l'homme en débardeur jaillit en un éclair. Le poing s'éloigna du flanc, fractura la nuit et rencontra le visage du type. Son nez devint plat comme une planche de contreplaqué, sa tête partit en arrière, sa mâchoire claqua sur ses dents émiettées. Des gouttes de sang se dispersèrent dans l'atmosphère. L'homme au débardeur avait frappé de la main gauche, derrière laquelle se dissimulait un uppercut du droit. Mouvement de bassin, appui sur la hanche droite. Le type près de la voiture rouillée tomba sur le gravier du parking. L'homme en débardeur l'aida à se relever et le raccompagna à l'entrée de la taverne avant de retourner à son véhicule.

Fu examina les photos posées sur le tableau de bord. Il s'agissait bien de l'individu au visage en mille morceaux. Il savait se battre. Son attitude suggérait même une certaine noblesse. Par contre, la femme n'était pas là. Fu ne désirait pas attirer l'attention inutilement. Il devrait interroger cette brute en tête à tête, puis récupérer l'argent de M. Zhong. Il ouvrit la boîte à gants, en retira les bracelets torsadés en plastique, déverrouilla le coffre, éteignit le plafonnier et sortit de la voiture.

Angus entendit le grincement de portière suivi des pas légers

sur le gravier. Il détecta une présence dans son dos. Il lâcha la poignée de la Pinto et se retourna, son flingue dégainé. Il leva l'arme trop tard. On visa un nerf dans son membre, aussitôt paralysé. Il laissa échapper le Taurus. La main qui l'avait frappé s'en saisit avec rapidité. Un poing arriva, l'index replié sous le pouce, et le percuta au-dessus de la lèvre supérieure. Il perdit le contrôle de sa motricité, bascula en avant. Une épaule stoppa sa chute au niveau de la taille. On le porta pour le jeter à plat ventre dans un coffre qui sentait le cuir et les nouilles sautées au bœuf. Les épaules d'Angus furent tordues, ses bras étirés en arrière. Son deltoïde le brûlait. On l'attacha, un poignet par-dessus l'autre. Tout mouvement lui était désormais impossible. Un sac de toile glissa sur son visage. Une portière claqua. Un moteur se mit en marche.

Peu après, Angus était assis, groggy. La cagoule de fortune n'avait pas quitté sa tête. On l'avait tiré hors du véhicule, puis transbahuté à l'air libre, dans la chaleur étouffante, jusqu'à la fraîcheur d'une pièce climatisée. Il était toujours entravé, son dos côtoyait le bois froid d'un dossier. L'odeur du béton à peine coulé était omniprésente. Un sous-sol, peut-être. Les pas autour de lui demeuraient aériens, presque silencieux. Il commença à s'agiter quand il sentit la pointe de l'aiguille sur sa peau, à la jonction d'un nerf. Ses jambes devinrent molles. Une autre perforation et la sensibilité déserta ses bras. *Merde !*

On ôta le sac. Les ampoules au-dessus de lui brillaient fort. Il évalua le petit homme en face de lui : des phalanges plates reliées à des bras durs comme des os. Le double foyer de ses lunettes accentuait son regard reptilien. Il se tenait à proximité d'une table basse en jade surmontée d'un plateau en inox. De longues aiguilles reposaient sur l'acier. L'air empestait l'alcool à 90°.

Plus loin, deux gros sacs en cuir étaient suspendus par des chaînes à des chevrons. Accrochés à hauteur d'épaule, ils ressemblaient à des sacs de frappe. Angus ouvrit la bouche pour

parler, mais fut interrompu par l'Asiatique :

« Je m'appelle Fu. Je travaille pour M. Zhong. Il se trouve que M. Zhong a un client, M. Eldon, redevable d'une importante dette de jeu. M. Zhong m'a informé que vous et votre sœur avez passé un marché avec M. Eldon en échange de la somme réclamée. À l'heure actuelle, M. Eldon est mort. Vous êtes donc tenus de vous acquitter de sa dette afin d'apporter satisfaction à l'ensemble des parties présentes. »

Angus, de son côté, désirait simplement retrouver Liz et Ned et remettre la main sur son stock de came. S'ils avaient du pognon, il ne le partagerait pas. Cependant, le fait d'être réduit à l'impuissance avec une aiguille dans le cou constituait un sérieux obstacle. Il décida de tenter sa chance : « J'ai pas ton fric. Ma sœur et une espèce de queutard ont embarqué tout le cash de ce tordu d'Eldon. Sans compter la drogue. Ils m'ont laissé pour mort. Voilà comment j'ai eu cette jolie décoration sur l'épaule. »

Fu ne cilla pas. « Que faisiez-vous au bar ?

— Pareil que toi. Je cherchais ma frangine et son copain Ned. Elle avait l'habitude de traîner là-bas. Elle y dealait de temps en temps.

— Pourquoi vous êtes-vous disputés avec l'homme sur le parking ?

— Un malentendu », pouffa Angus. Il avait l'intention de marchander, d'abattre quelques cartes. « Mais je sais où va ma sœur. »

Le visage de Fu, jusqu'alors impénétrable, prit une charmante teinte de sucre en poudre. « Où ?

— Je vais te dire quoi : retire les aiguilles, détache-moi, et on trouvera un terrain d'entente. »

Fu secoua la tête. « Parle d'abord. Après, je te laisse partir », mentit-il.

Angus serra les dents. Il essaya d'aborder le problème sous un autre angle : « Tu peux garder le flouze. Moi, je veux ma came. Et aussi regarder Liz et Ned se vautrer dans leurs excréments.

T'as qu'à me prendre comme passager. Je t'indiquerai la route pendant que tu conduiras. »

Fu réfléchit un instant. Il se souvint avec une pointe d'admiration de la manière dont Angus avait allongé son adversaire en deux coups de poing, de sa façon de bouger. « Tu veux me guider ? Et puis on prendra l'argent de ta sœur ?

— Ouais. Ils sont en pleine cambrouse. Sans vouloir te vexer, si je t'expliquais où c'est, tu te pauserais. Et les habitants du coin sont pas trop disposés à dépanner les types dans ton genre. »

Fu pesa le pour et le contre. Il préférait éviter les ennuis. S'il tuait Angus tout de suite, M. Zhong devrait encore patienter pour recouvrer son dû. Et il exigeait son argent maintenant. Il acquiesça, puis avança. Un grognement filtra à travers un des sacs suspendus. Fu s'arrêta, pivota. « Silence ! » Son ordre claqua contre les parois bétonnées. Le grognement se transforma en halètement. Le cuir se balança violemment, l'étoffe se tendit. Angus écarquilla les yeux, son cœur se mit à battre la chamade. Fu s'approcha du sac et frappa. Des coups aussi vifs que l'éclair. Paume droite, coude gauche. Le punching-ball ploya, tressauta. Le bruit cessa. Une tache apparut au sommet des coutures, le cuir s'assombrit. Des gouttes accompagnèrent l'écho ténu d'un sanglot sur le carrelage gris du sol.

« Des élèves », expliqua Fu en riant.

Avec un calme olympien, il prit une nouvelle aiguille sur le plateau et se glissa derrière Angus. Celui-ci essaya de tendre ses muscles au maximum, mais son corps resta inerte.

Fu songea au couteau papillon noir dans sa poche, jeta un coup d'œil au scalp tressé de sa victime. Il imagina le travail lent et méticuleux de la lame sur sa gorge, l'air qui venait à manquer, l'écoulement du sang bouillonnant. Le moribond tousserait, lutterait pour trouver un peu d'oxygène.

Angus s'insurgea : « Fils de pute ! On a passé un marché, oui ou non ? »

Fu sourit. Il piqua Angus au cou. L'homme tomba dans les

pommes. Fu chuchota :

« On a passé un marché. Mais pour l'instant, tu dors. »

*

Purcell alluma une Marlboro rouge. Un nuage de fumée escorta ses mots : « Rappelle-moi pourquoi tu t'es enfui de la propriété d'Alonzo Conway. » Il eut un geste évasif. « Mes souvenirs sont plutôt flous. »

Marine martelait la table en bois du bout des doigts. Les coupures sur son visage avaient été nettoyées, son corps embaumait le Palmolive. Purcell l'avait invité à passer la nuit chez lui, à se restaurer et prendre un peu de repos avant de rallier le comté d'Orange. Il avait promis de l'y conduire dans la matinée.

« Je suis tombé en rade près de Frankfort, expliqua Marine. Tig m'a dépanné. Soi-disant qu'il m'emmènerait à destination si je l'aidais à siphonner un ou deux réservoirs en cours de route. J'ignorais dans quoi lui et son cousin trempaient. Il a voulu me fourguer une ado en remerciement du coup de main que je leur avais filé. Hors de question que je la saute. À ce moment-là, les flics ont débarqué. Voilà comment je suis arrivé ici. Comment tu connais Alonzo ? »

Purcell lui adressa un sourire narquois. « Aucun habitant des berges n'a de mystère pour moi. Je sais ce qu'ils font, avec qui ils baisent, quand ils chient. Alonzo et Tig sont mêlés à toutes les combines qui rapportent du pognon. Les putes et les armes, principalement. Je sais aussi que t'es pas du coin.

— Hazard, Kentucky, confirma Marine.

— Une chouette région.

— D'accord, railla Marine. Rien ne t'échappe. Hazard est chouette, mais question boulot, c'est mort. Je peux même pas foutre un pied à la mine de charbon comme mon beau-père. »

Purcell tapota sa cigarette dans le cendrier. « Du taf, il y en a plus nulle part. Et ça va pas s'arranger.

— Pour quelqu'un qui a quitté l'école, on dirait que la seule manière de survivre est de se salir les mains.

— Le monde change. Nous entrons dans une ère où l'éducation, le mérite n'ont plus aucune importance. On revient à l'époque où l'homme doit prendre conscience de ses aptitudes. Ton passé est soit un atout, soit un handicap. »

Marine chassa la fumée de son visage. « Le passé ?

— D'où tu viens. Comment les gens de ta famille ont essayé de faire de ce monde un endroit meilleur. Les trucs que ton père et ton grand-père t'ont appris. Le travail manuel. Cultiver un jardin, chasser, pêcher, se battre. De nos jours, les gens oublient que l'histoire se répète, vu qu'on retient rien de nos propres erreurs. Et maintenant, plus personne peut arrêter ce qui est commencé.

— Qu'est-ce qui est commencé ?

— On est au début d'un cycle de violence. Plus de boulot. La dignité et les valeurs morales ont été bradées. Certains, comme Alonzo, se rabattent même sur les gosses. Ils font des films, les prennent en photo et revendent leur production. Trop de libertés, d'addictions, de peur. Ces choses nous éloignent de la vérité. »

Marine croisa les bras, persuadé que Purcell était complètement à l'ouest.

« Quelle vérité ? »

Purcell déchiffra l'expression de son interlocuteur. Ses pensées étaient claires.

« Tout se casse la gueule. Ce que les gens de notre espèce ont bâti à la sueur de leur front est démantelé. Les criminels règnent. Ils sont au gouvernement, partout. Seuls les gangsters s'en tirent. Nous sommes fauchés, sans emploi, sans pouvoir. On ne nous laisse rien excepté la méchanceté et la complaisance. Voilà comment ils nous contrôlent. Mais cette situation est sur le point de se modifier. Nous avons encore nos terres, nos

machines, nos familles et la capacité de les protéger, de les maintenir en vie. Nous avons nos mains. Ceux qui sont capables d'exploiter la terre ou de manier un flingue survivront. Ils lutteront pour le peu qu'il leur reste. Leur férocité surprendra les malfrats. Des hommes, des femmes, des enfants affronteront l'épreuve. Les autres seront trop faibles ou apeurés. Dénués de bon sens. Ils ne comprendront pas les enjeux. Mais crois-moi, une guerre se prépare. »

Marine se perdit un moment dans ses pensées, puis demanda : « Tu t'attends à ce que je gobe tes élucubrations ?

— À ton avis, pourquoi je t'attendais ? T'as vu des poissons dans mon bateau ? Comment je connaîtrais ton nom et où tu te rends ? T'as une femme qui s'appelle Tammy Charles et deux gamins à nourrir : Caleb et Zeek. T'as piqué mille dollars à Hazard. Pas un de plus, pas un de moins. Et t'as bien l'intention de rembourser. Ta femme souffre des séquelles infligées par un membre de sa famille, dont tu l'as secourue. Elle est accro au...

— Stop ! » cria Marine, les mains levées, les paumes tendues vers Purcell. La pilule du prophète était trop dure à avaler. « D'accord, disons que je te crois. Par quel miracle t'es au jus de ces détails ? »

Purcell écrasa son mégot. « J'ai des visions inexplicables. Des noms, des visages... Ils agissent. Je les vois. Je dois juste remettre les événements dans l'ordre. Parfois, c'est trop tard. Parfois non. En tout cas, ta mission est d'atteindre le comté d'Orange. Il faut que je t'y accompagne pour que tu puisses participer au Donnybrook. C'est ton destin. Notre destin.

— Quel destin ?

— Cette partie du récit ne m'est pas encore apparue. »

Kildrett et May Farnsley étaient comme cul et chemise avec Covern Farnsley. Ils vivaient sur son terrain, pondaient des gosses aussi vite qu'une poule dans un enclos, fabriquaient de la meth, la vendaient, la sniffaient, la fumaient. Pourtant, ce n'était pas eux que Whalen recherchait. Ils n'avaient pas tué Eldon. Le couple ainsi que l'adjoint Meadows étaient en ce moment à l'hôpital de Harrison. Meadows souffrait de brûlures chimiques au troisième degré sur le visage et les bras et les Farnsley de lésions par balles. Les enfants avaient été confiés aux services sociaux.

Le shérif Moon Flispart, récemment élu, fulminait. Il exigeait de savoir quelle mouche avait piqué Whalen, pourquoi il était allé fouiller les maisons abandonnées au beau milieu de Ploucland. Whalen grognait tandis que l'infirmière des urgences lui bandait la jambe. « Je cherchais des tueurs de trafiquants, plaïda-t-il.

— J'ai deux blessés par arme à feu. Les services à l'enfance me collent au fion comme une douzaine d'hémorroïdes prêtes à éclater. Ils veulent comprendre comment trois gamins élevés à la sauvage ont été gazés. Sans compter qu'un adjoint est hospitalisé à cause de vos singeries dignes de l'Inspecteur Harry.

— J'avais des présomptions sérieuses s'insurgea Whalen. Ils fabriquaient de la meth. Je l'ai senti.

— Je vais vous en donner des présomptions, moi. Je vous

retire votre badge jusqu'à plus ample information. Vous êtes convoqué à l'inspection générale de Sellersburg après-demain. »

Douze heures plus tard, le soleil annonçait une nouvelle journée. Trois heures de sommeil, une tasse de café. Juste le temps de chier et de prendre une douche. Whalen enfila un T-shirt noir, un Levi's élimé, puis laça ses rangers. Étant donné que Moon lui avait confisqué son flingue de service, il prit son Glock 9 mm personnel. Que Flispart aille se faire foutre, Whalen trouverait ces salopards tout seul. Il savait d'ailleurs par où commencer. Un des avantages d'être flic en milieu rural résidait dans le fait de savoir où tout le monde créchait. Il la jouerait à l'ancienne.

*

Les bûches moisissaient. La mousse sur le bois s'accordait bien au toit en tôle ondulée vert camouflage. La Blue River, tout aussi verte, coulait de l'autre côté de la route. Les relents de poissonnaie prirent Whalen à la gorge. Le jardin était parsemé de canettes de bière et d'aiguilles de pin. Un petit réfrigérateur marron trônait sur le plan de travail qui jouxtait l'entrée de la cabane.

Whalen l'ouvrit, en retira une bouteille dénuée d'inscription. Cette cuvée provenait de la réserve personnelle de Poe. Whalen grimaça et décapsula la bouteille argentée à l'aide de l'outil approprié, attaché au flanc de la baraque. Il s'envoya la presque totalité du contenu derrière la cravate. Ses yeux s'emplirent de larmes sous l'effet du froid. Il s'approcha de la porte d'entrée, son poing rencontra le bois gris. Il termina la bouteille. Les bruits de pas filtrèrent à travers le panneau. Les verrous cliquetèrent. La poignée ternie bougea.

La peau fripée du barman ressemblait à celle d'une volaille grillée de chez KFC. L'un de ses yeux, encroûté par le sommeil, était ouvert. L'autre demeurait fermé. Ses lèvres pâteuses

articulèrent : « Ross ? »

Whalen abattit la bouteille sur le front de Poe. Le récipient se désintégra. Il tira le barman à l'extérieur, ses pieds nus écrasèrent les éclats de verre dispersés sur le porche. Le shérif lui tordit le bras dans le dos et lui écrasa la gorge contre la rambarde. Le proprio du Leavenworth n'était vêtu que d'un boxer. Whalen lui écarta les jambes à coups de pied afin de l'immobiliser.

« Je te pose encore la question, rugit-il. Avec qui Planche et Cafard traînaient-ils ? »

Désormais bien réveillé, Poe bavait, tendait le cou, essayait de se redresser. Une entaille couronnait sa tête, le sang coulait dans ses yeux. Ses lèvres desséchées frémirent : « Une femme, Liz, et son frère Angus. Il a une balafre sur la moitié du visage. De longs cheveux. Une natte, comme les Indiens. Des noms et des plantes grimpantes tatouées partout sur le corps. Liz, elle, est le péché incarné. Coiffée à la rasta. Elle s'est barrée avec Ned.

— Le bagarreur avec une tronche de citrouille d'Halloween ?

— Ouais, Ned. Liz est passée, l'autre nuit. Ils ont sympathisé. Elle s'est mise d'accord avec lui. Ils devaient tuer Angus, se partager la came et partir pour le Donnybrook. Angus s'est lancé à leur poursuite. Il veut se venger. »

Désarçonné, Whalen répéta : « Se venger ? Angus ?

— Il a survécu. Ce mec est pas du genre à crever. Et il est furax. Il est venu au Leavenworth se renseigner sur Ned et Liz. »

Whalen tremblait de colère. « Le fils de pute ! » Il lâcha le barman. « Je t'ai toujours bien aimé, Poe. Ce ragondin des arrière-cours a foutu un sacré bordel. Mon badge est dans la balance. »

Poe se massa le cuir chevelu. « Pourquoi tu m'as frappé avec cette putain de bouteille ?

— Parce que j'ai besoin de réponses ! cria Whalen. Et tu m'en as pas donné la dernière fois ! »

Fu contacta M. Zhong sur son portable. Le signal faiblissait à mesure que lui et Angus, les poings liés côté passager, s'enfonçaient dans la campagne. Angus lui indiquait où tourner lorsque cela s'avérait nécessaire.

Dans l'écouteur du cellulaire, M. Zhong demanda à son employé s'il avait trouvé l'homme et la femme.

L'homme, lui répondit Fu.

M. Zhong s'enquit alors de l'argent. Fu lui expliqua qu'il ne l'avait pas encore, mais que l'homme le conduisait vers la femme. Elle l'avait laissé pour mort et lui avait tout piqué. Avant l'interruption définitive du signal, M. Zhong voulut savoir où était la femme et Fu eut le temps de lui préciser qu'ils se dirigeaient vers un endroit appelé le Donnybrook.

L'Asiatique referma son portable et le mit dans la poche de sa chemise.

Angus avait passé la nuit sur la chaise en bois. Son corps était raide. Sa voix couvrit le murmure de la clim. « Ton patron ? »

— On pourrait dire ça. Celui à qui je rends des comptes, oui. »

La ventilation plantait ses griffes glacées dans le visage d'Angus la Découpe. Ses bras entravés se couvraient de chair de poule tandis qu'il observait le paysage. Il se demandait combien de meth Liz et Ned avaient déjà sniffé. Combien ils en avaient vendu. Puis son esprit dévia sur le contenu des sacs de cuir suspendus chez Fu. Il ne donnerait pas au Chinois l'opportunité de lui montrer ce qu'il y avait à l'intérieur. Sur les routes secondaires d'Orange County qu'il connaissait par cœur, la Découpe pressentait que, même avec les mains attachées, il avait sa chance. Le bridé était un chien de chasse perdu. Angus l'avait à sa pogne. Il allait se libérer, allonger un gauche dans la tempe du niakoué, puis une droite. Il lui réduirait la gueule en bouillie.

Fu retira une clope de sa seconde poche de poitrine, appuya sur l'allume-cigare. Quelques secondes après, le bouton s'éjecta. Fu pompa la braise rougeoyante au bout de la tige. La fumée

serpenta entre ses lèvres quand il parla : « Le type sur le parking n'a rien vu arriver quand tu l'as démolé. La plupart des combattants américains ont des mouvements faciles à prévoir. Sauf lorsqu'ils ont été entraînés par un Oriental. »

Angus entrevit une fenêtre de tir. « Mon père m'a tout appris. Et il est pas asiatique, mais il a boxé à l'armée. Il a aussi pratiqué le Muay Thaï en Thaïlande, le Kali aux Philippines. »

Fu tira sur sa cigarette. « Ton père connaît la rigueur de l'entraînement, le pouvoir où chaque coup prend sa source ainsi que l'emplacement des points névralgiques. Il possède le sens de l'honneur et te l'a plutôt bien transmis. »

Angus serrait et desserrait ses mains derrière son dos. Ouvert, fermé. Ouvert, fermé. Il songeait à l'époque où l'équilibre régnait. « C'était effectivement un homme d'honneur. Jusqu'à ce que je le déshonore.

— Comment ça ? » grimaça l'Asiatique.

Angus se pencha un peu en avant tandis qu'il indiquait un stop d'un signe de tête. La ceinture de sécurité devint lâche, un espace se dégagait entre son dos et le siège. Il chronométrait les gestes de Fu à la périphérie de son champ de vision. « Tourne à droite après le panneau et suis la route sur quinze bornes. » Il marqua une pause, puis reprit : « Tu crois que je pourrais avoir un clou de cercueil ? » Fu hésita avant d'accepter. Clope au bec, il fouilla dans sa poche et alluma la sèche d'Angus avec son propre mégot. Les yeux fixés sur la route, il inséra le filtre entre les lèvres de son prisonnier. Angus pompa sur la tige de tabac. Un rond de fumée émergea de sa bouche.

« Mon père m'a enseigné le combat dès que j'ai su mettre un pied devant l'autre. Ballon double attache dans la grange, poire de vitesse. Pas de gants afin que mes phalanges durcissent. Shadow boxing en face du miroir, saut à la corde pour travailler le rythme. Il possédait une petite scierie, une entreprise prospère. Il m'a appris à la gérer puis m'a laissé les rênes quand il est parti à la retraite. Tout allait bien jusqu'à ce que je me paie un

accident pendant une découpe. Retour de lame, pas d'assurance. J'ai dégoté un chirurgien clandestin qui m'a charcuté la tronche. L'opération m'a laissé dans un état encore plus lamentable qu'au départ. Je suis tombé dans une sorte de trou noir. La crise a frappé, les commandes de charpentes et de cloisons ont cessé. J'ai commencé à prendre de la meth pour me requinquer, mais c'était trop tard. La boîte a fermé. J'ai dû fabriquer et vendre moi-même la came pour survivre.

— Voilà comment tu as rencontré Eldon, intervint Fu.

— Exact. J'ai fait la connaissance d'Eldon, et j'ai déshonoré mon père.

— La plupart des Américains n'ont aucune discipline. Dans mon pays elle est essentielle, alors que chez vous tout est question de choix. Tu as mal négocié le tien. »

Angus attisa la braise de son mégot, se tourna vers le conducteur et se jeta en avant. Le bout rougeoyant s'écrasa contre la joue droite de l'Asiatique. Morceaux de tabac et cendre jaillirent. Les pneus de la voiture crissèrent. Fu sursauta, une main sur le volant. Angus pivota le haut du corps, se dressa sur son siège et asséna des coups de boule à répétition sur le visage du bridé. Le crâne de Fu percuta la portière. Il repoussa son agresseur du plat de la main. Angus retomba sur le dossier. Sa ceinture se bloqua. Il se débattit. Son occiput heurta la vitre passager. Il se tassa sur son siège, trouva l'attache de l'enrouleur, tâtonna à la recherche du bouton d'ouverture. La Tahoe ralentit sur le bas-côté. La ceinture se détacha.

Le véhicule, à moitié sorti de la route, s'immobilisa près d'une clôture en barbelés délimitant un champ de foin. Angus s'adossa à la portière, replia les jambes sur sa poitrine. Ses bottes broyèrent la tête de Fu, qui passa à travers la vitre conducteur. Les éclats de securit se déversèrent en une pluie mordorée sur la chaussée. Le sang coula. Angus cogna encore. Son regard localisa l'allume-cigare. Il tourna le dos au tableau de bord, ses doigts trouvèrent l'appareil, il appuya dessus.

Fu papillota. Sa cloison nasale et sa bouche dégorgeaient de liquide écarlate. Son cuir chevelu était sérieusement entaillé. Ses lunettes aux carreaux étoilés pendaient sur son nez.

L'allume-cigare émit un petit claquement. Angus s'en empara, colla le métal chauffé à blanc sur ses entraves plastifiées. Épiderme et matière synthétique roussirent. Odeur de brûlé. Ses poignets se libérèrent.

Fu s'ébroua, fixa Angus d'un regard hébété. Les jointures de ce dernier l'aveuglèrent. Angus l'empoigna, ouvrit la portière conducteur et le poussa à l'extérieur. L'Asiatique chuta à plat ventre dans l'herbe desséchée, essaya de ramper, de récupérer ses esprits. Angus s'extirpa du véhicule, marcha jusqu'à lui et se pencha pour lui marteler la nuque. Il planta ensuite la rotule dans son échine pour lui piquer son portefeuille. Les vieilles habitudes avaient la vie dure.

Il regagna la voiture. En chemin, il délesta le portefeuille d'une liasse de billets qu'il fourra dans sa poche de devant. Il jeta le reste. Son rein droit l'élança. La douleur se diffusa dans sa colonne vertébrale. Il tomba à genoux. Des mains tentèrent de saisir sa natte. Esquive à gauche, crochet du droit dans l'abducteur de Fu, suivi d'un uppercut à l'entrejambe. L'Asiatique battit en retraite. Angus se redressa et encaissa aussitôt un coup de coude, puis de genou. Le sang dégouлина sur son crâne. Il répliqua par une série de jabs et de crochets parés par son adversaire. Frappe basse. Leurs tibias s'entrechoquèrent. Un coup croisé attendrit la couenne du bridé. Celui-ci partit à la renverse, le corps animé de spasmes et de convulsions.

Angus recula, les mains levées, le souffle coupé. La blessure à son épaule le mettait au supplice. Soudain, il éclata de rire. Fu s'était ramassé dans les fils barbelés. Le piège était inextricable. Chaque mouvement labourait davantage les chairs du captif.

Angus boita jusqu'à la voiture, grimpa dans l'habacle et se mit en route.

Il restait moins de trente-six heures à Whalen avant son audition dans les bureaux de Sellersburg. Moins de trente-six heures pour trouver Angus et Liz. Mais il devait passer à la ferme, vérifier que tout allait bien pour son neveu, ainsi qu'il le faisait tous les quinze jours.

Il fit un détour par la vallée, laissant s'installer le souvenir de l'appel radio reçu presque cinq ans auparavant. Il était arrivé le premier sur les lieux, avait aperçu la vieille Ford au loin. Il s'était rué hors de son véhicule et avait d'abord trouvé Dotty, sa beauté dévastée, dispersée au sol, le crâne explosé. Les mouches excitées par la canicule bourdonnaient. Le polichinelle dans son tiroir devait être déjà mort ou bien en train d'étouffer. À trois ou quatre mètres d'elle, le capot de la Ford était encore chaud. Les vestiges de Reese parsemaient le flanc gauche de la voiture, au niveau du garde-boue. Il était tourné vers les bois, le canon de son calibre 16 reposait sur son épaule. Ses mains se plissaient encore sur la queue de détente et le chargeur.

Son beau-frère, Reese, avait tué Dotty avant de se suicider car la vérité était trop dure à supporter.

À présent, Whalen s'engageait dans l'allée touffue qui menait à la ferme. Il avait hérité du bâtiment et des deux cent cinquante hectares de forêt alentour. Il gara sa Jeep, puis sortit. L'air tiède de la campagne charriait un parfum rance. Whalen se dirigea vers la maison. Il vit le pommier sous lequel sa sœur, Azell, et sa nièce, Tate, étaient affalées il y a cinq ans. Les bras cloués dans une posture sacrificielle sur l'écorce du vieux tronc, leur splendeur s'apparentait alors aux fruits flétris. De même que pour Reese et Dotty, leur visage avait été gommé à coups de fusil.

Whalen demeura un instant planté sur les cailloux, dos à la ferme. Personne d'autre que lui ne savait pourquoi Reese était devenu fou ce jour-là. La conversation qu'il avait eue avec l'homme la nuit précédente était restée secrète. Tout le monde ignorait quel genre de grenade il avait dégoupillée quand il

s'était opposé au patriarche. Le fait est qu'il en avait eu marre de voir les siens grandir loin de lui. Leur échange avait conduit toute la famille à l'abattoir. Seul le garçon, Gravier, en avait réchappé.

C'était lui qui avait appelé les secours. Ross l'avait retrouvé dans une de ses cachettes habituelles, une grotte près de la ferme. Son visage était trempé, il lui manquait deux doigts. Le gamin avait relaté les événements du mieux possible. Il était tombé sur Reese dans la cuisine, tandis qu'il revenait d'une chasse aux écureuils. L'homme se tenait au-dessus de l'évier, une lueur démente dans les yeux. Des cris avaient retenti dans la salle de bains. Gravier avait découvert sa mère et sa sœur attachées, puis Reese l'avait attaqué par derrière, l'avait frappé jusqu'à l'inconscience. Gravier avait continué à faire le mort même après avoir émergé. Il avait attendu que la maison soit silencieuse avant de contacter les urgences et de s'enfuir dans la grotte.

Whalen avait caché le gosse pendant des années. Il avait fait croire aux autorités locales et aux gens du comté que le gamin était décédé, enterré dans un endroit uniquement connu de Reese. Une situation dont lui et Gravier, mus par la volonté de se tenir à l'écart et d'oublier, s'étaient fort bien accommodés. Une petite cachotterie.

Whalen commença à marcher vers le porche. Il remarqua l'abreuvoir. Les herbes avaient été élaguées à coups de serpette. L'outil reposait contre l'arbre. Le générateur se situait à l'opposé du bâtiment. Des rallonges serpentaient jusqu'à la maison. Il jeta un coup d'œil à la porte ouverte derrière la moustiquaire et sortit son arme. Gravier pénétrait rarement à l'intérieur de l'habitation. Le shérif entrebâilla la moustiquaire. Il appela : « Gravier ? »

Les fenêtres de la cuisine étaient obstruées par de la peinture en spray et des sacs-poubelle scotchés, la table jonchée de produits ménagers, de sachets, de bocaux. On distinguait aussi des plaques chauffantes et des lampes à gaz sur le comptoir. L'odeur de brûlé se mélangeait à celle du sang coagulé.

Pourriture chimique.

Whalen examina le plancher. Les insectes suivaient les traces d'un corps. Celui de Gravier. *Son* Gravier.

Le shérif s'agenouilla près du garçon, balaya du bout des doigts ses mèches rebelles. Sa joue était aussi froide que de la pierre. Mort depuis un moment. Les plaies par balles s'alignaient le long de sa poitrine. Une douille de 9 mm reposait sur le lino fatigué. Whalen inspira, se mordit les lèvres. Sa lignée s'éteignait ici. Il parvint cependant à se maîtriser.

Lorsqu'il se releva, plusieurs détails le frappèrent. Quelqu'un s'était installé à la ferme. On y avait fabriqué de la meth. Trois lapins dépecés se rassemblaient dans l'évier, comme si Gravier entendait cuisiner pour son visiteur. Sans lâcher son flingue, Whalen explora le reste de la baraque. Dans la chambre du fond, il dénicha un sac de couchage. Pas de vêtements. Un portefeuille par terre. Lorsqu'il l'ouvrit et lut le nom inscrit sur le permis, il n'en crut pas ses yeux.

*

Deux types à la tronche vérolée, habillés de T-shirts douteux, étaient assis devant une enrouleuse retournée qui faisait office de table près de l'entrée. Des couteaux de chasse pendaient dans des fourreaux accrochés à leur ceinture. Des pintes transpiraient entre leurs mains. Angus entra. Sa tête pulsait à l'unisson de la blessure sur son épaule. Il suivit le murmure des ventilos accrochés au-dessus des tables vides, se dirigea vers le comptoir sur sa droite. À gauche, deux autres mecs sifflaient leur bourbon dans l'air enfumé. Ils portaient des chemises jaunes au dos desquelles on pouvait lire, inscrit en lettres cursives noires : Oasis du Sale Cabot.

Le barman se retourna, un torchon sur l'épaule. Il arborait des moustaches en forme de guidon, ses cheveux gominés en arrière s'accordaient avec le cuir tanné de sa peau et ses oreilles étaient

percées de trous aussi gros qu'une phalange. Il posa ses mains sur le comptoir.

« Qu'est-ce que ce sera ? »

Angus sentait la brûlure des regards braqués sur lui.

« Je viens de la part de Poe. Je cherche un certain Lang. »

Le taulier jeta un coup d'œil aux deux hommes à gauche d'Angus, puis à leurs comparses vérolés assis à l'entrée. Ses yeux revinrent se fixer sur son interlocuteur. « Poe nous a prévenus. Tu dois être Angus. »

Les tabourets et les chaises crissèrent. Le bruit évoquait une courroie de transmission trop lâche dans une bagnole. Le duo à gauche se leva. Des ombres sinuèrent à la périphérie du champ de vision d'Angus. Il affirma avec aplomb : « Poe raconte que tu pourrais me mettre sur la piste d'un gars appelé Ned. Il est maqué avec une gonze : Liz. D'après lui, ils vont au Donnybrook. »

Lang étouffa un petit rire. « Je sais où ils sont. Mais l'info est payante. »

L'image d'un chien passé à la broyeuse et recraché sous forme de substances rouges s'imprima dans l'esprit d'Angus. Les deux hommes près de l'entrée firent barrage au souffle d'air charrié par les ventilateurs dans son dos. Ils progressaient sur la pointe des pieds. Angus plissa les paupières : « Payante ? Ces enculés ont failli me tuer, ils m'ont piqué mon matos. J'estime que j'ai déjà assez raqué. »

Lang adressa un signe de tête aux types à gauche. « Tu veux leur mettre la main dessus ? Va falloir que t'attende ton tour. Ned a enfilé pas mal de gars. Et le ticket est pas gratuit. C'est moi qui encaisse. »

Un regard à gauche. Des silhouettes. Il fouilla dans sa poche. Le cendrier posé sur le comptoir attira son attention : un gros récipient en verre rempli de mégots écrasés. Il avisa aussi le tabouret devant lui. Il sortit une liasse de billets, la tint à portée

de Lang. Il compta les pas des hommes qui avançaient prudemment vers lui depuis l'entrée.

« On se comprend enfin, approuva le taulier. Je prends déjà ça. » Au moment où il tendait le bras pour s'emparer de la liasse, Angus lâcha les biftons sur le bar. Lang se pencha. Avec la rapidité d'un doigt sur une queue de détente, Angus projeta son coude dans la figure du barman, chopa le cendrier, l'abattit sur sa tronche avant de le repousser d'un crochet du droit.

Il souleva le tabouret du pied, l'attrapa à deux mains et frappa un des hommes à la chemise jaune. Celui-ci trébucha en avant. Angus le cueillit d'un uppercut à la mâchoire, puis fit volte-face. Le second mec l'avait contourné par la gauche. Un jab sec fendit l'air. Angus baissa la tête, encaissa le coup avec le haut du crâne. Carpes et métacarpes explosèrent. L'homme hoqueta. Angus enchaîna : crochet du gauche au menton, crochet du droit aux reins. Il verrouilla ses bras et, paumes en avant, envoya le type valdinguer sur ses comparses vérolés. Les hommes s'écroulèrent sur une des tables.

Une lame de talon arriva par-derrrière, lui transperça le mollet. Il mit un genou à terre. Un poing s'écrasa contre sa nuque. Il leva le bras pour se protéger, pivota. Ses jointures s'enfoncèrent dans les parties génitales de son adversaire, l'obligeant à se plier en deux. Il lui asséna un coup de coude à la tempe, se redressa, frappa à la tête du plat de la main, puis l'écala enfin d'un crochet du droit.

Un vent froid balaya l'oxygène dans ses poumons. Il se retourna, armé du tabouret. Le deuxième type à la chemise jaune tentait de se relever. Il se mangea le siège. Angus luttait pour retrouver sa respiration.

Un des mecs de l'entrée venait de se remettre debout. Angus le plomba d'un jab en pleine poire. Sa tête partit en arrière. Un crochet : la Découpe lui broya la trachée. Le larynx éclata comme de la porcelaine. L'homme tomba à genoux, les mains crispées sur sa gorge, en quête d'un souffle récalcitrant.

L'adversaire suivant argumenta d'un crochet du droit, épingla Angus au niveau de la joue. Ce dernier déséquilibra son agresseur d'un coup de pied au bas-ventre, se déporta sur le côté et planta cinq doigts dans la chair tendre sous l'aisselle. Point de pression pulmonaire. L'homme se recroquevilla au sol.

Angus se retourna, sauta par-dessus le comptoir. Une douleur aiguë lui cisaila l'épaule. Lang se planquait de l'autre côté, assis sur son cul, le nez et l'œil droit ensanglantés. Il tâtonnait à la recherche du double canon scié fixé au-dessus de sa tête. Sa main trouva l'arme. Il l'arracha de son logement, leva les deux chiens d'un coup de pouce. Le bras gauche d'Angus suivit la trajectoire de ses jambes. Les bouteilles de whisky et de vodka se brisèrent sur le plancher au moment où la détonation retentit.

Ils évoluaient en cercle et se rentraient dedans avec la hargne des prédateurs. Des hommes à la peau fendue, les dents incrustées de poudre. Certains avaient attaché leurs cheveux tantôt gras tantôt cassants en arrière. D'autres les portaient courts, quelques-uns étaient carrément rasés. Grands, petits, minces, baraqués, grassouilleux ; barbes fournies ou chaumes de trois jours : ils venaient de tous les horizons. Les mecs sur leur trente et un côtoyaient les brutes en jeans élimés une fois leurs bottes enfilées. Telle était la confrérie des participants aux combats clandestins organisés dans les régions reculées du pays.

Les adeptes du fréon étaient nombreux. Il suffisait de percer une bonbonne volée, de l'envelopper dans un sac plastique, et, chacun à son tour, d'en inhaler le contenu, de retenir son souffle jusqu'à ce que le vertige émousse les sensations, réverbère les voix et fasse trembler les silhouettes. Ceux qui préféraient la meth, sniffée, injectée, n'étaient pas en reste. La dopamine enfonçait ses racines dans les cerveaux avec la vitesse d'une balle.

Les candidats étaient dispersés autour de la plate-forme. Ils attendaient qu'un homme monte sur le bois gris et annonce les vingt premiers numéros. Les pugilats, au nombre de six, pourraient alors commencer.

Le champ d'herbes en friche contenait assez de véhicules cabossés, dégueulasses et rouillés pour remplir dix stades de football, peut-être plus. Les spectateurs avaient sorti leurs chaises

pliantes, leurs glacières. Ils s'étaient installés. Les feux de camp au-dessus desquels grillaient les poulets, les quartiers de chevreuil, les chèvres, les écureuils, lapins et autres ratons laveurs empestaient l'atmosphère. Il en serait ainsi pendant trois jours. Ils vendraient leur nourriture, accompagneraient les cachetons et la came de grandes rasades de bourbon ou d'alcool de contrebande. Ils regarderaient une vingtaine d'hommes pénétrer sur le ring de cent mètres carrés délimité par du fil de fer barbelé, puis combattre jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un. Ensuite, on appellerait les vingt suivants. Dimanche, les vainqueurs de chaque groupe s'affronteraient. Seul le gagnant demeurerait debout. La gueule en sang, édenté, il attendrait de récupérer son dû en espèces.

Il n'existait qu'une entrée et une sortie : une route gravillonnée d'environ un kilomètre bordée de pins. Une barrière en acier coupait l'accès. Et à côté de cette barrière se dressait un cabanon. La hutte se résumait à quelques planches de bois peintes en noir, un toit en tôle, et un intérieur gris où se tenaient quatre hommes aux cheveux gominés jusqu'aux épaules. Des barbes épaisses surmontées de lunettes de soleil enveloppantes et opaques masquaient leurs visages. Leurs tenues se composaient de T-shirts délavés, de jeans usés et de bottes. Leur peau s'ornait de cœurs tatoués, au centre desquels on pouvait lire *Maman*, *Super-Souris* ou *Fierté Blanche*. Chaque homme possédait un fusil. Deux bâtards marron ainsi qu'un couple de Brachets noir et feu et un tandem de limiers châains étaient attachés à l'extérieur de la cabine.

Les quatre hommes vous demandaient si vous étiez un combattant ou un spectateur. Dans le premier cas, ils encaissaient vos droits d'inscription et vous donnaient un badge en plastique avec un numéro dessus. Vous et votre entraîneur étiez invités à dormir dans l'étable qui voisinait avec la ferme de Bellmont McGill. Celle-ci offrait une vue plongeante sur le ring.

Vous étiez tenu à l'écart des spectateurs qui, eux, payaient cent dollars pour admirer le spectacle, parier, camper. Ils auraient aussi la permission de fourguer leur bouffe, leur dope et leur gnôle durant tout le week-end.

Personne ne quittait l'endroit avant la fin du tournoi. Une règle établie par M. McGill. L'enfreindre vous condamnait à faire partie intégrante des centaines d'hectares de bois sauvages et inconnus qu'il possédait. Vous deveniez un engrais fertile enfoui dans le sol. Les combattants qui tenteraient leur chance l'année suivante vous piétineraient.

Après avoir payé son ticket d'entrée, Ned obtint son numéro. Liz serait spectatrice. Ils se garèrent parmi les camions et les bagnoles de toutes marques et de tous modèles dispersés à travers champ. Des hommes et des femmes, imbibés au tord-boyaux, avaient dressé leur campement, monté leur tente. Les grillades rôtissaient dans les foyers artisanaux. Les voix bourdonnaient pareilles à un essaim d'abeilles. Liz s'assit et rajusta ses habits en maugréant : « Je laisserai plus personne me peloter comme eux. »

Ned passa sa langue sur une de ses dents couleur de feuille morte.

« T'es pas vraiment la Sainte Vierge, s'amusa-t-il. C'est la première fois que je les vois se comporter de cette manière.

— Écoute, Quasimodo, j'ai eu assez de surprises avec ces frangins dégénérés. Tu m'avais pas prévenu qu'on devrait lâcher mille billets à ces enfoirés pour que tu puisses te fritter avec une centaine de gars pendant que je regarde et que je pionce dans une étable. »

Le visage de Ned s'empourpra. « Mets-la en veilleuse, connasse. Je sais ce que je fais. Quand j'aurai gagné, tous ces trucs n'auront plus d'importance. Contentée-toi de tortiller du cul, de bouger les nichons, et de vendre notre came. »

Liz se mordit les lèvres. Un goût de sang s'insinua dans sa bouche. Elle ne ressentait plus aucune douleur. Marre de se faire

traiter comme une chienne, marre d'entendre dire qu'il s'agissait de *leur* meth. Marre d'être reléguée au second plan. Piquée au vif dans son honneur de péquenaude, elle persifla : « Comment un branleur dans ton genre pourrait savoir ce qu'il fait, hein ? »

— Tous ceux qui ont deux poings et quelque chose à prouver connaissent le Donnybrook de Bellmont McGill, rétorqua Ned, vexé. La cagnotte seule départage les vrais combattants et les amateurs. »

Il ouvrit la portière pour sortir du véhicule. Liz se demanda pourquoi Angus n'avait jamais participé à cette manifestation. La réponse lui apparut aussitôt : il n'aurait jamais accepté de s'acquitter d'une telle somme juste pour déroutier quelqu'un. Et maintenant, il était trop tard. Elle interpella Ned avec un rire sarcastique : « Et toi, t'es un amateur ou un vrai combattant de mes deux ? »

Ned referma la portière sans répliquer. Va te faire foutre, pensa Liz. Elle ouvrit son sac à dos rempli de meth, récupéra le flingue d'Angus planqué au fond et glissa l'arme à l'arrière de son jean taille basse. Elle endossa ensuite son chargement et sortit à son tour. L'odeur des grillades et la fumée des feux de camp étaient partout. Ned fit le tour de la voiture et l'agrippa par le bras. « Oublie pas que t'es juste une radasse qui agrmente ses charmes d'une bonne défonce, murmura-t-il l'écume aux lèvres. Quand tout sera fini, on partagera les gains et chacun pour soi. En attendant, tu tiens ta langue de petite chieuse. »

Liz examina la gueule dissymétrique, fermée, de son partenaire. Elle songea à planter ses dents dans son nez gras constellé de points noirs, à le lui arracher, puis à le déquiller d'un coup de genou dans les couilles avant de recracher le cartilage broyé sur sa carcasse. Tout le monde le verrait. Ned n'était qu'un sac de pus. Elle crispa la jambe, essaya de le repousser. Ned affermit sa prise. « Te gêne pas, salope, postillonna-t-il. Tu verras à quelle vitesse je vais te calmer. »

Elle dégagea son bras d'un geste sec, projeta son genou en

avant. Ned para l'attaque, recula et secoua la tête. Son sourire dévoila trois ratiches qui se battaient en duel sur ses gencives dénudées. Liz passa sa main dans son dos, en retira le fumon, qu'elle pressa sous le menton de son complice. « J'espère que tu prévois mieux les mouvements de tes adversaires que les miens. Sinon, la seule chose que tu vas démolir, c'est tes entrailles.

— Sale pute », grogna-t-il.

Liz sentait le regard des badauds posé sur elle tandis qu'elle appuyait le canon plus fort. « Je suis fatiguée de discuter avec toi. Jusqu'ici, c'était sympa. Maintenant, basta. Va t'occuper de tes oignons, j'en ferai autant de mon côté. On se revoit à l'étable. »

Liz ôta le pistolet de sa gorge. Sans le quitter des yeux, elle battit très lentement en retraite. Il massa son cou amoché. « T'as intérêt à te méfier, grognasse. Parce que je vais pas te louper. » Il passa son pouce en travers de sa gorge comme un rasoir et cracha par terre. Puis il fit demi-tour, son badge plastifié à la main, et rejoignit les combattants rassemblés autour de la grande plate-forme grise.

Une voix féminine retentit dans le dos de Liz. « T'inquiète pas pour Ned. Il est bon qu'à frapper en traître. »

Liz se retourna. Elle aperçut alors une blonde décolorée dont les mèches irrégulières arrivaient au menton. Elle était assise près d'une tente, une cigarette entre les doigts, une canette de Bud fraîche à ses pieds. Un 4 x 4 International Scout vert et blanc tout rouillé stationnait à proximité. Les lèvres de la jeune femme paraissaient nettoyées à l'eau de Javel, ses yeux étaient opaques. Elle portait un T-shirt de concert des Lucero, ainsi qu'un treillis de camouflage et des chaussures de sécurité trouées. Elle tendit la main : « Je m'appelle Balafre. »

Liz s'approcha, la toisa : « Dis donc, gazon maudit, si je m'accroche avec un des concurrents, ça me regarde. »

Balafre siffla une gorgée de bière et sourit. Elle ne vit pas la

crosse du flingue arriver sur l'arête de son nez. La canette explosa par terre. Ses yeux se mirent à pleurer. Les mains en coupe sur son organe meurtri, elle nasilla : « Salope ! »

Liz mit un terme à l'échange : « Rien à branler de l'opinion des gouines. »

*

Marine était incapable de décider si Purcell était un cinglé d'ermite ou un authentique prophète dans la lignée de Damo, fondateur du temple de Shaolin et de la méthode de renforcement musculo-tendineux du Qi Gong. Il entreprit de se changer les idées en regardant les vingt premiers concurrents échanger des coups de poing, de genou et de coude. Chacun était occupé à marteler les os de l'autre, à lui fendre la peau, à la bleuir. Peu importe l'état mental de Purcell : il l'avait mené à bon port.

Marine avait vu des prédicateurs munis de boîtes à serpents exhiber des reptiles en plein office. Des hommes, des femmes, des enfants entrer en transe, les yeux retournés à l'intérieur du crâne. Le serpent passer de main en main dans l'attente d'une morsure éventuelle. Son père qualifiait ces illuminés de magiciens, de victimes de leur propre apocalypse.

Purcell lui avait prêté un sac à dos afin qu'il y mette ses affaires et son pistolet. Il lui avait conseillé de garder l'arme et la boîte de munitions planquées sous le linge. Le prophète prétendait qu'il en aurait besoin, sans toutefois savoir pourquoi.

Il avait insisté pour accompagner son protégé, lui indiquer la marche à suivre. À l'heure actuelle, il scrutait la foule de bouseux et de cas sociaux.

« Tu cherches qui ? demanda Marine.

— Il n'est pas encore là, sourit Purcell. Mais les autres sont bien arrivés. Les choses n'en sont qu'à leur début.

— De qui tu parles ? Quelles choses ? »

Purcell continua de sourire. « Attends. Tu verras. »

*

Le sang s'incrustait sur les mains de Whalen comme de la teinture à bois. Séché et écaillé, il soulignait les plis de sa peau. Le shérif parcourait la route communale dans sa Jeep. Il repensait à la façon dont il avait hissé Gravier sur son épaule pour le transporter à l'arrière de la grange, dans un bosquet de cèdres. Il avait pris une pelle dans la remise et creusé un trou dans la glaise et le calcaire. Gravier avait été enterré sans cercueil.

Whalen veillait sur son neveu depuis cinq ans. Il l'avait laissé vivre sur son terrain, dans une grotte conduisant à la dépendance. Gravier cultivait un potager, fabriquait son propre savon, chassait sa pitance, qu'il entreposait à l'intérieur d'une chambre froide artisanale et souterraine. Il faisait bouillir ses aliments grâce à une source d'eau chaude qui courait sous son repaire. Il avait vécu tel un anachorète, selon les enseignements de Reese et Whalen.

À présent, Angus et Liz — les assassins de Planche, de Cafard, et même d'Eldon — avaient tué son neveu. Ce n'était pas une supposition. Le shérif avait laissé cette certitude fermenter dans son cœur. Angus et Liz étaient des meurtriers. Et si l'on ajoutait Ned à l'équation, il avait largement de quoi étancher sa soif de vengeance. Qu'importe son badge. Lorsqu'il les trouverait, il les emmènerait dans un endroit approprié et ferait le nécessaire. Il obtiendrait des aveux et les enterrerait.

Au panneau de stop, il vira à droite. Il lui restait presque vingt bornes avant d'arriver au Sale Cabot. Poe lui avait dit de s'adresser à Lang. Celui-ci l'aiderait à rejoindre le Donnybrook pour rattraper Angus, lui-même lancé sur les traces de Ned et Liz.

Du coin de l'œil, il distingua une silhouette par la vitre

conducteur. La forme paraissait sortir de terre, à l'image d'un mort de sa tombe.

Whalen pila, ouvrit sa portière d'un coup. La chaleur déposa une sueur moite sur son corps. Il contempla les tuméfactions pourpres et aubergine qui coloraient l'épiderme d'un Chinois. Ce dernier, vêtu d'une chemise aussi froissée qu'ensanglantée et d'un pantalon de soirée à l'avenant, claudiquait vers lui. Les verres de ses lunettes étaient fendus. Il avait un portable à la main.

Les mots, gouttes d'un robinet mal fermé, se déversèrent de la bouche du shérif : « Qu'est-ce qu'un Chinetoque peut bien foutre dans ce coin paumé d'Orange ? »

Pas âme qui vive à des kilomètres à la ronde. Whalen remarqua les sillons carmins sur les bras du type et la clôture en barbelés derrière. Ce connard avait dû se prendre dans les fils. L'homme s'arrêta à quelques pas de lui. D'un orifice de la taille d'un mégot de cigarette suintait un liquide clair sur sa joue. Une brûlure, d'après le shérif.

« Putain, qu'est-ce qu'il vous est arrivé ? » s'enquit-il d'une voix forte.

L'éclopé examina la chemise du représentant des forces de l'ordre, souillée par le sang de Gravier. « Un autostoppeur. Il m'a piqué ma Tahoe. »

Sinistre abruti, songea Whalen. T'as eu ce que tu méritais. « Qu'est-ce qui vous a pris d'accepter un autostoppeur dans ce trou perdu ? »

Le bridé au visage bousillé tressaillit en voyant l'arme à la hanche du shérif. Whalen leva la main. « Je suis flic, ne vous inquiétez pas. » L'homme ne répondit pas. « Vous faites quoi, dans le coin ? poursuivit le policier.

— Des affaires. »

Les sphincters de Whalen se contractèrent. Des affaires ? De toute évidence, quelqu'un d'autre avait devancé le Chinois sur ce

terrain-là. « Quel genre d'affaire peut vous amener ici ? »

Fu n'avait pas de temps à perdre avec un interrogatoire. Il voulait passer à l'action, voir comment ce poulet au torse ensanglanté réagirait à une attaque, comment il bougeait. Fu avait baissé la garde une fois et cette inattention avait failli lui coûter la vie. Il décida cependant de s'abstenir. Pas d'affrontement. Il avait besoin de récupérer l'argent de M. Zhong et de conserver son calme. Il piocha une clope dans sa poche de poitrine. « Vous connaissez un endroit qu'on appelle le Donnybrook ?

— C'est là que je vais », pouffa Whalen.

La cigarette éteinte pendait entre les lèvres explosées de Fu. « Mes affaires ont un rapport avec cet endroit. »

Le shérif évalua le petit homme trapu. « Vous combattez ?

— Parfois », sourit Fu.

Whalen ressentit un tiraillement au creux de l'estomac. « Montez. Je vous emmène. »

Fu s'exécuta. Il fit le tour de la Jeep en boitant, ouvrit la portière et se laissa choir sur le siège passager. Il remit le portable dans sa poche.

« On capte rien ici. Trop loin de tout », indiqua Whalen.

Fu acquiesça. Il désigna l'allume-cigare. « Je peux ?

— Bien sûr », approuva Whalen, la main sur la hanche, près du flingue. Si ce bridé tente quoi que ce soit, pensa-t-il, je pulvérise la vitre passager avec son crâne.

Fu appuya sur l'accessoire sans quitter le Glock du coin des yeux. Celui-ci serait difficile à atteindre une fois qu'il aurait attaché sa ceinture. Même maintenant, il savait qu'après avoir aveuglé le flic d'un coup de coude et touché le point de pression pulmonaire ou lombaire de l'index, il serait à bout de souffle. Et puis le flingue était inutile en combat rapproché. « Vous boxez ? » se renseigna-t-il.

Whalen essayait d'évaluer le temps qu'il lui faudrait pour se

tourner et dégainer en un seul geste, puis le repousser contre la portière et éviter les éclaboussures. Est-ce que cet Asiatique était un de ces enculés férus d'art martiaux ? Il savait que ces conneries occupaient une place non négligeable dans leur culture. Il avait vu les films de Bruce Lee. Mais personne ne pouvait lutter contre une balle. « Non, répondit-il. Je suis juste un représentant des forces de l'ordre.

— Les forces de l'ordre », répéta Fu. Il se cala sur son siège, absorbé par la manière dont il tuerait l'agent. Il avait néanmoins besoin de lui pour aller au Donnybrook, choper Angus et sa sœur, recouvrer les fonds engagés par M. Zhong. L'allume-cigare s'éjecta de son logement. Fu alluma sa cigarette. Il inspira. La fumée s'insinua dans ses bronches. Son esprit se détendit. Un sourire naquit sur ses lèvres tandis qu'il imaginait les supplications du fonctionnaire nageant dans son propre sang.

*

Les insectes se collaient à leur chair nappée de sucre. Pete et Cubitus se débattaient depuis des heures pour se libérer de leurs entraves. Sans résultat. Ils étaient perclus de crampes.

Des bruits de pas retentirent à l'extérieur de la baraque. On trébucha dans l'entrée. Une voix aboya : « C'est quoi ce bordel ?

— Lang ! » cria Pete.

L'intéressé, couvert de contusions récentes, pénétra dans la pièce. La gueule défoncée par un cendrier, le tarin explosé d'un coup de coude. Il avait les poignets liés derrière le dos. Un talon de botte l'envoya valdinguer sur la moquette.

Angus brandissait le fusil à canons sciés, les deux chambres chargées à bloc. La boîte de cartouches était restée dans la Tahoe, mais il en avait gardé quelques-unes dans son falzar. Lang l'avait manqué d'un cheveu au Sale Cabot. Après que le contenu des bouteilles s'était répandu sur son crâne, Angus avait dansé

une sarabande endiablée sur sa tronche. La brute fixait à présent les hommes attachés ensemble. Ils étaient pâles, maigres, galeux et nus.

« Bon Dieu, Lang. Tu fréquentes de sacrées tantouzes. »

Pete, les couilles à l'air, poussa un gémissement : « T'es qui, merde ? »

Angus ne lui prêta aucune attention. Il appuya les canons jumelés sur le crâne de Lang. « Où sont Liz et Ned ? Où est ma came ? T'as dit qu'ils seraient ici en train de se faire enfiler. »

Lang désigna Pete, Dodge et Cubitus d'un signe de tête cabossée. Il cracha un peu de sang. « Demande-leur. »

Angus prit un air dégoûté. « Quelle saloperie vous avez foutu sur vous ? On dirait du miel. »

Dodge claquait des dents au rythme d'un serpent à sonnette qui remuait la queue. Pete commença à geindre. « C'en est. Ce pédé de Ned et sa connasse ont embarqué le flingue de Cubitus et le pognon de son frangin. Ils nous ont obligés à nous désaper et nous ont attachés tous les trois. On est enduits de miel. Cet enculé a tiré dans la jambe de Dodge. Tu vas nous libérer ?

— Laissez-moi deviner. Ils vont au Donnybrook », fit Angus.

Pete renifla avec un air de gamin boudeur. « Ouais. »

Dodge se débattit d'avant en arrière. « Détache-nous ! exigea-t-il. Enlève-moi ces bestioles. Je veux mes céréales, une bière, et mon putain de fric. »

Les larmes aux yeux, Pete supplia : « S'il te plaît, coupe ces liens. »

Dodge enfouit son visage dans la tignasse de Pete, mordit et arracha une poignée de tifs. Il recracha le mélange de crins, de miel et de sueur. Pete hurla, donna des coups de tête à Dodge, qui ne cessait de brailler : « Ferme-la, chochette. Ferme-la ! »

Angus avait envie de se barrer de cette maison de dingues enterrée en pleine cambrousse. Il attrapa Lang par les cheveux, le força à se remettre debout. « Allez, tu vas me conduire au Donnybrook. Maintenant ! »

Il le poussa à l'extérieur. Derrière lui, le type dans la chaise roulante éructait : « Vous barrez pas, salopards ! Revenez ! »

Les spectateurs sniffaient des cuillères entières de poudre agrémentées de lampées de gnôle. Ils gueulaient : « Du sang ! »

Dans les premiers rangs, Marine essuya les éclaboussures, mélange de salive et d'hémoglobine, de son front. Il étudia la mêlée sur le ring. Le jeu de jambes était hésitant, les pugilistes moulinaient à partir de l'épaule et non de la taille. Ils reniflaient, haletaient, se battaient avec la rage de chiens affamés dans la boue.

Il serra son poing gauche, les phalanges blanchirent. Celui-ci serait pour Caleb. Puis il serra le droit en l'honneur de Zeek. Il gagnerait, se dit-il. Il offrirait à ses gamins une vie meilleure. Tammy obtiendrait les soins dont elle avait besoin. Les toubibs soulageraient son dos, elle décrocherait de l'Oxy. Mais lui, parviendrait-il à décrocher des combats ? Arrêterait-il la seule chose pour laquelle il était doué ?

Derrière lui, une épaule frôla la sienne. Il pivota. Une femme avec des cheveux en dents de scie marchait à pas prudents, une bouteille de bière à son flanc tel un couteau. Elle se frayait un passage à travers la foule d'excités.

Purcell se tenait à côté de lui. « T'abandonneras pas.

— Abandonner quoi ?

— Le truc auquel tu pensais il y a quelques secondes. » Il tapota sa tempe du bout de l'index, examina le ring et ajouta : « Tu crois qu'ils comptent les points ? »

Trois mecs s'écroulèrent au sol, foudroyés comme des écureuils flingués au sommet d'un arbre. Aucun sursaut. Juste les muscles et les os qui cessaient de fonctionner.

Marine se demanda dans quelle mesure Purcell connaissait son avenir. Il observa la femme, dont le regard aiguisé lui rappelait celui d'un oiseau de proie. Son cœur se mit à battre plus fort. « Ils bougent mal, leurs attaques sont approximatives. Des combattants de seconde catégorie, au mieux. »

Purcell suivit le regard de Marine : « Vingt dieux, on dirait que tu gobes les mouches. Qu'est-ce que t'as après cette gonze ? »

Le corps de Marine, saturé d'adrénaline, se crispa.

« Elle a le pied sûr. »

*

Liz sinuait parmi les hommes à l'haleine de chacal. Ils luisaient de transpiration, chargés à bloc tandis qu'ils assistaient au combat des vingt premiers pugilistes. Elle proposait sa marchandise divine, emballée dans des sachets transparents, pour cent vingt-cinq ou cent cinquante la dose. Sa préférence allait aux types à qui il manquait des dents, à ceux qui paraissaient déshydratés. Elle connaissait leurs goûts.

Tout près de là, Balafre épiait ses mouvements. Elle tamponnait son nez tuméfié. La phrase mélodieuse qu'elle répétait encore et encore sur le ton d'une berceuse contrastait avec les huées et les cris des spectateurs dépravés : « Quelqu'un va pisser le sang, c'est certain. »

Après s'être faufilée entre les corps à la peau salée, Liz s'arrêta devant le ring. Ned avait été tiré au sort. À présent, lui et dix-neuf concurrents se provoquaient, feintaient sur l'estrade. La tête, les bras. Poings, pieds, coudes, genoux, faces palmaires. Piétinements et coups de boule. Ils se réduisaient les uns les autres en bouillie. Le sang giclait sur l'assistance chauffée à

blanc.

La silhouette de Ned ainsi que celles de ses adversaires écumaient déjà sous la morsure du soleil. Les coups glissaient sur lui, les paumes claquaient sur les carcasses. Le sol instable sur lequel ils boxaient leur faisait perdre le rythme, les déséquilibrait.

Liz vit Mike la Provoc' prendre appui sur son pied droit, balancer un uppercut dans le plexus de Ned et enchaîner par un crochet aux côtes flottantes. Ned toussa et abattit son front dans la gueule de Mike. Les os craquèrent. Sa lèvre supérieure se teinta de rouge. Ned martela trois jabs du gauche : un dans la mâchoire, le second au niveau de la gorge, le troisième à l'épaule. La Provoc' recula pour récupérer. Ned suivit. Le coup de coude fendit la chair tendre au-dessus de l'œil droit de Mike.

Des sifflets, des aboiements retentirent dans les rangs des spectateurs.

« Déglingue ce fils de pute, Ned ! »

« Allez, Mike ! Tue ce mongol ! »

Liz passa le doigt à l'intérieur du sachet qu'elle gardait pour son usage personnel. Grande inspiration. Ramonage chimique de la trachée. Comme elle frottait les restes de poudre contre ses dents, elle aperçut un type vêtu d'un T-shirt d'une blancheur impeccable enfilé dans un jean. Ses cheveux courts, couleur robusta et parsemés de quelques mèches grises, étaient ramenés sur le côté. Les flammes jaune orangé sur ses bras lui conféraient une allure belliqueuse. Il adressa un sourire à Liz. Elle se sentit toute chose. À l'épreuve du combat, Ned l'avait certes impressionnée, mais ce type possédait une prestance bien supérieure à ce dealer pouilleux. Elle désigna le ring et hurla pour couvrir les acclamations : « Pourquoi on l'appelle la Provoc' ? »

L'homme rit en lui attrapant le bras. « C'est moi qui lui ai donné ce surnom. » Il proposa de lui raconter la suite de l'histoire à l'écart du tumulte.

Balafre plissa les yeux, jeta le mouchoir qu'elle tenait contre son nez. Elle ne quittait pas le couple de vue. Après s'être enfilé une bonne rasade de Bud, elle rumina : « Quelqu'un va pisser le sang, c'est certain. »

Liz et l'homme se rendirent à un endroit d'où ils pouvaient voir le combat sans être obligés de crier pour se faire entendre. Les lèvres de l'homme s'entrouvrirent et les phrases, ponctuées d'expressions typiques du sud profond de l'Indiana, se formèrent : « Il y a plusieurs années de ça, Mike était au Sale Cabot. Il bossait à l'époque pour une scierie locale. Un type nommé Jus-de-Chique l'a bousculé par accident. Mike a renversé sa bière. Jus-de-Chique s'excuse, propose de lui en payer une autre. Mais Mike a les boules, il menace Jus-de-Chique de lui réduire le claque-merde en placenta. Jus-de-Chique se marre, conseille à Mike de se calmer. Mike refuse. Jus-de-Chique mesure deux mètres vingt, cent vingt-cinq kilos à la pesée. C'est un cultivateur de tabac plutôt sanguin. Mike, comme tu vois, culmine à un quatre-vingts pour quatre-vingts kilos. Et il veut pas lâcher l'affaire. Il commence à planter son doigt dans la poitrine de Jus-de-Chique. "Allons régler cette histoire dehors", qu'il lui dit. Jus-de-Chique accepte. Tous les mecs de la taverne sortent pour assister au spectacle. Maintenant, Jus-de-Chique attend sur le parking, la tronche écarlate façon crise d'urticaire. "Attends une seconde", lui dit Mike. Il va à sa bagnole et y prend un manche de pioche. Il le tend à Jus-de-Chique. "Tu vas en avoir besoin." Tous les habitués sont là, à observer la scène. Jus-de-Chique regarde Mike pendant au moins une minute, puis il secoue la tête : "Espèce de taré." Il fait demi-tour et rentre dans la taverne. »

L'œil rivé sur Liz, Balafre serpentait entre les spectateurs.

Liz s'explosa le cerveau avec une nouvelle dose de poudre dans les naseaux. « Pourquoi diable Mike a fait un truc pareil ? »

L'homme eut un sourire. « Je suis tombé sur lui un jour et je lui ai demandé : "Qu'est-ce qui t'a pris d'asticoter Jus-de-

Chique ? Il aurait pu te tuer.” Mike a rigolé. “Mais il s’est abstenu. J’ai fait un tel numéro de provoc’ à ce fils de pute qu’il a cru que j’étais à la fois très con et complètement niqué de la tête. Il savait pas comment réagir avec moi.” »

Des vivats s’élevèrent dans la foule rassemblée autour du ring. Cinq types gisaient au sol, inertes. Les quinze derniers continuaient à échanger des coups. Ned termina d’imprimer sur le visage de Mike la marque ensanglantée de la défaite, puis se dirigea vers l’adversaire suivant, auquel il s’attaqua en compagnie d’un autre pugiliste. Le combattant tomba. Ned se retourna contre celui qui l’avait aidé.

Liz sniffa encore une fois et tendit la main. « Appelle-moi Liz. »

Balafre arriva par-derrière, sa bouteille vide à la main. Son blair avait pris diverses teintes jaunes et noires. Elle pulvérisa le verre sur les tresses en forme de queue d’opossum de Liz.

Plusieurs voix scandèrent : « Quand tu vois une tête, frappe-la ! Quand tu vois une tête, frappe-la ! »

Avec un regard intense, l’homme assista à la gélification et à l’effondrement instantané de la jeune femme. Il se pencha, lui souleva le menton du bout des doigts. « Je suis Bellmont McGill. Balafre est ma fille. Bienvenue au Donnybrook. »

Balafre retira le flingue du jean de Liz ; lui arracha son sac à dos. La jeune femme essaya de se défendre, mais Balafre la crossa à la bouche jusqu’à ce que son acte de rébellion se transforme en salive rosâtre. Elle enfouit ensuite le pistolet à l’avant de son treillis, ouvrit le sac, plongea sa main à l’intérieur et s’exclama alors : « Putain de merde ! »

*

Les tables étaient toutes retournées. Le sang des mecs avait redécoré le parquet. Deux silhouettes se dressaient derrière le comptoir du Sale Cabot. Leur visage portait des traces de

coups manifestes. Les rayonnages derrière eux étaient à présent dépourvus de boissons. L'un des types s'énerva : « Vous voulez quoi, merde ? »

Les vapeurs d'alcools mélangés suffoquaient Whalen. « Je viens de la part de Poe. Je cherche Lang », répondit-il.

Un rire nerveux parcourut la salle et s'attaqua à la colonne vertébrale du shérif. Il posa la main sur le Glock à sa hanche et se retourna, sans toutefois perdre ses interlocuteurs de vue. Deux autres types approchaient depuis l'entrée. L'un d'eux était armé d'un tabouret. Le deuxième brandissait un tesson de bouteille dont les arêtes brillaient comme des dents de scie.

Whalen serra les mâchoires, murmura : « Je veux pas d'emmerdes. Dites-moi juste où est Lang.

— Il est pas ici », rétorqua le mec au tabouret.

Le shérif leva les yeux au ciel. « Où, alors ?

— Un enfoiré qui cogne comme un putain de mulet est passé faire le ménage. Il voulait retrouver sa sœur et un gus qu'on connaît : Ned. Il a emmené Lang avec lui. Ils sont allés chez Pete. »

Les mains de Whalen commençaient à trembler. Les fils de pute, pensa-t-il. L'écume s'épaississait à la commissure de ses lèvres. Il désigna son Glock à l'intention du mec au tabouret.

« Tu t'appelles comment ?

— Crampon. Pourquoi ?

— Pose ce tabouret et fais demi-tour. Toi et moi, on part en excursion. »

Crampon hésita, les yeux braqués sur le flingue, puis s'exécuta. Whalen retira une paire de menottes de pouces à sa ceinture, les passa autour des premiers doigts de Crampon. « Tu vas me montrer où habite ce Pete. Si un de tes copains s'interpose, je finirai l'opération de nettoyage que l'autre a oublié de terminer. »

Quatre types armés de fusils poireautaient à l'extérieur de la cabane noire et grise. Leurs chiens, enchaînés, se tenaient prêts à intervenir au moindre signe. Angus leva le pied de la pédale d'accélérateur et appuya sur le frein.

« Tu crois que ces mecs vont te laisser passer ? » demanda Lang à travers ses lèvres enflées. La lanière de cuir entravait toujours ses mains dans son dos.

L'ombre des arbres qui s'étirait sur la route gravillonnée tacheta le visage d'Angus ainsi que son bras, passé par la vitre ouverte. « C'est l'idée.

— Le tournoi a déjà commencé, précisa Lang tandis que des gouttes de liquide pourpre tombaient de sa bouche.

— Peu importe.

— Si tu déconnes avec McGill, t'es mort. »

Plusieurs années auparavant, Angus avait été contacté pour participer au Donnybrook. À l'époque, son visage était encore intact. Il n'avait rien voulu entendre. Le prix était certes alléchant, mais Angus connaissait trop de mecs fêrus de combats, des mecs qui arrondissaient leurs fins de mois avec des biftons nets d'impôts, dont on n'avait plus eu de nouvelles après leur visite au Donnybrook. La rumeur prétendait que si vous étiez doué, même en cas de défaite, McGill vous enrôlait dans son écurie pour écumer les combats clandestins dans le pays. Il vous suçait jusqu'à la moelle pour du fric. Votre déclin ne lui faisait ni chaud ni froid. Il pariait aussi bien sur ses propres bourrins que contre eux.

Angus étouffa un rire. « Peut-être que je crèverai, peut-être pas.

— Tu crois vraiment que Ned et sa gonze à dreadlocks en valent le coup ?

— Ils ont essayé de me niquer une fois, j'ai failli être bouffé par les vers. Ça se reproduira pas. »

Angus arrêta la bagnole, attendit. Le premier garde marcha

jusqu'à la Tahoe et posa sa main sur la portière, près du bras d'Angus. Il fit un geste du menton. Ses trois comparses surveillaient le côté passager. Un talkie-walkie grésillait par intermittence. Un des hommes aux dents pisseuses pouffa : « Il t'est arrivé quoi, Lang ? »

L'homme posté près d'Angus demanda : « Combattant ou spectateur ? »

— À toi de me le dire », répliqua Angus. Puis il chopa le garde par le poignet et le tira à l'intérieur. Il accéléra à fond. « À mon avis, je suis aucun des deux. J'appartiens à une catégorie entièrement nouvelle. »

*

Dans la vieille étable, Caprin et Mollet d'Acier tordirent les bras de Liz en arrière tandis que McGill lui ouvrait les mâchoires à l'aide d'un écarteur en métal. Il examina la cavité buccale. « Des dents toutes blanches. Pas de carie. Elle peut encore sucer quelques bites. »

Le goût acide du métal souleva l'estomac de Liz. Le sang dégoulinait aux coins de sa bouche meurtrie.

McGill posa l'écarteur sur la table en chêne derrière lui, juste à côté d'un talkie-walkie, d'un .38 et d'une bouteille de deux litres de bourbon. Le sac à dos contenant la came et l'argent amassé jusque-là trônait à côté des ustensiles. Les cris étouffés de la foule leur parvenaient depuis l'extérieur. Le premier combat touchait à sa fin.

« S'il y a un truc dont je me fatigue pas, professa McGill, c'est bien les chattes. Toutes les chattes. » Il jeta un coup d'œil à Mollet d'Acier. « Laisse Caprin la tenir et viens là, qu'on voit un peu à quelle catégorie de pute elle appartient. »

Mollet d'Acier était un ancien forain. Il avait voyagé avec plusieurs groupes itinérants. Non seulement il s'était occupé des stands de pêche aux canards et des jeux à pinces, mais il avait

aussi baisé toutes sortes de nanas abjectes. Il lâcha Liz et vint se poster devant elle. Après avoir soupesé un nichon, il se frotta la barbe — quelques poils gris sur un menton épineux — et cracha un mollard brunâtre sur le sol de la grange. Il portait un bandana rouge et des crânes d'acier dans ses lobes. Il s'adressa à McGill d'une voix traînante et iodleuse : « Eh ben d'abord, t'as les gonzesses à Luna Park. Les péquenaudes qui sortent de leur cambrousse une fois l'an, fardées comme des clowns. Elles font du stop jusqu'à la ville pour se trouver une pine de citoyen. Puis t'as les masos. Du style à accepter les dérouillées de leur mari ou de leur copain sans rechigner à se faire culbuter. Ensuite, t'as les filles à camping. Des petites Blanches pouilleuses qui attirent les mouches à merde avant même d'avoir lâché leur pruneau. »

Mollet d'Acier regarda Caprin par-dessus l'épaule de Liz. Caprin vendait des chèvres domestiques pour l'abattage ou le lait. Le pourtour de ses yeux, atteints de cataracte, pendouillait à la façon d'une peau de chamois détrempée. Il planquait ses cheveux huileux sous une casquette de camionneur noire ornée d'un logo Auto Zone délavé.

« T'en penses quoi, Caprin ?

— Elle a ces espèces de tresses sur le crâne, zézaya l'intéressé. Tu sais, elle ressemble à la salope dans *Le Choc des Titans*. »

Mollet d'Acier expulsa un nouveau glaviot. « C'est réglé, patron. On a affaire à une pute type Méduse. »

McGill étouffa un rire. « Alors, on va faire reluire Méduse. Parce qu'elle va passer les prochaines nuits sur le dos, les jambes écartées, en échange d'un peu de blé. » McGill fit un clin d'œil à Liz. « Je prends cinquante pour cent de tes gains. Tu me rembourseras le temps que tu m'as fait perdre, connasse. »

La porte de l'étable grinça. Ned entra, la tronche modelée à coups de phalanges. Une entaille cisailait son front, ses lèvres adoptaient une mauvaise teinte bleue. Ses mains n'étaient plus que deux extensions de chair martyrisées.

« T'as gagné ? se marra McGill.

— Ouais, grogna Ned, pantelant.

— D'après Balafre, ce joli cul est avec toi. Pourquoi tu t'es associé avec cette grande gueule ? »

Ned s'empara de la bouteille de gnôle, leva le goulot. La bosse de la taille d'une noix qui lui servait de pomme d'Adam monta et descendit. Il baissa la bouteille et expliqua : « Pour faire court, on a passé un marché au Leavenworth. Je butais son vieux, elle me laissait la baiser et me filait un pourcentage de leur came. »

McGill désigna la table. « Tu parles de ce sac à dos ? »

Ned regarda l'endroit où il avait pris la bouteille. « Ouais. Une partie de la marchandise m'appartient.

— Je vais te dire quoi : remporte le tournoi, et la moitié du sac est à toi. Je garderai le reste en dédommagement du préjudice causé à ma fille. Par contre, si tu perds, je conserve la totalité du lot. »

Ned avait tué, il s'était cassé le cul pour ce putain de sac. Pete et sa bande de demeurés avaient essayé de le ramoner à sec, il avait déboursé mille tickets pour participer au Donnybrook et s'était fait démolir le portrait. Il répondit : « Bouffe ta merde et étouffe-toi avec, gros con. »

Les yeux de McGill s'exorbitèrent. « Gaffe à ta langue de pute, espèce de brouteur de fions. »

La colère vibrait sous les pieds de Ned. Encore électrisé par le combat, il avança vers McGill, arma son bras droit et lui envoya un uppercut au foie.

Les yeux de Caprin s'emplirent de larmes sous l'effet de la surprise. Paralysé, en état de choc, il bredouilla : « Putain de merde ! »

Mollet d'Acier recula. Hors de question de s'interposer entre ces deux mauvais fers. « Ce fils de pute a un vélo dans le ciboulot. »

McGill se plia en deux, tâtonna au niveau de la ceinture à la recherche de quelque chose. Ned poursuivit avec un crochet du

gauche. McGill mit genou à terre, mais trouva finalement la tige d'acier noir, de la taille d'une moitié de fusée d'alarme, dissimulée dans son pantalon. D'un geste sec du poignet, il transforma la tige en véritable bâton de sécurité. Il balança son instrument dans le tibia de Ned, puis à la cuisse. Après s'être redressé, il visa les côtes et les reins.

Ned suffoqua, leva les mains pour se protéger la tête. McGill lui martela les avant-bras, les épaules, le crâne.

« Enculé ! » hurla Ned. Il se recroquevilla en position fœtale.

McGill haletait sans cesser d'abattre l'ustensile, au niveau du ventre cette fois. Il n'entailait pas la peau mais coupait la respiration à son adversaire. « Je t'aurais pris dans mon écurie depuis belle lurette, siffla-t-il, si t'étais pas aussi tordu que moi. »

La vision de Liz était tantôt floue, tantôt nette. Elle avait vu la matraque télescopique effectuer son travail de sape sur le corps de son partenaire avec la violence d'une averse de grêle sur un toit de tôles. La prise de Caprin s'était relâchée. Dès qu'elle retrouva sa lucidité, elle lui écrasa le pied, se libéra et fonça sur McGill, qu'elle poussa sur Mollet d'Acier. Elle rafla le sac et le .38, contourna l'organisateur qui brandissait son bâton avec des yeux fous. « Espèce de salope ! » éructa-t-il.

Liz posa son doigt sur la queue de détente. « Celui qui frappe une femme mérite un châtiment deux fois pire. »

Ned sentit son corps accuser la brûlure des coups, les hématomes naissants, tandis qu'il se remettait debout. Il écarta Liz et planta son poing dans le plexus de McGill. Le BDS s'échappa des mains de l'organisateur. Il se répandit au sol comme le liquide amniotique d'entre les jambes d'une femme enceinte.

Mollet d'Acier et Caprin s'étaient déjà allongés, les mains sur la tête. Le talkie-walkie posé sur la table crachota. Une voix d'homme excité retentit : « McGill ? McGill ? On a un intrus. Il traîne Coupe-coupe avec lui. Il a défoncé la putain de barrière. »

Liz jeta un coup d'œil à Ned. « Et maintenant, on fait quoi ?

— On se tire pendant qu'il en est encore temps. »

Assis à la place du mort, Fu méditait sur les aiguilles et la peau transpercée. Il pensait aux corps à bout de souffle, aux inspirations et aux expirations ponctuées par les supplications. Briser un homme. Servir. Il regarda Whalen entrer dans la maison à la suite d'un pilier de comptoir dégueulasse. Le flic pointait son arme dans le dos de l'épave.

Crampon demanda au shérif : « Il y a quoi entre vous et le bridé dans la Jeep ? Une espèce de truc fétichiste ? »

Whalen tapota le canon du Glock à l'arrière du crâne de son prisonnier. « La ferme ! »

Le salon était désert. Des tortillons de bande adhésive rampaient sur la moquette. La baraque puait la transpiration et le miel.

Une extrémité métallique vint se coller dans les reins de Whalen. Une voix conseilla : « Lâche ton joujou. »

Le shérif continua de braquer Crampon. « Vas-y, bute-moi. Je disperserai les entrailles de ce vieux garçon aux quatre vents.

— Je m'en tape », fit la voix.

Crampon reconnut avec inquiétude l'auteur de la menace. « Déconne pas, Pete. Il cherche Lang et un mec appelé Angus.

— Lang est passé avec un type à la gueule de traviole. Sans doute Angus.

— Et Ned ? questionna Whalen.

— Ned s'est barré depuis longtemps avec une gonzesse à

moitié tarée. Il nous a laissé dans notre merde. Comme Lang et le mec à la tronche défoncée. Maintenant, lâche ton putain de fumon.

— Va te faire enculer. »

Crampon intervint : « Arrête tes conneries, Pete. Il veut juste retrouver Angus. Où ils sont allés ? »

Pete se mit à rire. « Je sens une odeur de poulet. T'es de la police, pas vrai ? »

Un moteur ronronna dans le couloir. Dodge fit son apparition dans son fauteuil électrique. Il était accompagné de Cubitus, les mains sur les couilles. « C'est quoi, ce bordel chez moi ? » brailla l'estropié. L'AR-15 plaqué contre sa jambe blessée lui donnait toutes les apparences d'un tueur cyborg. Le sang avait coagulé sur son tibia. Il leva le fusil d'assaut. « Tu veux pas me répondre ? »

Sans prévenir, il balaya le salon d'une rafale. Cubitus entama un pogo délirant, serrant ses testicules de plus belle. « Putain ! » Whalen plongea sur Pete. D'un coup d'épaule, il l'envoya valdinguer dans le jardin à travers la porte ouverte. À l'intérieur de la maison, la pluie de balles avait transformé le corps de Crampon en un plan d'eau troublé par des jets de pierres. Il s'effondra dans une écume sanguinolente.

Au milieu du jardin, Whalen et Pete luttèrent avec force grognements pour prendre possession de leurs armes respectives. Le shérif s'aperçut que son adversaire possédait un tournevis et non un flingue. Il serra les dents, lui tordit le poignet et enfonça le canon du Glock dans sa mâchoire. De l'autre main, il dirigea le tournevis vers Pete.

Dans la maison, les détonations cessèrent. « Cette saloperie s'est enrayée », tempêta Dodge.

Crampon tressautait sur le sol du living. Il leva les yeux vers son assassin et gargouilla : « Tu m'as tiré dessus, espèce d'enfoiré. Tu m'as tiré dessus. »

Cubitus dansait toujours derrière son frère. « Ça t'apprendra à amener des étrangers à la maison. »

À l'extérieur, Pete s'acharnait contre les trente ans de musculation de Whalen. Le flingue lui oblitérait la joue. Des filets de salive formèrent une toile d'araignée en caramel fondu lorsqu'il ouvrit la bouche pour dire : « Tire p... » Ses mains lâchèrent prise au moment où le Glock forait un trou incandescent dans son épiderme, par lequel se déversèrent diverses substances organiques. Whalen roula loin de Pete. Pete loin de Whalen. Les paumes sur la figure, il cria : « Merde ! Merde ! »

Le shérif s'agenouilla, puis se mit debout. Son bras gauche pendait à son flanc. Le droit se terminait par le Glock. Il porta la main à son oreille. La déflagration lui avait déchiré les tympans.

Il regarda Pete tituber et claudiquer vers un garage en tôle ondulée. Whalen se fila trois mandales dans l'espoir de faire cesser les interférences en noir et blanc dans son crâne. Il leva son flingue, visa Pete. Quelque chose s'infiltra à l'arrière de sa cuisse, puis dans son mollet. Un liquide tiède coula, sa main gauche s'ouvrit pareille à une pièce d'artifice qui explose. L'un de ses genoux ploya. Au comble de la douleur, il se retourna. Dodge était dans un coin de la baraque, le bec grand ouvert. Les douilles pleuvaient de la chambre latérale de l'AR-15. Whalen aligna les hausses, ferma un œil. La rotule de Cubitus se désintégra. Il dévia le canon sur Dodge. Une nouvelle onde de choc ardente se diffusa dans son bras.

*

La barrière de métal se plia en V. Les phares et la grille de radiateur de la Tahoe explosèrent, rampèrent sous le bas de caisse avec un raclement métallique. Angus garda le pied au plancher. Le moteur hurlait de concert avec l'homme dont le bras

était prisonnier de l'habitacle. Ses pieds, ses jambes moulinaient au rythme des nids-de-poule et des ornières sur la chaussée défoncée. Angus braqua pour négocier un virage, passa à quelques centimètres d'un arbre et lâcha le bras de son captif. Il écouta celui-ci percuter le tronc avec un grognement.

Lang, les pupilles dilatées par l'adrénaline, demeurait tétanisé sur le siège passager. « Putain, tu veux peut-être te faire tuer, mais t'aggraves ton cas à chaque seconde. »

La route s'étirait à présent à travers les campements provisoires. Champ de voitures, de camions, de tentes. Fumée. Spectateurs dispersés comme des cafards en pèlerinage désordonné. Angus aperçut au loin une étable noire et grise. Le bâtiment lui rappelait la guérite qu'ils avaient franchie. Les dépendances étaient peintes dans les mêmes tons. Un vaste ring entouré de hauts barbelés se dressait au beau milieu du terrain. Un type se tenait sur une plate-forme en bois érigée à proximité. Il annonçait les vingt numéros suivants dans un porte-voix. Les combattants sélectionnés jouaient des coudes, se bouscullaient pour se frayer un chemin parmi les concurrents en attente. La foule les acclamait.

« Le prochain round va sans doute commencer », supposa Lang.

Angus examina la masse de véhicules stationnés. Il s'énerva : « Qu'est-ce qu'il a comme tire, Ned ? »

— Aux dernières nouvelles, une Chevrolet à bout de course. Plateau orange tout rouillé, capot bleu ciel. Tu ferais mieux de garer ce monstre avant qu'ils te chopent. »

Angus savait que les délais étaient serrés. Les gardiens avaient déjà dû signaler la Tahoe cabossée au PC. Il s'arrêta entre une Ranger et une Chevette. Son canon scié à la main, il descendit de voiture sans se soucier des clefs et éjecta Lang de son siège. Le tandem entreprit de parcourir les allées délimitées par les pare-chocs. Des hommes, des femmes aux visages barbouillés de

fritures et de sang de chevreuil sifflaient leurs canettes ou leurs bouteilles. Angus remarqua plusieurs types armés de fusils et munis de talkies en lisière du champ. Ils progressaient à travers la marée humaine.

La Découpe voulait se venger, mais aussi récupérer sa came. Il s'adressa à Lang. « Si tu vois Ned, tu me fais signe, tu me le décris. Lui, ma chiffe molle de sœur et ma dope : c'est tout ce que je veux. Joue au con et je te plombe la gueule d'une double décharge. »

Lang haïssait autant Angus que Ned. Il rêvait de voir crever ce dernier. Pour le braquage dont lui et Pete avaient été victimes quelques mois plus tôt et pour avoir laissé son cousin attaché avec les deux frangins psychopathes. Cependant, il désirait par-dessus tout obtenir réparation pour les emmerdes qu'Angus avait causées. En particulier son bar saccagé.

« Pas de souci, répondit-il. Je te le montre, mais il me faut quelque chose en échange. Pourquoi tu déferais pas cette ceinture de mes poignets ? J'ai les mains engourdies. »

Angus appuya les canons jumelés sur la nuque de Lang, lui saisit le bras. « T'es pas en position de demander quoi que ce soit. Avance vers le ring. On doit s'éloigner de la Tahoe. Laisse-moi te proposer un truc : si t'obéis, je te laisse vivre. »

Les portes de la grange noire et grise s'ouvrirent. Ned boita hors du bâtiment. Il se tenait l'épaule. Liz avait un flingue à la main et un sac sur le dos. Lang les repéra. « Là-bas ! À l'entrée de l'étable. Ned et ta siphonnée de sœur. »

Angus jeta Lang à terre et entama sa progression dans l'incroyable rassemblement de poivrots, de fumeurs de joints, d'alcoolos et de sniffeurs de poudre. Lang se tortilla dans la poussière. Angus disparut tandis qu'il s'égosillait : « Putain, mec ! Détache-moi, merde ! »

Le présentateur aboya dans son mégaphone : « Combattez ! »

Les pancratiastes écrasèrent leurs jointures et leurs articulations sur les os de leurs prochains, échangèrent des

goulées d'air contre des coups de poing et de tibia. Les crânes se fendirent, les côtes se brisèrent, les peaux s'ouvrirent. Les hommes saignèrent.

Angus écartait les corps belliqueux et mécontents autour de lui. Liz et Ned se taillaient à travers champ en direction d'une forêt de cèdres. La rage le submergea comme un cours d'eau libéré de son lit.

Une Ford rouge surélevée déboula à l'entrée du terrain, ralentit. Ses occupants scrutèrent les rangées d'engins motorisés en quête de la Tahoe esquintée. Le conducteur s'arrêta soudain. Les trois mecs de la guérite descendirent. L'un d'eux porta un talkie à sa bouche. Les autres se penchèrent pour examiner l'intérieur de la voiture recherchée, puis exprimèrent leur frustration à coups de pied dans les graviers.

Une équipe de McGill, guidée par une meute de chiens de chasse, rejoignit la Tahoe. Fusils en bandoulière, les hommes laissèrent les limiers s'imprégner de l'odeur de leur proie.

À l'image de l'affrontement sur le ring, la traque commença.

*

La fumée des cigarettes et autres psychotropes expulsée par les spectateurs piquait les yeux de Marine. Il s'éventa du plat de la main.

« T'es incommodé ? demanda Purcell.

— Quand tu vis de tes poings, t'es toujours entouré de types qui s'adonnent à ce genre de truc. C'est leur manière de surnager. »

Purcell posa cinq doigts écartés sur l'épaule de Marine : « Mais pas toi. Tu ne comptes que sur tes facultés innées pour subsister. Tu tires le meilleur de la fange. Un exploit que ton père a jamais réussi à accomplir malgré ses tentatives. Même si tu gagnes ce tournoi, tu pourras pas échapper aux ennuis qui vous

attendent, toi et ta famille. Par contre, tu trouveras toujours des mecs qui te ressemblent. Des mecs que tu combattras pour du fric.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Comment tu connaîtrais quoi que ce soit à propos de mon père ? »

Purcell eut un sourire énigmatique. « Je sais beaucoup de choses. Tu verras. »

Un moteur rugit au loin. Des chiens aboyèrent. Sur le ring, les concurrents broyaient la chair de leur vis-à-vis à l'aide de leurs phalanges. Marine reporta son attention sur l'étable. La femme — celle qui avait le pied sûr et dont le visage avait rencontré le mauvais côté d'une bouteille — sortait en compagnie du gagnant du premier match.

« Et le couple qui se barre de la grange, tu sais quoi sur eux ? »

Purcell regarda l'ancienne écurie, se tourna vers Marine sans se départir de son sourire : « Leurs facultés innées vont bientôt être mises à l'épreuve. »

*

Le front de Whalen était couvert de sueur. Le sang réchauffait ses lèvres. Les projectiles lui avaient ouvert les guiboles. Ses bras pendaient, inertes. La main gauche avait encaissé plusieurs tirs, la droite empoignait toujours le flingue. La terre calleuse lui servait de matelas. La portière de la Jeep grinça. Des pas approchèrent. Fu examina Whalen à travers ses verres fracturés, pensa un instant à la manière dont il allait le saigner lorsqu'ils seraient au Donnybrook. Trouver Angus et Liz. Récupérer l'argent de M. Zhong. Il n'achèverait pas le policier d'une balle. Il jeta un coup d'œil à la Jeep. Comment se rendre au tournoi et recouvrer les fonds de M. Zhong ? Il ne savait pas du tout où il était.

Après s'être agenouillé, il passa la main sur l'épaule blessée

du fonctionnaire. La plaie n'était guère plus large qu'une phalange. Son corps était tiède. Sa poitrine bougeait à peine.

Pete ressortit en caleçon et en bottes de travail du garage poussiéreux et gondolé. Une vilaine sueur collait à sa peau. Des nuées d'insectes lui tournaient autour. Il avait déniché un pied-de-biche et pressait un chiffon taché d'huile de vidange sur sa joue perforée. Il ravala quelques mucosités, puis articula : « T'es un pote à cet enculé de poulet ? »

Fu pivota, se dirigea vers son interlocuteur. Celui-ci s'obstina à fanfaronner : « Tu vas faire quoi, Chinetoque ? M'astiquer le fion ? »

Pete visa les côtes de l'Asiatique. Il se sentait vif, puissant. En réalité, il était plutôt lent.

La main de Fu jaillit pour crocher son poignet, contrôler la trajectoire du pied-de-biche. Il planta ses doigts sous le menton de son adversaire, saisit le maxillaire inférieur, poussa, tira jusqu'à déboîter la mâchoire. La tige de métal heurta le sol. Les genoux de Pete suivirent. Sa mâchoire béait. Il était désormais incapable de formuler la moindre phrase. Juste de bredouiller : « Heu ! Heu ! » Il voulut toucher sa mandibule, la remettre en place, mais la douleur était insupportable.

Fu laissa échapper un rire. « Tu dois apprendre à respecter les autres. »

Dans la maison, Cubitus sortit à cloche-pied de la chambre où il avait réussi à se traîner tandis que le shérif ripostait. Les coups de feu lui avaient arraché sa casquette. Il se faufila en silence dans le couloir et gagna le salon. Les murs étaient criblés d'impacts aussi gros que des billes. Les cloisons en bois se réduisaient à un tas d'échardes, la poussière de plâtre envahissait les moindres recoins. Le canapé graisseux vomissait son rembourrage, la télévision pulvérisée trônait au milieu du foutoir. Crampon gisait à terre, immobile.

Cubitus sautilla jusqu'à son frère. La tête de Dodge reposait

contre son épaule droite. La bave coulait sur son torse transpercé de balles. Aucun mouvement. Ni dans ses yeux, ni sur sa poitrine. Cubitus souffla : « Non, s'il vous plaît, non. » Ses lèvres tremblaient, les larmes serpentaient sur ses joues. Il caressa le visage de Dodge. La chair était ferme, tiède. La circulation sanguine s'atténuait. Il passa ses doigts dans la chevelure filasse du moribond, ses yeux se posèrent sur le fusil d'assaut dans son giron. Il ôta un à un les doigts crispés sur la crosse, empoigna l'arme, puis éjecta le chargeur. Vide. Il épia le jardin par la porte ouverte. Un Asiatique surplombait Pete, à genoux. Les traits humides de Cubitus se plissèrent. Il murmura : « C'est qui, ce connard ? »

Fu détacha sa ceinture, s'approcha de Pete qui essayait de parler, de se relever, de fuir. À la première tentative de dérobade, Fu le balaya d'un coup de pied chassé. Pete retomba à plat ventre. Fu appuya sur son dos. Pete se débattit. Le Chinois frappa à la nuque du plat de la main. L'agitation cessa. Fu lui attacha les poignets dans le dos, le releva et le retourna pour le regarder en face. Il écouta un moment les bruits immondes en provenance de sa gorge, contempla les larmes qui traçaient un sillon crasseux sur sa joue brûlée, puis attrapa le maxillaire inférieur, les deux pouces sur le menton, et remboîta la mâchoire. Pete trépigna, cracha, jura : « Putain de merde d'enculé de ta race ! »

Nouveau rire de Fu. « Emmène-moi au Donnybrook. »

Pete essaya de riposter à coups de pied. Il se mit à gueuler : « Je t'emmène nulle part, fils de pute ! Sauf au cimetière ! »

Agacé, l'Asiatique effectua une pique au cou. Pete suffoqua. Fu posa la main sur son épaule et l'obligea à marcher en direction de la Jeep. Il précisa : « Tu m'emmènes tout de suite. »

Pete se contracta. « T'es qui, merde ? »

— Ça ne te regarde pas. »

Comme il escortait son prisonnier jusqu'à la portière ouverte, il entendit un cri de guerre lancé dans son dos. Avant qu'il puisse

faire volte-face, deux bras d'une pâleur cadavérique le ceinturèrent, des morceaux d'ivoire pointu se fichèrent dans son cou.

Liz et Ned pénétrèrent dans la forêt. Le sac à dos suspendu à l'épaule de Liz ballottait tandis qu'elle écartait les branches des arbres qui lui griffaient le visage et les bras. Ned boitait derrière elle, les muscles contusionnés, perclus de crampes. Il l'appela : « Reste là où je peux vous voir, toi et le sac, pute vérolée. »

Liz se demanda quelle mouche l'avait piquée le jour où elle s'était associée avec ce distributeur de Tic Tac à la manque. Elle se retourna et planta le canon du .38 sur le front perlé de sueur de son partenaire. « Sale bâtard. Je suis dans la merde à cause de toi. On aurait pu vendre la came ailleurs. »

Ned loucha sur le canon. « Ouais. Eh ben, oublie pas que la moitié du pognon et de la poudre m'appartient. »

Les aboiements retentirent au loin. Ned cria : « Dégage ce flingue de ma tronche, connasse ! McGill et sa bande d'enculés ont lâché les chiens ! »

Ils émergèrent des fourrés pour aboutir à un site rocailleux. Des pierres de toutes les formes, de toutes les tailles ; aussi grosses qu'un mobile home ou petites comme des sous-marins de poche. Ils gravirent les amas de caillasses éclatées à quatre pattes jusqu'à atteindre un terrain moussu. Un sentier longeait une clôture en barbelé. « Touche pas aux fils, avertit Ned. C'est électrifié. »

Liz leva les yeux au ciel. « Sans déconner.

— Contente-toi de me suivre. » Il se dirigea vers la droite. Un claquement métallique. Ned se retrouva sur le cul. « Fais chier ! »

brailla-t-il. Il attrapa sa jambe à deux mains. Son tibia et son péroné brisés crevaient la peau. Sa botte s'emplissait de sang. Il venait de mettre le pied sur un vieux piège à loup rouillé.

L'ombre de Liz se posa sur lui. Une expression de dégoût digne d'un pruneau écrasé se peignit sur ses traits lorsqu'elle vit le carnage humide et pulpeux à travers le jean. Les lèvres tuméfiées de Ned frémirent. Il ordonna : « Arrête de gober les mouches, espèce de tordue. Aide-moi à libérer la cheville. »

Liz expulsa un gloussement de goret. « T'aurais dû regarder où tu foutais les arpions, ganache pourrie. »

Elle commença à s'éloigner.

« Te barre pas avec le sac ! hurla Ned. Reviens ! »

Liz l'ignora. Elle s'engagea sur le sentier. Soudain, elle trébucha. Ses paumes frappèrent le sol rude et caillouteux. Elle demeura un instant en extension, comme si elle effectuait une pompe. « C'est quoi, ce truc ? » Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Un fil transparent traversait le layon. L'une de ses extrémités était reliée à un poteau de clôture, l'autre à une sardine. Avant qu'elle puisse esquisser un geste, elle entendit un sifflement. Le temps de tourner la tête, les lanières souples jaillirent de trois directions différentes, manquant son nez et ses joues d'un cheveu. Liz se figea.

Les aboiements s'intensifiaient. Ned grognait, gémissait. Liz observait les trois mocassins d'eau en face d'elle. Leurs langues frétilaient à la recherche d'un signal qui leur permettrait d'attaquer. Les yeux de la jeune femme remontèrent sur les corps ondulants. Elle constata que la queue torsadée des reptiles était attachée à des fils, eux-mêmes fixés à des sardines semblables à celle qu'elle avait vue précédemment. Ned continuait à l'appeler : « Reviens ici ! Enlève-moi ces pointes de la jambe ! »

Les serpents se replièrent, attendirent. Liz se redressa très lentement. La poussière, la mousse, les éclats de pierres. Dès qu'elle s'estima hors d'atteinte, elle se cambra pour s'agenouiller. Elle porta les mains à son visage. Son estomac se noua, protesta.

Elle s'accorda un moment de silence, expirant en douceur afin de se calmer. Une voix familière se moqua d'elle :

« Alors, charmeuse de serpents, t'as un problème ? Ils sont plus petits que les bites auxquelles t'es habituée ? » Un talon la frappa dans le dos. Elle retomba devant les mocassins d'eau. Ils visèrent la tête, le cou. Liz battit des mains, cria.

Finalement, les protestations cessèrent, la lutte se mua en spasmes. Le venin déferla dans son organisme.

Ned était au supplice. Il tendit le cou. Vertige. Il tenta d'amadouer l'individu qui surplombait Liz. « Hé, mon pote... Je... Je partage le contenu du sac avec toi si tu m'enlèves ces putains de mâchoires d'acier. »

Angus regarda la chair de sa sœur enfler sous l'effet du poison. Le sac à dos était toujours accroché à son épaule. Il se tourna vers Ned : « Tout ce qui est là-dedans est à moi, vermine.

— Hein ? » tonna Ned en essuyant la sueur de son visage.

Angus s'approcha. « Le mec que t'as allumé au calibre 12, c'est moi. » Il désigna son épaule emmaillotée dans un bandage lie-de-vin. « T'as voulu me laisser aux asticots. »

Ned jeta un regard de traviole à son interlocuteur. « Cette connasse a dit que... »

Angus n'y tint plus. Il fondit sur Ned, lui planta le genou dans le dos et le canon scié sous le menton. Il lui enfonça le cylindre dans la gorge. « Je veux te voir dégueuler, raclure de bidet. Vasy, dégueule ! »

Les joues congestionnées de Ned virèrent au rouge pompier. Il ne pouvait plus respirer, encore moins vomir. Il était sec comme un pneu abandonné dans une décharge sous la canicule.

Angus arrêta de l'étouffer, se redressa et prit sa sœur par la jambe. Il la tira près de Ned sans accorder la moindre attention à la douleur dans son épaule. Il s'empara du sac à dos. « C'est ma came, espèce de larve. »

Ned se massa les joues, toussa, les larmes aux yeux. Le corps de Liz n'était plus qu'une boursouflure tuméfiée. « Cette dingue

m'a proposé un marché. T'éliminer en échange de son cul et d'une partie de la dope. Je te connaissais pas, merde. Même elle, je la connaissais pas. L'occasion était trop belle. »

Angus pensa à l'aboiement de l'arme et à la morsure du projectile qui lui avait ouvert l'épaule cette nuit-là. Il était passé à deux doigts de la mort. La colère déferla dans ses veines. Il voulait que Ned saigne, qu'il souffre. Qu'il regrette d'être né.

Il s'accroupit et abattit le canon dans les côtes de cet enfoiré, qui bascula sur le côté. La jambe de Ned tressauta dans le piège d'acier. Il fut pris d'une quinte de toux, cria, la main levée. Angus lui annonça le programme : « Tu t'en tireras pas aussi bien que moi. Je vais faire ce qu'il faut : chaque fois que ta poitrine se soulèvera, tu pisseras sous toi. » Il posa un genou à terre, empoigna les cheveux de Ned, lui ramena la tête en arrière et lui glissa le fusil dans la bouche. Ned suffoqua, les muqueuses saturées par un goût de métal. Angus poussa le canon le plus loin possible. Avec un sourire aux lèvres, il observa la morve dégouliner des narines bousillées de sa victime, les larmes briller dans ses yeux tandis que sa gorge se contractait en une tentative de régurgitation. Angus allait lui niquer sa race. Il arma les deux chiens. « J'espère que cette salope valait le coup. Parce que tu vas crever.

— Non ! » gargouilla Ned d'une voix gutturale.

Il y eut plusieurs clics et des points rouges caressèrent la silhouette d'Angus. La rage qui bourdonnait dans ses oreilles fut tempérée par le grognement des chiens. Quelqu'un ordonna : « Stop ! »

Angus tourna la tête. Il était encerclé par des mecs armés de fusils surpuissants équipés de lunettes laser. Les limiers assis continuaient à grogner, la langue pendante.

« Angus la Découpe, rugit McGill. Fils de pute !

— Reste en dehors de cette histoire. C'est pas tes oignons.

— Pas mes oignons ? Cet enculé et sa pute m'ont déjà causé assez d'emmerdes. Sans compter que t'as traîné un de mes gars à

travers le portail d'entrée, t'as tout arraché. Maintenant, on peut même plus le donner aux porcs. T'es sur une propriété privée. Lâche ton putain de fusil. »

Angus ôta le canon scié de la bouche de Ned et le pointa sur McGill. « Et si je dispersais tes tripes aux quatre vents ? »

*

Cubitus mordit à pleines dents le cou de Fu et s'acharna. Il le poussa en avant, si bien que l'Asiatique se retrouva pris en sandwich entre lui et Pete. Ce dernier protesta : « Pédé de bridé. Arrête de te frotter à mon cul. »

Cubitus arracha un morceau de bidoche. Fu ignore la douleur. Il baissa la main, empoigna les couilles de son agresseur. Cubitus cracha sa moisson sanguinolente. « Vas-y, merlan frit, éructa-t-il. Te gêne pas. » Il commença à baiser la main de Fu à grands coups de reins. Fu serra. Cubitus vociféra de plus belle : « Défonce-moi cette tantouze made in China, Pete ! »

Pete ramena sa tête en arrière. Le nez de Fu explosa pour la seconde fois. Les caillots de sang jaillirent de la blessure à peine refermée.

Cubitus lâcha sa proie. Pete se retourna. Un pas en arrière, et Fu lui asséna une mandale sèche dans la gorge. Trachée broyée. Pete devint livide. Fu avança, croisa les avant-bras sur la glotte, le griffa d'un mouvement plongeant. Pete eut l'impression qu'un chat lui lacérait la peau.

Cubitus envoya la portière de la Jeep dans les jambes de Fu, le balaya. Pete n'arrivait plus à respirer, il branlait du chef, s'ébrouait dans l'espoir de déboucher la tuyauterie. Cubitus attrapa l'Asiatique par les cheveux et le balança de toutes ses forces loin de la Jeep. Fu atterrit à plat dos. Roulade arrière, réception les deux mains au sol, jambes écartées. Il sauta et percuta la poitrine de Cubitus les pieds joints. Celui-ci chuta,

puis déguerpit en criant : « Salopard ! »

Fu demeura un moment les bras tendus au sol, la respiration haletante pour reprendre ses esprits. À force de contorsions, Pete était parvenu à se libérer de la ceinture qui l'entravait. Il s'agrippait à présent le cou, qu'il pinça tant et plus jusqu'à remettre sa pomme d'Adam en place. Puis il chargea Fu la tête la première comme un rugbyman. Le Chinois voyait mal. Ses lunettes étaient tombées. Il tâtonna autour de lui dans un geste frénétique. Pete lui piétina les mains. Fu parvint à saisir une cheville, le déséquilibra. Il rampa sur lui et le retourna face contre terre. Pete rua, essaya de se dégager. L'Asiatique lui baissa le caleçon, dévoilant sa lune pâle.

Cubitus s'empara du pied-de-biche gisant dans la poussière. Il se redressa, brandit la tige métallique bien haut dans le ciel, et les os de sa poitrine s'écartèrent pour former un trou. Une détonation résonna. Deuxième trou, deuxième détonation, puis une série d'éclaboussures. Le pied-de-biche tinta sur le gravier. Cubitus ne tarda pas à suivre la même trajectoire.

Whalen se tenait à genoux, en position de tir tendu. Il était couvert de sang. La plaie à l'arme blanche sur sa cuisse lui faisait un mal de chien. Mais elle n'était rien comparée aux blessures par balles sur son torse. Le Glock fumait au bout de son bras. Il l'abaissa.

Fu se mit à califourchon sur Pete. « On appelle ça la soumission », s'amusa-t-il.

Il trouva le poignet gauche de son adversaire, immobilisa l'épaule d'une pression ferme et tordit le bras d'un coup sec. La glène se disloqua. Il laissa le membre claquer au sol. Pete poussa un hurlement d'agonie.

Fu répéta l'opération avec le bras droit. Il entreprit ensuite de chercher ses lunettes.

Whalen se releva avec difficulté. L'engourdissement le gagnait. Il jeta son flingue par terre. Pris d'un vertige soudain, il

tomba en avant. Fu le rattrapa, le raccompagna jusqu'à la Jeep et l'installa sur le siège passager.

« Le Donnybrook..., marmonna le shérif. Je dois aller au Donnybrook. »

Ce type n'était pas en état de se rendre où que ce soit. « Je vais nous y emmener », affirma l'Asiatique. Il claqua la portière de la voiture.

Après avoir observé Pete grogner, tortiller les jambes et essayer de se retourner tel un poisson échoué sur le rivage, il s'accroupit. « Tu es fait aux pattes. Tu n'iras nulle part. » Il l'empoigna par les cheveux, le releva et le guida jusqu'à la Jeep. « Maintenant, tu vas m'indiquer la route pour le Donnybrook. »

Le visage congestionné, Pete toussa, cracha. « Que dalle. Vous avez tué Cubitus, bande d'enculés. »

Fu posa la main sur l'épaule de son prisonnier, le força à se retourner. « Fils de p... », s'énerva ce dernier. La main droite de Fu siffla dans l'air, le saisit à la gorge. Il observa l'estropié à travers ses lunettes fendillées : « Tu vas regretter de m'avoir poussé à cette extrémité. » Il serra jusqu'à ce que Pete sombre dans l'inconscience.

*

La vision de Pete se teintait d'un flou nébuleux. À peine pouvait-il distinguer les mouvements d'une tache sombre. Il détectait aussi une odeur d'essence et d'huile de vidange. « Bordel de merde ! » piailla-t-il. Il se balança en avant. Une douleur nauséuse déferla dans ses épaules. Il essaya de bouger les jambes, mais ses chevilles étaient entravées avec du fil de clôture.

Il était assis en caleçon sur une chaise en bois. On lui avait retiré ses bottes. Il se sentait vulnérable. Ses yeux accommodèrent la silhouette de Fu. « Sale bouffeur de chiens, ton pote a dessoudé Cubitus. » L'Asiatique lui tournait le dos. Il

goûtait le sang qui avait coulé dans sa bouche esquinée. Après avoir dégluti, il expliqua : « C'est une affaire entendue. Parlons plutôt de ce que j'ai trouvé dans cette boîte rectangulaire. Vous autres, Américains, appelez ça une boîte de pêche. Mais je ne vois pas beaucoup de matériel à l'intérieur. Pas de faux vers, ni bouchons, ni bobines. Juste ces petits crochets. Des hameçons. »

Fu retira les bouts de métal pointus de la boîte. Certains étaient longs, d'autres courts. Mais ils étaient tous incroyablement effilés. Il n'avait pas ses aiguilles. Ces ustensiles feraient l'affaire. Il en glissa plusieurs dans sa poche de poitrine, puis se retourna vers Pete, une rallonge noire à la main. Le fil avait été divisé en trois et l'on avait fixé au bout de chaque extrémité des crocs de palangre taillés comme des lames de rasoir. Il dirigea son arme artisanale vers Pete et proposa : « Je te donne encore une chance de m'indiquer où est le Donnybrook. »

Pete ravala sa morve. « Tu peux toujours courir, niakoué. Je te dirai rien. »

L'Asiatique ferma les yeux, à la recherche du silence intérieur propice à l'usage de la torture et à l'apprentissage de la discipline. Il rouvrit les paupières : « Tu t'exprimeras lorsque je t'aurai enseigné le respect. »

Pete se débattit, en vain. Il se mit à pleurnicher : « Quand je serai libre, j'irai prendre de l'huile et une friteuse, je découperai ton cul en rondelles pour le cuisiner aux petits oignons, Fu Manchu. »

L'Asiatique posa la rallonge sur le comptoir, fouilla dans sa poche et s'agenouilla devant Pete avec un hameçon. Il eut un petit rire. Au moment où sa main se referma sur le pied du captif, il songea à lui casser les orteils, à savourer la reddition des jointures, histoire de tester sa résistance. Mais ce type de souffrance était inutile. Les crochets suffiraient à ce qu'il obtienne les informations désirées. Pete craquerait. Il enfonça la première pointe dans le talon calleux de sa victime. Le durillon céda. Une goutte de sang ponctua le sol. Fu fixa sa victime tandis

que sa vessie se relâchait. « Qu'est-ce que t'es en train de me faire, connard ? » beugla Pete.

Fu demanda encore une fois : « Comment on va au Donnybrook ? »

*

La crosse du fusil s'abattit sur le crâne d'Angus. Le canon scié tomba par terre. Les hommes de McGill se pressèrent autour de lui pour le maintenir au sol. Ils lui attachèrent les poignets. On libéra ensuite la jambe de Ned, et deux types soulevèrent Liz. « Mettez-lui une balle dans la tête, ordonna McGill. On la donnera à bouffer aux cochons. De toute façon, elle est foutue. »

Ned et Angus étaient à présent assis côte à côte dans la grange de McGill. On leur avait lié les mains derrière le dos. Liz, quant à elle, gisait dans la bauge à l'arrière du bâtiment. L'un des hommes de McGill lui avait oblitéré le cerveau.

La nuit tombait à l'extérieur. Les spectateurs s'étaient installés autour des feux de camp en compagnie des concurrents malheureux qui pressaient des pains de glace sur leurs blessures et s'enfilaient des rasades de gnôle pour apaiser la douleur. Dans l'ancienne écurie, tous les gagnants à l'exception de Ned fêtaient leur victoire avec leurs entraîneurs. Ils se livraient pour la plupart au même rituel fait de poches de glace et d'alcool. Chacun attendait le lever du jour. Les quatre matches suivants pourraient alors débiter.

McGill tenait le sac à dos grand ouvert devant Angus. Il en sortit un sachet de meth. « Selon toi, Ned et ta sœur ont essayé de te tuer, se sont barrés avec la dope. Tu les as traqués jusqu'ici. Si t'avais pressé la gâchette là-haut et mis un terme à mon existence, tes efforts auraient été vains : mes hommes t'auraient truffé de plomb. »

Angus lui adressa un sourire retors. « Le matos m'appartient.

Je l'ai fabriqué. C'est à moi et à personne d'autre. »

L'organisateur referma le sac, le posa à côté du whisky sur la table en bois.

Deux employés de McGill, assis avec Lang, sifflaient leurs canettes de Pabst. Une bouteille d'un demi-litre de whisky passait de main en main. Le liquide ambré brûlait leurs entrailles. Les yeux cloqués, Lang ironisa : « T'as planté un sacré merdier, Angus. Mais c'était marrant de te regarder passer à l'action. »

La porte de la grange grinça. Deux mecs armés accompagnés d'une gonzesse au nez explosé entrèrent et refermèrent derrière eux. La fille avait glissé le .45 d'Angus à sa ceinture. Ils portaient des sacs de toile fermés par des cordons. McGill fit un clin d'œil à la nana. « Vous avez tout ?

— La recette d'hier et celle d'aujourd'hui, confirma-t-elle. Tous les paris. On en aura encore des brouettes demain.

— Fous-les derrière avec le reste. Commence à compter. »

La fille acquiesça. Le trio se dirigea au fond de la grange. Angus les vit disparaître du coin de l'œil dans une arrière-salle. Il entendit le verrou claquer.

McGill lui empoigna le menton, sourit : « Laisse tomber l'argent. Concentre-toi plutôt sur le contenu du sac, sur ce que tu es prêt à faire pour l'obtenir. Parce que tu me dois une vie : le mec que t'as traîné à travers l'entrée.

— Je t'avais prévenu, ajouta Lang. Déconne pas avec McGill. »

Angus se dégagea de l'emprise du chef de bande. « Je te dois que dalle. »

McGill prit un peu de poudre au bout de son doigt, qu'il fourra sous le nez de Ned. « Inspire à fond, Ned. Faut que ton cœur batte jusqu'à demain. » Puis il s'adressa à Angus : « Je me suis souvent demandé ce que tu étais devenu après l'accident. Désolé pour ta sœur. De toute façon, c'était un mauvais canasson. On t'a rendu un fier service.

— Tu l'as baisée ? demanda Angus.

— Je baise pas les ordures.

— Tout le monde lui est passé dessus. »

Ned sniffa la came, se mit à rire. « Sa chatte était pourrie. »

McGill récolta une nouvelle dose pour Ned, puis regarda Angus. « Voilà ce qui va se passer. Tu veux te venger et récupérer ton matos, alors tu vas combattre pour moi. »

Angus inclina la tête. « Pas question. J'ai fabriqué cette poudre que tu gâches dans les naseaux de ce moulin à vent. »

Ned renifla bruyamment, se débattit sur sa chaise. Sa jambe n'était qu'une plaie à vif enveloppée dans un tas de chiffons, ses yeux deux fentes pourpres aussi minces qu'un fil de rasoir. Il jeta un coup d'œil à Angus. « Si je me détache, je te réduis la gueule en bouillie. »

McGill, quant à lui, précisa : « Je te demande rien, je t'explique juste comment les choses vont se dérouler. Demain, lorsque le soleil sera au zénith, toi et Ned allez vous affronter dans l'arène de la meute. Celui qui sera encore debout quand le sang aura coulé remportera le sac et aura la vie sauve.

— L'arène de la meute ? C'est quoi, cette connerie ? » interrogea Angus.

Ned, défoncé jusqu'au bout des ongles, commença à baver et sursauter. Ses paupières s'entrouvrirent, dévoilant des globes sillonnés de vaisseaux éclatés. Un liquide rouge s'écoula de ses gencives lorsque McGill lui pinça les lèvres. « Disons simplement que si tu refuses la compétition, précisa-t-il, ça tournera mal au bout de trois minutes. »

*

Pete serrait ses lèvres inégales sous cinq ampoules nues pendues aux chevrons. Il grinçait des dents, les mâchoires crispées. Ses bras flasques ballottaient de part et d'autre de son corps. Ses abdos, ses cuisses étaient tétanisés par la peur. Malgré le traitement terrifiant auquel le soumettait Fu, il ne ressentait

presque aucune douleur. Juste une sensation de piqure lorsqu'un hameçon neutralisait une nouvelle parcelle de son corps.

Par la porte ouverte, les lucioles illuminaient les ombres mortes de la nuit. Des chiens aboyaient dans le lointain et les criquets stridulaient à l'unisson des injures raciales proférées par Pete depuis l'intérieur du garage.

Un premier crochet avait entamé la partie charnue du pied, juste sous l'orteil du milieu, un second la voûte plantaire et un troisième le talon. Les gouttes de sang avaient commencé à parsemer le sol craquelé du bâtiment, puis l'écoulement s'était tari. Le dernier hameçon provoqua un épanchement translucide à la commissure des lèvres et des paupières soudées. La réaction était incontrôlable et le liquide se répandit sur sa poitrine et son ventre.

Fu poussa un soupir agacé, répéta : « Où est le Donnybrook ? »

Pete fit remonter un filet de morve à l'intérieur de ses narines. Il n'arrivait pas à comprendre ce que le Chinois lui faisait, par quel miracle ces hameçons pouvaient piquer sans causer de souffrance. Il essaya d'expulser un mollard mais fut saisi d'une quinte de toux. Enfin, il parvint à parler : « Mon papa avait l'habitude de me raconter comment il tuait les faces de citron au Viêt-nam. D'après lui, fallait pratiquement leur vider un chargeur dessus pour qu'ils arrêtent de gigoter. Il m'a élevé à la dure, espèce de bridé de mes deux. »

Fu eut un sourire. Il remua l'index d'avant en arrière. « L'anecdote est amusante, vu que je suis chinois et pas vietnamien. Peu important tes lacunes, nous allons voir de quoi il retourne. » Il piocha une nouvelle pièce de fer doré dans sa poche, s'empara de la main gauche de Pete, dont l'inertie accentuait le poids. Il enfonça la pointe métallique entre le premier et le deuxième doigt jusqu'à toucher le méridien responsable de l'affaissement de l'œil et de la mâchoire. Pete eut l'impression que le côté gauche de son visage se transformait en

gélatine. Il marmonna : « 'utain, qu'est-che que tu fabriques ?

— Le Donnybrook. Fais oui de la tête et je t'enlève l'hameçon. Tu retrouves ton visage et ton élocution. Tu m'expliques comment on s'y rend. »

Pete voulut cracher sur son tortionnaire. Mais impossible de faire fonctionner les muscles nécessaires et encore moins de former le projectile adéquat. Il se contenta de souiller davantage son menton bleui et de bredouiller des invectives, ce qui lui donnait l'apparence d'un gosse en train de s'escrimer à assembler les consonnes et les voyelles.

L'heure tournait. Fu avait déjà perdu assez de temps avec ce misérable plouc. Il ne pouvait néanmoins s'empêcher d'être impressionné par son endurance. Le bouseux encaissait les sévices sans fléchir. Un bruit de pas traînants, hésitants, se fit entendre dans son dos. Fu jeta un coup d'œil à Whalen dans l'entrée.

« Qu'est-ce que tu branles avec ce connard ? » demanda le shérif.

L'Asiatique aligna les épaules pour permettre un contact direct. Une pique aux yeux ou à la gorge si Whalen avançait. Il lui semblait que le fonctionnaire avait envisagé de le prendre en traître. « J'essaie de le casser pour qu'il me révèle l'itinéraire du Donnybrook. »

Fu savait que Whalen avait morflé, qu'il était au bout du rouleau. Pourtant, il était parvenu à se hisser hors de la voiture, il avait marché jusqu'au garage. Fu le regarda se redresser à l'aide du comptoir artisanal et prendre un manche en plastique semblable à celui d'une grosse torche. Une Maglite où l'on aurait fixé une tige blanche d'un mètre terminée par deux ronds de cuivre. Les deux hommes s'observèrent. Fu serra la main droite, relâcha la gauche. Ses doigts percuteraient le centre nerveux de son adversaire, le priveraient d'oxygène. Le regard du shérif s'attarda sur les hameçons. Il brancha son ustensile, appuya sur un bouton du manche. Un arc électrique se dessina entre les deux

extrémités de cuivre. Fu s'apprêtait à tuer lorsque le shérif déclara : « Pourquoi tu te sers pas de ce truc pour lui délier la langue ? »

L'Asiatique se détendit. Le fonctionnaire ne constituait pas une menace. « Rien à voir avec la torture. Je lui demande simplement la route.

— Mon cul, ouais. » Whalen tituba vers Pete. « Je vais te traiter comme un animal qui rechigne à suivre le troupeau. »

Pete tenta de secouer la tête, mais son corps refusa d'obéir.

Fu agrippa l'épaule du shérif. Ce dernier insista : « Procédons à ma manière. » Il donna un petit coup de l'extrémité cuivrée, aiguillonna la chair de Pete. L'épiderme se teinta aussitôt d'une brûlure de la taille d'une pièce de cinq cents semblable à un marquage de gomme. Pete se crispa, tenta de se lever en poussant un cri inarticulé : « Fich... de... ute. »

Fu ôta l'hameçon de la main du martyr et celui-ci put à nouveau s'exprimer. Ses lèvres tordues s'entrouvrirent, il hoqueta et geignit : « Vous repartez par où vous êtes venus... Vous prenez à droite au bout du chemin et vous remontez la vieille route forestière sur huit kilomètres... »

Lorsqu'il eut fini ses explications, il supplia : « Vous... Vous allez me laisser partir maintenant, hein ? »

Whalen secoua la tête et fit demi-tour. Après avoir déposé le bâton électrique sur le plan de travail, il faillit tomber. Fu le rattrapa et le raccompagna à l'entrée. Il revint ensuite vers Pete, le soulagea des derniers hameçons. Le supplicié retrouvait un peu plus ses sensations à chaque extraction. Seuls ses bras disloqués demeuraient inopérants. Fu regarda la sueur qui avait creusé des sillons sur son front, il huma l'odeur de brûlé émanant de son corps. Pete voulut prendre une inspiration, s'étouffa à moitié. Les coins de sa bouche paraissaient enduits de graisse. Whalen se manifesta d'une voix traînante dans le dos de Fu :

— Qu'est-ce que tu fous, l'Asiatique ?

— J'aimerais bien savoir si ce Pete est têtu ou résistant. »

L'intéressé plissa les lèvres, posa son regard sur la silhouette du Chinois. Il se maudissait. Tout cela n'aurait jamais dû se produire. Comment avait-il pu se laisser avoir de la sorte ? Attaché, torturé par deux hommes aussi dingues et misanthropes que lui. Non ! Quelles étaient les intentions du bridé ? Allait-il le relâcher ou pas ? À bout de forces, il saliva autant qu'il put et cracha sur son bourreau.

Le filet de bave dégouлина sur le visage de Fu. Il s'essuya avec l'avant-bras. Après un instant de réflexion, il leva les yeux vers les chevrons du garage. Un mousqueton accroché à un filin d'acier pendait au-dessus d'eux. Le filin était fixé à un enrouleur, lui-même boulonné à un montant de quatre par quatre qui courait le long de la paroi. Fu se détourna et commença à fouiller la pièce. Il dénicha finalement un sac de toile militaire vert. Celui-ci contenait des treillis sales et moisis aux couleurs du désert, une paire de rangeots, une gourde, ainsi que des rations de survie. Il vida le tout par terre, s'empara d'une pince coupante sur le plan de travail et sectionna les fils de clôture qui entravaient les chevilles et la poitrine de Pete. Il regarda le prisonnier se tortiller sur le béton, savoura les effluves nauséabonds de son corps violacé. Le visage du péquenaud était baigné de larmes. Quand Fu lui passa le sac sur la tête, il se mit à gémir, à ruer, à gigoter. Fu le frappa, puis l'immobilisa d'une poigne de fer. Pete était désormais trop faible pour résister. L'Asiatique descendit la toile jusqu'aux jambes de sa victime.

Le Chinois leur faisait perdre du temps, Whalen en était persuadé. « Putain, tu fais quoi ? »

Fu utilisa le fil de clôture pour refermer le sommet du sac. Il abaissa le mousqueton, sécurisa l'attache et actionna l'enrouleur. Pete décolla du sol pour finir suspendu comme les autres, ceux que Fu laissait méditer sur leurs erreurs, sur les circonstances de leur rencontre. Ceux qui se voyaient offrir une seconde chance d'apprendre grâce à la douleur, d'être conditionnés.

Il expliqua à Whalen : « Je crois qu'il fera un bon client. Je reviendrai peut-être le chercher plus tard.

— Un client pour quoi ?

— Pour les services que j'offre. »

Pete marmonna des paroles inaudibles à travers le sac. Fu se dirigea vers l'entrée du garage, aida Whalen à se redresser et le conduisit à la Jeep, loin des protestations qui se déversaient, telle une moisson de galets dans une machine à laver, de la bouche de son futur élève.

TROISIÈME PARTIE

PANDÉMONIUM

Samedi apporta son lot de mains tuméfiées, d'œils au beurre noir et de lèvres fendues. Les nouveaux venus entamèrent la quatrième manche, frappèrent jusqu'à ce que le dernier d'entre eux subsiste. Le gagnant se tint debout sur le ring, en short effiloché, les semelles détrempées. Les éclaboussures de sang et les débris d'os assombrissaient les tatouages en forme de toiles d'araignées qui emprisonnaient ses avant-bras durs comme des battes de base-ball et remontaient le long des véritables traverses de chemin de fer fixées à son torse. Les motifs avaient été conçus par un copain qui désirait la même chose que lui : se barrer des collines du Kentucky. Le vainqueur s'appelait Marine Johnny Earl.

À l'extérieur de la grange, Caprin et Mollet d'Acier surveillaient Angus tandis que Ned demeurait à l'intérieur, pieds et poings liés. Balafre l'approvisionnait en meth.

Angus regarda McGill tapoter le dos de Marine et le féliciter : « Encore deux matches et je te verrai combattre pour un sacré paquet de pognon, mon garçon. »

Marine n'avait pas fait tout ce chemin, il n'avait pas braqué, fui et écouté les prophéties d'un homme des bois pour qu'on le traite comme un gamin. « Je suis pas votre garçon », répliqua-t-il. McGill lui serra le menton. « Si tu remportes le tournoi dimanche, Johnny Earl, tu seras ce que je veux que tu sois. T'auras plus de fric qu'un cul-terreux comme toi peut en compter. »

Angus éclata de rire. « Vas-y, Johnny Earl. Bats-les tous à plates coutures. McGill va t'essorer. Il laissera ta carcasse rôtir au soleil. »

Purcell avait déjà compris qui était Angus grâce à ses visions. Marine, lui, jugea l'oiseau de sinistre augure ainsi qu'il le faisait chaque fois qu'il rencontrait quelqu'un. De longs cheveux ramenés en arrière. Une tronche en verre brisé. Les mains attachées derrière le dos faisaient ressortir les muscles de ses épaules et les pectoraux. Pour un type à la quarantaine bien sonnée, son corps paraissait taillé comme celui d'un pur-sang.

McGill fit les présentations : « Johnny, voici Angus la Découpe. Une ancienne gloire des combats à poings nus. Invaincu. Le seul à avoir battu...

— Ali Squires », termina Marine. Il connaissait la légende par cœur, le nom de tous les mecs rossés par Angus. Il aurait été content de l'affronter, mais le bruit courait qu'il s'était retiré. Marine fut néanmoins soulagé de voir que Purcell avait dit la vérité. Son pote n'était pas un ermite à moitié timbré.

McGill affecta un sourire narquois : « Bien, tu sais qui c'est, alors. Maintenant, va bouffer et récupérer des forces. Prépare-toi pour demain. Entre-temps, tu vas assister au retour d'Angus la Découpe dans le circuit. »

Les yeux enflés de Marine s'éclairèrent comme des lampes à fluorescence.

« Son retour ?

— Ouais, ironisa McGill. Il remet le pied à l'étrier. Et on va le laisser nous emmener dans sa chevauchée fantastique.

— J'ai hâte de voir le mythe reprendre du service », fit Marine avec un clin d'œil. Puis il s'éloigna pour rejoindre Purcell.

Le vieux à la chevelure grisonnante portait un sac à dos sur l'épaule. Angus fut surpris quand il lui adressa un sourire accompagné d'un signe de tête respectueux. Les deux hommes disparurent ensuite dans l'amas de gueules cassées, boursoufflées,

puantes et baveuses.

McGill ordonna à Caprin : « Va chercher Manny et ses clébardes. Sors Ned de la grange. Et puis rejoins Mollet d'Acier et Balafre pour surveiller l'argent. » Il se tourna vers Angus. « C'est l'heure d'entrer sur le ring. »

Le visage d'Angus demeura inexpressif. Ils lui avaient filé du chevreuil grillé et des patates sautées dans du papier d'aluminium. Ils l'avaient laissé se rincer le gosier avec de l'eau et quelques bières. Au bout de quelques heures de sommeil sur le sol de la grange, en face de Ned, il s'était réveillé avec la tremblote. Le soleil n'était pas encore levé. Plusieurs jours qu'il n'avait rien sniffé. Il était en manque. « Dès que je récupère mon matos, avait-il indiqué à McGill, je me tire aussi loin que possible. » Un pieux mensonge. Il devancerait sa promesse sitôt qu'il aurait trouvé un moyen de quitter le ring pour accéder à l'arrière-salle, car il savait que personne n'était assez con pour contrarier McGill pendant le Donnybrook, à moins de vouloir signer son arrêt de mort.

Après tout ce qu'il avait enduré, après avoir vendu sa came aux âmes perdues embourbées dans la fange narcotique, voilà où il terminait. Il était réduit à jouer des poings dans un tournoi clandestin, en compagnie d'existences aussi bousillées que la sienne. Le salut ne viendrait pas de la dope, mais du pognon de McGill.

« Ça fait combien de temps ? rigola McGill. Deux, trois ans ? Tu crois que t'as toujours la pêche ?

— Un vrai pugiliste perd pas ses dons ni son instinct, répondit-il sans ciller. Un truc que tu comprendras jamais. Prie pour que je m'y remette pas sans ces bracelets aux poignets. »

McGill plissa les yeux. « Tu me manques de respect ou t'as simplement envie d'en découdre ? C'est une menace ?

— Je menace personne. J'offre juste aux gens qui se trompent l'occasion de s'amender. »

La clôture en fil de fer barbelé s'ouvrit. Les spectateurs scandèrent : « Du sang ! Du sang ! Du sang ! »

Uniquement vêtu de bottes de travail et d'un pantalon de charpentier, Angus pénétra dans l'enclos. L'ancienne légende des combats à mains nues mesurait deux mètres, ses mèches brunes parsemées de quelques touches grises formaient la natte traditionnelle derrière sa tête. Son dos, ses épaules, sa poitrine et ses abdos — fibres striées sur un mur de brique — étaient impeccablement dessinés. Son corps s'ornait des noms de ceux qu'il avait vaincus sur les parkings de bars ou dans les camps de bûcherons.

Il serra ses mains tatouées, effectua quelques flexions pour assouplir les rotules, envoya plusieurs jabs, crochets, coups de genou et de coude dans le vide. Ses yeux transperçaient son adversaire tandis qu'il s'échauffait.

De l'autre côté du ring, le visage de Ned évoquait un kilo de pêches pulvérisé à coups de fusil et laissé à pourrir au soleil. Les mouches virevoltaient au rythme de ses mouvements de balancier. On avait pansé ses plaies à l'aide de torchons. Un manche de pioche lui servait d'attelle. Il s'appuyait à la barrière pour ne pas tomber. Il essaya de crisper le poing. Cette simple contraction provoqua un violent frisson. Ses couilles se ratatinèrent. L'impression d'avoir les testicules pris entre un marteau et une enclume. Mais la meth dans ses veines canalisait la douleur.

On distinguait des portes en contreplaqué d'un mètre carré aux quatre coins de l'arène. Et derrière les panneaux fermés, des dresseurs avec leurs chiens écumants. Des bêtes aux gencives noires, aiguillonnées par l'appel du sang et celui de chair humaine. Les mastards étaient aussi excités que les spectateurs. Ils attendaient le début des hostilités et surtout la fin des trois minutes réglementaires avant l'ouverture des portes.

Quatre hommes munis de seaux à couvercle de trente litres

firent leur apparition sur le ring. Les deux premiers se dirigèrent vers Angus, les autres vers Ned. Soixante litres de sang de vache bien frais pour chaque concurrent. La fièvre dans les rangs de l'assistance et chez les chiens monta d'un cran.

Les règles de l'arène de la meute avaient été définies spécialement pour Angus et Ned la veille. Les deux combattants disposaient de trois minutes pour vaincre leur adversaire. Si au bout du temps imparti les rivaux étaient encore debout, on lâchait un premier chien. L'affrontement se transformait en une compétition triangulaire. Trois minutes de plus et, pour peu que les hommes et l'animal bougent encore, on libérait un second carnassier. La clef de la victoire consistait à battre l'ennemi avant l'échéance du délai. Le match se prolongeait jusqu'à ce qu'un seul être vivant, bipède ou quadrupède, en réchappe.

Les types avec les seaux sortirent de l'aire de combat. Angus et Ned étaient maintenant couverts de sang et de lubrifiant. On verrouilla l'enclos. Un présentateur équipé d'un mégaphone et coiffé comme Moe, des Trois Stooges, s'avança sur le podium érigé à l'écart. Il cria : « Combattez ! »

*

Après avoir passé la nuit dans la Jeep, Fu s'était enfoncé dans les bois du comté d'Orange. Il suivait les routes sinueuses, les chaussées fissurées décrites par Pete. Whalen piquait du nez à la place du mort. Sa chair pâle, marquée par les coups de feu, se marbrait de lésions vermeilles.

La baraque pourrie avait été truffée de plombs, à l'image des deux macchabées qui gisaient sous le toit goudronné : un par terre, l'autre dans son fauteuil roulant. L'Asiatique fouilla les tas de serviettes encroûtées à la recherche d'un linge propre. Il dégotta finalement des chemises puis se rendit à la salle de bains en quête d'alcool à quatre-vingt-dix et d'eau oxygénée. Il nettoya

ses propres blessures au lavabo.

De retour à la Jeep, il déshabilla le shérif. Sa chemise était souillée, l'épaule gauche bousillée, le flanc droit constellé d'entailles. Fu savait que les traumatismes n'étaient pas aussi graves qu'il y paraissait. Il découpa les vêtements de Cubitus en lamelles, puis imbiba les bandes de tissu d'eau oxygénée. Après avoir tapoté les plaies, il regarda le peroxyde grésiller pour se transformer en liquide jaunâtre. Il répéta l'opération avant de verser l'alcool sur les zones meurtries.

La brûlure réveilla Whalen. Il tenta de bouger le bras droit. Son arme avait disparu. Son corps était raide comme une tasse de café noir. Il craignit de se briser en mille morceaux. « Mon flingue, murmura-t-il. Où est mon...

— Ne bouge pas », intima Fu. Il lui toucha le poignet, l'étoffe imprégnée d'alcool dans sa main libre.

Whalen cligna des yeux. Ses idées s'embrouillèrent, puis il reconnut l'auto-stoppeur qu'il avait secouru. Les souvenirs refirent surface. Il railla : « J'ai jamais vu un combattant comme toi.

— Tu as assisté à beaucoup de bagarres ? s'enquit Fu sans cesser d'éponger les blessures.

— Des disputes domestiques, des accrochages dans les bars, mais rien qui s'approche de ces conneries à la Caradine.

— Caradine ? s'étonna l'Asiatique en plissant le front.

— Laisse tomber. » Le shérif marqua une pause. Il se rappelait les circonstances de leur rencontre au bord de la route. Le Chinetoque avait la tête au carré. « Le Donnybrook, reprit-il. Je t'ai jamais demandé quelle genre d'affaire te conduisait là-bas. »

Fu déposa la bouteille d'alcool aux pieds de Whalen. « Je ne t'en ai pas laissé l'occasion. » Il songea à son intention première : tester le shérif, voir comment il se comportait en cas d'agression. Il avait aussi envisagé de le supprimer une fois qu'il aurait récupéré l'argent de M. Zhong. Mais Whalen l'avait sauvé du

dénommé Cubitus. Non seulement il ne considérait plus le représentant des forces de l'ordre comme une menace, mais il doutait désormais de pouvoir lui enseigner quoi que ce soit. C'était même plutôt l'inverse. Cette constatation le surprit. « Je m'occupe d'un mauvais payeur. Quand j'ai trouvé celui qui a hérité de la dette, il m'a affirmé que sa sœur lui avait volé l'argent et qu'elle se rendait au Donnybrook. »

Le cœur de Whalen s'emballa. Il serra les poings et cracha un nom : « Angus ! »

La douleur n'avait plus aucune importance. Il essaya de se redresser. Sa colonne vertébrale craqua. La main de Fu, mue par une force inédite, se posa sur lui avec une douceur surprenante. Le shérif toussa, le souffle coupé.

« Tu le connais ? » interrogea l'Asiatique.

Whalen s'escrimait à récupérer l'oxygène dont l'avait privé le petit homme. Il parvint enfin à articuler : « Ouais... C'est un fabricant de came et... et un assassin. Voilà pourquoi je vais au Donnybrook. »

Fu détecta une inflexion étrange dans les propos du fonctionnaire. « À ta place, je me méfierais de lui. Je l'ai vu agir. J'ai cru qu'il possédait un certain honneur. On avait passé un accord : il devait me conduire à sa sœur et me rembourser. En échange, je l'autorisais à garder la drogue. Il m'a trahi pendant le trajet. Et il te trahira aussi dès qu'il en aura la possibilité. »

Whalen ferma les yeux, pensa à la culpabilité qu'il avait portée en lui durant toutes ces années, lorsqu'il s'était confié à Reese. Peut-être aurait-il dû s'y prendre autrement, mais il était fatigué de voir la manière dont son beau-frère traitait sa progéniture, fatigué de l'entendre se plaindre d'avoir des gosses demeurés ou un peu lents. De fait, le mari de sa sœur n'était même pas le père des enfants. La veille du coup de folie, après quelques verres, Whalen lui avait tout révélé. Tate, Doddy et Gravier étaient ses mioches à lui. Et il entendait bien les récupérer, ainsi qu'Azell et la ferme.

Le shérif se sentait faible et impuissant. Trop amoché pour traquer Angus et le supprimer. Il ouvrit les paupières, regarda Fu, son visage marqué. Il comprit alors que sa rédemption passerait par cet homme. L'Asiatique avait des ressources insoupçonnées.

« Trahir ? demanda-t-il. Il a abattu mon fils. Ma seule descendance.

— Ton fils ?

— Angus et sa sœur sont liés à un double meurtre, soupira Whalen. Je savais qu'Angus se dirigeait vers le Donnybrook, mais avant d'aller dans le comté d'Orange, je me suis arrêté voir mon fils, Gravier, dans notre ancienne ferme familiale. Il était mort dans la cuisine. J'ai découvert un tas de matériel de fabrication et le portefeuille d'Angus dans une des chambres. » Il laissa passer un instant de silence. Les larmes brillaient sur ses joues. Il poursuivit : « Ce fils de pute a massacré Gravier, il s'est installé à la ferme pour cuisiner sa merde. Je n'ai jamais eu l'intention de l'arrêter. Mais maintenant, je suis plus en état de me venger. »

Le shérif attrapa le poignet de Fu. L'image de Dotty, sa fille enceinte, s'imposa à lui. Reese la lui avait prise le jour où la démence avait dévoré son âme toutes dents dehors, la fièvre au fond des yeux. Il déclara : « Je veux que tu tues cet assassin comme il a tué mon enfant. »

L'Asiatique approchait à présent de l'entrée du Donnybrook. Trois types émergèrent de leur guérite noire et grise. Fu serra le frein à main, sortit du véhicule et marcha vers le premier garde. Celui-ci tendit la main et grimaça : « Reste où tu es, putain de Chineto... »

Des marbrures rouges, pareilles à un réseau d'artères surnuméraires, affleuraient à la surface de la tête, du torse et des bras d'Angus. Celui-ci se tenait au centre du ring. Hippopotame un, hippopotame deux : il tentait d'évaluer l'écoulement des trois minutes qui se concluraient par l'arrivée du premier chien. Les mains levées au niveau des tempes, les coudes collés aux côtes et le pied gauche en avant, sa posture créait une ligne imaginaire qui sectionnait le corps de son ennemi en deux.

Ned puait le fennec. Il asséna une frappe molle et hésitante à la tempe de son adversaire, avança, poursuivit par un jab de serin au nez.

Angus devinait ses mouvements avant même que Ned les esquissât. Il rentra la tête dans les épaules, baissa le menton contre la poitrine. Les phalanges de Ned s'écrasèrent sur son crâne avec un bruit de coque brisée. Angus se redressa, sourit, et pivota sur son pied d'appui. Rapide comme la mort, il crocheta l'avant-bras du challenger. Sans lui laisser le temps de se retirer, il l'attira à lui et acheva la manœuvre d'un uppercut au plexus.

Ned se dégonfla comme une baudruche rouge pivoine. Il tomba à genoux.

La foule des poivrots s'écria : « Putain ! » et « Nique-lui sa race ! Nique-lui sa race ! ».

Angus sentait peser sur lui la chaleur de la mi-journée. Il souffla : « Je croyais que t'en avais plus sous le capot », avant de

choper la nuque moite de son opposant et de le forcer à embrasser sa rotule.

Marine observait l'affrontement depuis l'extérieur du ring. Il se pencha vers Purcell. « Je suis venu pour combattre, pour gagner mon fric, pas pour regarder cet Angus démolir un camé fini. Ce spectacle n'a rien d'un match, c'est un massacre. »

Purcell ôta le sac à dos de son épaule, l'ouvrit et posa la main sur le flingue planqué au fond. « McGill fonctionne comme ça. Il se délecte de la douleur d'autrui. Voilà comment il prend son pied et ramasse du pognon. »

Angus lâcha les cheveux détremvés de Ned, se déporta à droite, revint à l'attaque. Son coude gauche cisaila la tempe de Ned. Une nouvelle plaie ajoutée à la carcasse décomposée du junky.

Ned heurta le sol caillouteux. Angus lui cracha dessus, pouffa : « Où est passé le courage dégoulinant dont t'as fait preuve quand tu m'as tiré dessus et piqué ma dope ? »

Ned ravala des morceaux de ses propres organes régurgités. Assez pour remplir à nouveau le réservoir rouillé que la meth avait asséché. Il s'agenouilla. Les graviers jaillirent lorsqu'il se précipita sur son concurrent tête baissée. Avec un grognement baveux, il enfonça son épaule droite dans le ventre d'Angus.

Le dealer poussa un soupir étouffé, encaissa. La force de l'élan l'obligea à se plier en deux. Il passa ses bras autour de Ned et le souleva dans les airs pour le renvoyer au sol. « Meeerde ! » hurla le tox tandis que son cou et ses épaules cédaient sous le choc.

Les spectateurs trépignèrent. Des cris s'élevèrent : « Encore ! Encore ! Encore ! »

Ned demeura allongé, le corps parcouru de soubresauts. Angus se pencha sur lui. « Rien de tout ça serait arrivé si t'avais lâché l'affaire. Je vais pas te tuer. Mais tu vas le regretter. » La brute adressa un signe de pouce à McGill. L'organisateur était assis sur une chaise pliante. Les yeux exorbités, l'écume aux lèvres, il s'époumona : « Achève-le ! Écrase-lui la tronche ! »

Angus ajouta à l'intention du vaincu : « Quand j'en aurai terminé avec toi, ce sera au tour de ce morfal. Je vais lui faucher tout son fric. »

Les yeux de Ned étaient animés d'une lueur frénétique et désespérée. Sa bouche tuméfiée articula : « Te gêne pas, sale bâtard. McGill et tous les mecs présents vont te tailler en pièces, la Découpe... » Il explosa d'un rire aussi sanguinolent que dément.

Angus avait compté cent quatre-vingts « Hippopotames » dans sa tête. « Garde ton énergie, conseilla-t-il. Le délai s'achève. J'espère que les clébardes aiment bouffer de la merde. » Il tendit les mains, souleva Ned pour le contraindre à se mettre debout. Le perdant laissa échapper un gémissement de douleur au moment où les battants de contreplaqué derrière Angus s'ouvrirent.

La colère mélangée au flux de testostérone oxyda les tripes de Marine. Il n'en croyait pas ses yeux. Il baissa la tête et murmura à l'intention de Purcell : « D'homme à homme d'accord. Homme contre chien, non. »

Le prophète soutint le regard de son protégé. Il lâcha un petit rire. « Ceux qui veulent combattre pour McGill obéissent à ses quatre volontés. Sinon, ils connaissent un sort encore pire que ces deux-là. »

Marine médita cette sentence. Il pouvait certes concevoir qu'on entre dans l'arène pour être le meilleur gladiateur. Mais devenir un boucher pour un tel pervers, hors de question.

Sur le ring, les griffes raclèrent les graviers. Angus soutint Ned, grogna, pivota, dissimulé derrière la loque qui lui servait de rempart.

Le pelage gris du monstre était parsemé de taches noir d'encre. Il arriva en rugissant. Ses oreilles caramel se dressèrent. Il bondit sur Ned. Celui-ci tenta de lever ses mains enduites d'onguent, mais ses bras ne possédaient plus aucune vigueur. Il était essoré. Les crocs du mastard enragé coupaient comme des lames de rasoir. La peau grenat de Ned prit une

teinte encore plus sombre. De nouvelles plaies se mélangèrent aux anciennes tandis que la bête cherchait la faille.

Angus n'avait pas la moindre envie de succéder à son bouclier humain. Il enjamba le chien, s'assit sur lui à la manière d'un cavalier et verrouilla ses jambes autour de son abdomen. Il serra les cuisses, broya les entrailles du molosse. Le quadrupède aboya, grogna. Angus passa son avant-bras sur sa gorge et le tira contre sa poitrine, le menton collé au sommet du crâne. Il plaqua son corps contre l'animal. L'homme et la bête ne faisaient plus qu'un. Leur cœur battait à l'unisson, frappait dans leur cage thoracique. Angus ferma les yeux, se cambra. La tête du clébard accompagna le mouvement, les os cédèrent, les tendons perdirent de leur élasticité. Et le seul muscle cardiaque dont les palpitations se prolongèrent fut celui d'Angus.

Les hommes et les femmes s'égosillèrent. La virulence portée à son paroxysme se mua en une houle ardente et sanguinaire. Ils secouèrent leurs canettes pleines, les décapsulèrent. Des gerbes de mousse déferlèrent sur le ring, sur le vainqueur.

À bout de souffle, Angus passa la langue sur ses lèvres, savoura le cocktail de bière et d'hémoglobine qui maculait son corps. Il parvint à deux cent quarante « Hippopotames ». La foule scandait toujours : « Encore ! Encore ! Encore ! » Il ne s'était pas éclaté autant depuis ses combats dans les campements de bûcherons. La carcasse mutilée de Ned gisait à ses pieds. Les légers frémissements de sa poitrine contrastaient avec l'inertie du chien à côté de lui. Le portail s'ouvrit dans le dos du champion. McGill pénétra dans l'enclos, le sac de dope à l'épaule.

Angus se tourna, s'approcha de l'organisateur autour duquel les quatre dresseurs s'étaient déployés. Leur peau olivâtre était sans doute la plus cuivrée à cinquante kilomètres à la ronde. Ils portaient des boucs informes ainsi que de longs cheveux noirs et épais. Bandanas bleus sur le front, crânes fendus, chiffres sept et chiens d'attaque tatoués sur les bras et la poitrine. Leurs mains reposaient sur des pistolets munis d'un chargeur additionnel,

fixés à la ceinture de leurs chinos. Le chef de gang, celui dont les dessins grimpaient jusqu'au visage, prit la parole : « Cette puta a tué Roc. »

Si Angus ne regrettait pas le traitement qu'il avait infligé à Ned, il éprouvait en revanche une certaine compassion pour l'animal. Il était curieux de voir comment McGill allait gérer cette histoire.

L'organisateur sourit de toutes ses dents et parla par-dessus les cris de la foule, plus excitée que jamais. « Du calme, Manny. Il t'en reste trois. Cet enculé a juste augmenté les enjeux d'un cran. Je vais devoir trouver un remplaçant à Ned pour le prochain combat. Ne t'inquiète pas, tu seras dédommagé pour ton précieux compagnon. Prends déjà ça. » Il donna une liasse de biftons à Manny et ses trois lieutenants reculèrent, satisfaits.

McGill ôta le sac de son épaule, le tendit à Angus. « Voilà ton matos. Va te défoncer quelque part, la Découpe. Grâce à toi, je pourrai me sucrer sur les paris demain. »

Angus baissa les yeux sur le morceau de toile. Il songea à toute la sauvagerie qu'il avait engendrée : un pharmacien tué, un péquenaud en robe refroidi, un Chinetoque et un barman démolis. Liz, morte. Et Ned, dont la respiration était à peine perceptible, allongé près du cadavre d'un animal. Il tenait sa chance. Avec un sourire, il répondit à McGill : « Je vais t'offrir l'occasion de t'amender. »

*

Au moment où le premier garde dirigeait la main vers l'étui de son .45 H&K, Fu percuta son avant-bras du talon, immobilisant le membre. La main gauche de l'Asiatique jaillit comme un fouet, un coup à la tempe suivi d'une frappe palmaire ascendante au niveau de la mâchoire. Les dents de l'homme s'entrechoquèrent. Les plombages sautèrent. Fu enchaîna sur un

double coup arrêté à la poitrine. Sonné, l'homme bascula sur un de ses acolytes qui avait déjà dégainé. Une détonation retentit, une balle creusa un trou dans les lombaires du premier garde. « Saloperie ! » hurla-t-il.

Fu se jeta à terre, balaya le troisième sbire. Sa tronche à la Willie Nelson s'écrasa sur le gravier. L'impact se diffusa dans tout son corps, il se raidit. Toujours ramassé sur lui-même, l'Asiatique pilonna le nez et la bouche. Les membres du type furent agités de spasmes. Fu appuya l'avant-bras sur sa pomme d'Adam jusqu'à ce que les tremblements cessent, puis se propulsa en avant. Attaque basse, les bras écartés à la manière d'une paire d'ailes déployées. Le deuxième garde avança, son arme à la main. Fu s'éjecta du sol, abattit une main gauche en forme de serre au sommet du crâne de son adversaire, lui tordit le cou. La paume droite, ouverte comme celle d'un mendiant en quête d'une pièce, vint à la rencontre de sa cible. Le tranchant broya l'œsophage du type, son visage s'empourpra, il lâcha son flingue pour s'étreindre la gorge. Fu le contourna, effectua une série de droite-gauche dans les reins et remonta le long de la colonne vertébrale jusqu'à ce qu'il tombe, tel un suicidaire sur un morceau de trottoir. Ensuite, l'Asiatique retourna à la Jeep et se remit en route.

*

McGill plissa le front. « Qu'est-ce que tu baragouines ? »

Vif comme l'éclair, Angus lui planta le talon dans le ventre. L'organisateur laissa échapper le sac, se plia en deux. Angus lui ramena la tête contre son genou puis le poussa contre les quatre malfrats. Il gratifia Manny d'un direct du droit au menton, lui confisqua le fumon fixé à sa ceinture, enfonça le canon dans la masse gélatineuse qui lui servait de nez et pressa la queue de détente. Ses yeux, ses lèvres, ses joues se dispersèrent en petits cubes sur McGill et ses *cholos*.

Mouvement nerveux des spectateurs. Un cri : « Cet enculé a

buté Manuel ! »

En lisière du champ, la douzaine d'hommes chargée d'assurer la sécurité de McGill appliqua. Dix autres types, responsables de la surveillance des combats et de l'encaissement des paris, commencèrent à se frayer un chemin dans la masse des spectateurs.

Les dresseurs empoignèrent leur arme, Angus la tignasse de McGill. Prise d'étranglement. Il contracta le biceps et comprima le larynx de l'organisateur au creux du coude. McGill étouffa, le visage congestionné. Le canon du flingue lui récura l'oreille. Ses yeux s'agrandirent quand il vit les dresseurs pointer leurs armes sur lui et Angus. Il rauqua : « Tirez pas, merde... Connards d'espingouins. »

Purcell sortit un morceau de métal brillant du sac à dos. Il remit le bagage sur son épaule et poussa Marine du coude. « Tu commences à comprendre que tu n'es pas venu ici uniquement pour combattre ?

— J'en ai assez vu, murmura Marine.

— Que tu le veuilles ou non, on va devoir aider Angus. »

Il conduisit Marine à travers la foule, vers le ring.

McGill tourna la tête de gauche à droite pour se dégager de l'emprise d'Angus. « Lâchez les chiens, putain ! »

Les types chargés de la sécurité se démenaient pour franchir la cohue. L'assistance commençait à jeter des bouteilles pleines, des canettes, ainsi que des pilons de poulets grillés, des quartiers de chevreuil et de chèvre dans l'enclos. La clameur allait crescendo : « Baston ! Baston ! Baston ! »

Les battants de contreplaqué s'ouvrirent dans le dos d'Angus. Celui-ci raffermi sa prise sur le cou de McGill. « Sale enfoiré », grogna-t-il.

Trois énormes molosses arrivèrent. Les deux premiers se tinrent en retrait tandis que le troisième plantait ses crocs dans le mollet droit d'Angus, fendait la peau, savourait le sang de vache dont était couvert sa proie. Angus essaya de le chasser d'un coup

de pied, mais l'animal secouait sa jambe comme s'il s'agissait d'un chiffon, cherchait à le déséquilibrer.

L'un des membres du gang de Manny tira par accident sur Angus, le manqua et érafla la poitrine de son patron. McGill hurla : « Espèce de con ! »

Des spectateurs en colère s'indignèrent : « Ils ont flingué McGill ! » Les coups de coude et les coups de poing se mirent à pleuvoir, la bousculade se transforma en un pogo d'ivrognes et de camés où chaque individu à terre se retrouvait piétiné, métamorphosé en gelée tremblotante. Et les hommes de McGill étaient au beau milieu de la foire d'empoigne.

Avant qu'une autre détonation retentisse, Marine pénétra dans l'enclos, aligna un des truands d'un coup aux reins, puis un second d'une frappe à la gorge. Purcell s'employa à achever le travail. Il s'agenouilla, crossa le premier homme à terre, le soulagea de son arme. La tempe du troisième malfrat rencontra le poing de Marine. Il s'effondra.

Johnny Earl et Purcell virent Angus relâcher McGill pour s'occuper du chien qui avait verrouillé ses mâchoires sur son membre. Il appuya le canon du pistolet sur le crâne de l'animal, pressa la détente. Aboiements et morsures furent réduits en miettes. Les deux molosses restants grognèrent. Ils attendaient qu'Angus approche.

Marine tenta de l'avertir : « Attention ! » Mais il était trop tard.

McGill venait de plonger son pouce dans la plaie à vif de son assaillant. Angus pivota, abattit la crosse de son arme d'abord sur le poignet de l'organisateur, puis sur son visage.

McGill secoua la tête, lécha ses lèvres suintantes, brandit les poings.

Ignorant la douleur, Angus éclata de rire et remit son flingue à la ceinture. McGill allait être châtié. La brute envoya un jab dans la poitrine meurtrie de l'organisateur. Le sang frais coula de nouveau. McGill s'agrippa les côtes. Angus l'empoigna par la

chemise, prit appui sur son pied droit, et l'envoya valdinguer sur les mâtons tapis derrière lui.

McGill s'écroula au sol avec ces mots : « Je vais te donner en pâture à ces putains de... » Et les molosses dispersèrent le reste de sa phrase sur le sol caillouteux du ring, à l'image d'une flaque d'huile sur la chaussée.

Angus retira le flingue de Manny de sa ceinture. L'hémoglobine sur son épaule gauche se mélangeait au sang de vache et à la graisse animale dont était enduit son corps. Il baissa les yeux sur les gangsters allongés à ses pieds telles des vieilles boîtes de Canigou. Quand il s'agenouilla, il sentit la douleur parcourir son mollet déchiqueté. Il s'empara de l'arme d'un des agonisants en pleines convulsions, se releva, la passa à sa ceinture, puis se tourna vers Purcell et Marine. Ils se toisèrent avec méfiance.

À l'extérieur du ring, les hommes de McGill n'étaient plus que du fumier détrempé sous la semelle des spectateurs qui se dérouillaient les uns les autres à coups de bouteille et de poing. Les lèvres de Purcell bougèrent. « Et maintenant ? »

Angus eut un sourire en coin. Le vioque et Marine — un pugiliste qui avait menacé de le démolir et entendait à présent le secourir — le laissaient perplexe. Il s'adressa à Purcell. « Dans mon monde, les étrangers qui aident des inconnus ont toujours un intérêt personnel.

— Pas le temps de philosopher sur ta conception tordue des rapports humains. Certains ont la bite de traviole, d'autres l'ont bien droite, mais tout le monde l'utilise pour baiser. »

Trois types du public déboulèrent en titubant dans l'enclos. Le premier brailla : « Vous allez payer pour ce que vous avez fait à McGill, tas d'enculés. »

Angus pointa son arme et pulvérisa dans l'atmosphère les diverses parties anatomiques du fanfaron. Il ne partirait pas sans le fric de McGill. Il évalua les différentes options. Trois hommes avaient plus de chances d'atteindre la grange qu'un seul. Il avait

besoin de ces deux-là pour parvenir à son but, mais ça s'arrêtait là. Il chassa les mouches qui bourdonnaient autour de sa figure. « McGill a entreposé sa recette dans l'étable. » Une pause, un regard assassin à Marine, puis : « Je sais que t'es pas venu ici pour repartir les mains vides. Et tu seras exaucé si on arrive jusque là-bas. »

Marine n'avait pas confiance, il connaissait le spécimen. Après avoir jeté un coup d'œil à Purcell, armé d'un pistolet dans chaque main, il adressa un signe de tête à Angus. « Allons-y. »

*

Assis dans la Jeep, Fu regardait le chaos se répandre. Il poussa Whalen du coude. « Reste ici. Je vais trouver Angus et honorer ma promesse. » Il sortit du véhicule et s'enfonça dans la mêlée. Les hommes et les femmes se tannaient réciproquement le cuir à coups de phalanges, de bouteille et de bâton. Fu cogna, asséna plusieurs frappes du plat de la main, progressa par saccades vers le ring. Dans les remous furieux, personne ne semblait le remarquer. Il aperçut Angus, au loin, qui luttait pour s'extirper de l'enclos. Il n'était pas vraiment à la hauteur. Des paluches se posèrent soudain sur ses épaules. Il pivota, passa sa main gauche au-dessus des avant-bras de son assaillant, la ramena sous les membres et plaqua l'indélicat contre son flanc comme s'il contractait les biceps. Il écarta les jambes, se baissa sous le centre de gravité de l'homme et remonta brusquement. Les articulations cédèrent. L'agresseur poussa un cri.

Fu le lâcha. Une bouteille éclata derrière son crâne, il essuya une calotte à l'oreille, un coup de pied à la jambe droite, puis à la gauche. Et encore une châtaigne, une nouvelle ruade, une autre bouteille. Il chuta.

*

Angus s'enfonça dans le pandémonium. Plusieurs spectateurs crièrent : « C'est lui qui a filé McGill aux clebs. Démontez-le ! »

La brute, qui voulait garder ses munitions au cas où les hommes de l'organisateur monteraient la garde dans la grange, se servait autant que possible de ses poings, tout en esquivant les tessons de bouteille et les gourdins improvisés. Dans son dos, Marine et Purcell bataillaient ferme, s'appliquaient à démolir les poivrots titubants à l'aide de leurs phalanges et de leurs coudes. Tous les deux ou trois mètres, un poing ou un genou surgissait de nulle part et les frappait.

Une bouteille éclatée déchira la chemise de Purcell, érafla ses côtes. Il appuya sa main sur la plaie. Marine descendit l'amateur de tessons d'une mandale bien ajustée au plexus.

Un morceau de bois percuta Angus au bras. Il rugit : « Connard de demeuré ! » Puis plongea ses doigts dans les yeux de son adversaire, le projeta sur ses compagnons, et continua à se battre.

Parvenu à l'étable, il ouvrit la porte d'un coup d'épaule. Marine le talonnait. Purcell fermait la marche, une main sur sa blessure. Ils verrouillèrent l'issue derrière eux. Purcell se tourna vers Angus : « Où on va ? »

Angus désigna un vieux panneau d'un mètre sur deux en guise de porte au fond de la pièce. Celui-ci donnait sur l'arrière-salle. De la lumière filtrait sous le battant. Une voix de femme ordonna sèchement aux hommes postés de l'autre côté : « Silence ! » Puis elle appela : « McGill ? C'est toi, papa ? Il se passe quoi, dehors ? »

Angus sortit l'arme qu'il avait piquée à Manny et pulvérisa le bois gris. Les détonations ébranlèrent Marine et Purcell. Lorsque les cris cessèrent et que le choc sourd des corps à terre se fit entendre, Angus arrêta de tirer.

Le sang avait séché sur son front moite. Il procéda avec rapidité, défonça la porte à coups de pied, entra dans l'arrière-salle avec son pistolet encore fumant. Un sourire se peignit sur

ses traits quand il vit les panneaux d'agglo sur tréteaux, les seaux de vingt litres retournés pour servir de siège. Les sacs froissés s'entassaient au sol. Les lampes à fluorescence accentuaient les plis des liasses de billets sur la table de fortune. La recette de McGill.

Trois hommes et une femme gisaient à côté d'une cuisinière en fonte rouillée. Ils repeignaient le plancher. Les mecs étaient toujours vivants. Caprin avait été atteint à la cuisse droite, Mollet d'Acier à l'oreille et Lang au ventre. Balafre, quant à elle, ne bougeait plus. Ses mèches blondes inégales collaient à son visage telles des lamelles de bacon cru. Son mascara à la Alice Cooper avait coulé en cercle autour de ses yeux. Ses seins pointaient sous le T-shirt de mécano ensanglanté. L'étoffe s'ornait d'un personnage de dessin animé : un vieux qui trimbalait une pioche.

Angus s'approcha des blessés. L'un d'eux leva les yeux sur lui, supplia : « Tire plus, s'il te plaît. Prends ce que tu veux. La Bronco de McGill est là-derrrière. Les clefs sont dessus. Ne... »

Le sourire d'Angus s'accrut. Il acheva les gardes sans hésitation.

Les tympans de Purcell et de Marine sifflèrent. Leurs narines s'emplirent de l'odeur de poudre, leurs poumons de la fumée en suspension. « T'avais pas besoin de les tuer, s'énerva Marine. Le type t'a dit de tout prendre. Il t'a même indiqué où est la Bronco de McGill. »

Les parois de la grange tremblaient sous les assauts de la foule.

Angus jeta un coup d'œil aux hommes inertes, à leurs visages déchiquetés. Il pesa le pour et le contre. Il possédait à présent un moyen de s'enfuir. « En effet, approuva-t-il. J'en avais pas besoin. Et j'ai pas besoin non plus de partager le pognon avec vous. »

Il fit volte-face, son arme pointé sur la silhouette de Marine. Mais celui-ci se préparait déjà à cogner, les poings durs comme des enclumes. Il allait exploser la gueule couturée de ce barbare. D'un crochet du gauche, il percuta la main d'Angus. Le pistolet

lui échappa. Marine enchaîna par un crochet du droit. La brute, touchée à la mâchoire, trébucha contre la table artisanale. L'argent s'éparpilla à la manière d'une volée de moineaux.

Angus cligna des yeux. Un filet de bave couleur de bois de rose coulait sur son menton. « T'as une frappe de mulet. Voyons si t'encaisses comme un homme ou une tantouze. » Il esquissa un mouvement de l'épaule droite.

Marine se couvrit la tempe par réflexe. Trompé par la feinte, il inclina la tête à droite. Angus fendit l'air à dix heures, son poing gauche s'abattit à la verticale. Les phalanges d'acier broyèrent le cartilage nasal de Marine, un uppercut droit découpa sa paupière gauche aussi facilement qu'une tranche de goudron brûlant.

Un voile rouge l'aveugla, il essaya de reculer. Angus poursuivit avec un coup de pied circulaire. La cuisse gauche de Marine se tétanisa. L'espace d'une seconde, son membre se transforma en un chevron criblé de clous. Il prit appui sur sa jambe valide, cisaila la tempe d'Angus du tranchant de la main, lui écrasa le pied et acheva la manœuvre en passant par la ligne médiane : un uppercut à la gorge. Angus vacilla en arrière, toussa, les larmes aux yeux. « Vicelard de merde », railla-t-il.

Marine protégeait son menton à l'aide de sa main gauche. La droite pendait en avant, relâchée. Il était trempé de sueur et de sang. Ses poumons pesaient des tonnes. Chaque respiration charriait une douleur insolite sous le gril costal. Il avait l'impression d'aspirer des lames de rasoir congelées. Angus n'était plus qu'une tache sombre. Il arriva sur lui les bras écartés, comme s'il tentait d'enlacer un séquoia, et claqua les paumes sur ses oreilles pour lui faire péter les tympanes. Le son produit était un jeu d'aiguilles enfoncé dans l'esprit de Marine. Il essaya d'attraper les poignets d'Angus. Celui-ci empoigna les pavillons de son adversaire et lui asséna un coup de tête. Une vague obscure déferla jusqu'à l'arrière du crâne de Marine. Les aiguilles descendirent le long de sa colonne vertébrale. Ses genoux

ployèrent, ses yeux perdirent de leur éclat et il sombra dans l'inconscience.

Purcell s'interposa. Il leva son pistolet, appuya sur la queue de détente. *Clic, clic, clic.* « Fils de pute. »

Angus le désarma d'une tape sur la main avant de le frapper à l'œil et de l'envoyer à terre. « T'as essayé de me tirer dessus, enculé de ta race ? Bouge pas, viocard. Je m'occuperai de toi quand j'aurai terminé avec ton copain. »

Il s'assit à califourchon sur la carcasse désarticulée de Marine et commença à enchaîner les coups de poing au visage en riant.

La porte du fond s'ouvrit soudain. Angus se tourna vers la silhouette démolie, entaillée et enflée. « Qu'est-ce que... ? »

Fu entra dans la grange, se pencha et effectua une roulade latérale. Ses jambes se détendirent. Son pied gauche frappa le sol, le droit atteignit Angus à la nuque. La Découpe s'écroula sur Marine.

Purcell, impressionné, demeura assis. « Bon sang, je t'ai jamais vu, toi. »

Angus s'ébroua pour chasser les toiles d'araignées de sa tête, tenta de se redresser.

Fu se plaqua contre son dos, lui immobilisa le bras gauche tout en pratiquant une prise d'étranglement. Il lui tordit le poignet en direction de l'épaule. « Quand tu te réveilleras, tu seras confronté aux aiguilles du purgatoire. » Angus grogna, se débattit, mais un voile noir, identique à celui qui avait enveloppé Marine, s'abattit sur lui.

Les os de Purcell craquèrent lorsqu'il se releva. « C'est quoi, ton blaze ? »

L'Asiatique attrapa Angus par les cheveux, le fit rouler sur le côté, détacha sa ceinture ensanglantée et puante pour l'attacher solidement. Son regard s'attarda sur les billets dispersés par terre, puis sur Purcell. « Blaze ?

— Ton nom.

— Fu. Je suis à la poursuite de ce dénommé Angus. Il doit

beaucoup d'argent. »

Purcell retroussa les lèvres. Il regarda lui aussi le tas de papiers froissés. « Eh bien, je dirais que t'as le compte. Moi et Marine, on est pas du style cupide. En particulier depuis que tu nous as sauvé les miches. »

Fu s'inclina. Il rassembla vingt mille dollars en coupures de cinquante et de cent, empila le tout avec soin dans un sac. Il restait une somme considérable. L'Asiatique avait à peine entamé le pactole. Il hissa Angus sur son épaule et entreprit de regagner la sortie.

Purcell le rappela : « Je crois qu'on se reverra. Mais ne me demande pas pourquoi.

— Très bien », conclut Fu avant de disparaître.

Les cloisons de la grange tremblaient toujours sous les coups des spectateurs. Purcell s'agenouilla. Son dos protesta. La douleur de sa blessure s'accrut quand il souleva Marine. Il l'emmena à la Bronco, l'installa sur la banquette arrière.

Des bulles aussi grosses que des cerises émergeaient de la bouche du pugiliste. Il voulut parler. Purcell l'interrompit : « Laisse tomber. On est deux fils de pute très chanceux. Je vais prendre une partie du butin de McGill avant que les mecs dehors s'aperçoivent qu'on peut sortir par-derrière. Ils ont l'intention de nous dérrouiller ou de nous lyncher. On ferait mieux de chier du poivre. »

QUATRIÈME PARTIE

LE COMMENCEMENT

Les veines d'Angus brûlaient sans discontinuer. Des pointes s'enfonçaient dans ses méridiens, lui ôtaient toute vigueur. Il n'avait plus la force de contracter les muscles. Il était désormais aussi flasque qu'une viande décongelée.

Quand il ouvrit les yeux, tout était noir. Il sentit l'odeur de sa propre chair, mélange de transpiration et de savon.

Des flashes turbulents troublaient ses pensées : de l'eau si froide que sa carcasse paraissait dénudée jusqu'à l'os, une étoffe rugueuse avec laquelle on nettoyait les blessures, sans prêter attention aux hématomes et aux traces de coups, une main prudente qui maniait une aiguille, recousait les plaies. Il avait l'impression d'être dans un sarcophage luisant modelé à son image.

Il tenta de bouger un doigt ou un orteil, en vain. Des voix lui parvenaient.

Fu se tenait à l'extérieur du sarcophage, dans le sous-sol. Il possédait une nouvelle paire de lunettes et avait revêtu un costume sombre ainsi qu'un T-shirt très blanc. Le pourtour des croûtes sur son visage et ses bras était violacé. Il faisait face à trois hommes. Un Chinois, un Noir et un Blanc. Ils étaient entièrement habillés de noir : T-shirt, treillis et rangeots cirés. Chacun d'eux arborait le tatouage dévolu à sa discipline à l'intérieur de l'avant-bras. L'Asiatique avait choisi un tigre rayé noir et gris, le Noir un dragon doré englouti par les flammes, tandis que le Blanc avait opté pour un serpent d'or entouré de

flûtes rouges en bambou. L'homme au tigre prit la parole :

« Qu'avez-vous fait du policier ? »

Fu sourit.

« Je lui ai juste effacé la mémoire à l'aide d'une aiguille. Puis je l'ai déposé devant l'hôpital.

— Et M. Zhong ?

— Il est satisfait. La dette a été remboursée.

— Qu'en est-il du cul-terreux prénommé Pete ?

— Il s'en remettra. Tous les élèves connaissent des hauts et des bas. »

Tigre Noir désigna le sarcophage d'acier.

« Et si cet homme survit à l'enseignement de Si-Bok Lao ? Il reviendra peut-être ici un jour. Pour vous trouver ou aller parler aux flics.

— Laissez-le. Je vous ai entraînés selon les préceptes de Lao, qui suivait lui-même les règles de ses instructeurs. Je suis celui qui offre une seconde chance. Ce sujet est unique comme je l'étais. Ce serait une grande perte de ne pas lui apprendre à utiliser ses dons.

— L'art du combat, précisa Tigre Noir.

— Le combat, en effet, approuva Fu.

— *Sifu*, remarqua Tigre Noir, cet individu doit être très dangereux, vu la façon dont vous le traitez. Je ne vous ai jamais vu utiliser autant d'aiguilles. »

Fu sourit. « Une pour chaque point de pression. Il est à présent inoffensif. Mais sans les aiguilles, il est dangereux, oui. Il constitue une menace. Un jour, peut-être, il sera notre égal. »

Les trois hommes s'inclinèrent devant leur *sifu*, leur professeur. Fu recula, regarda ses disciples soulever la malle de la taille d'un homme.

Dans son cercueil d'acier, Angus se sentit balloter. Il écouta les bruits de pas résonner sur le béton et chercha alors en lui-même quelque chose à contracter : un organe, un tendon, un

muscle. Son corps était entièrement hors de contrôle. Il se demanda où ces hommes l'emmenaient.

Les trois élèves chargèrent la malle à l'arrière d'une Tahoe noire. Fu les observa, les mains derrière le dos. Après avoir refermé le hayon, les disciples se tournèrent vers leur maître.

« Cet Angus sait se nourrir de la douleur, précisa Fu. Plus il sera conditionné, plus il sera fort. Il ne sera pas facile à briser.

— Vous reverra-t-on bientôt ? s'enquit Tigre Noir.

— S'il est encore en vie dans trois mois, oui. J'ai hâte. »

Les hommes s'inclinèrent de nouveau, montèrent dans la Tahoe et s'éloignèrent dans l'allée pavée.

Les Chevrolet et les Ford s'alignaient sur le parking goudronné et le long de la vieille route 64. Les véhicules étaient bourrés de fringues, de grillades et du restant de came et de gnôle. Les corps sinuaient dans les couloirs en brique de la morgue Swaren. Chacun voulait jeter un coup d'œil au défunt, à celui qui avait été au centre de leur existence depuis si longtemps : Bellmont McGill. Certains déposaient des objets porteurs d'une signification personnelle : une bouteille de Jim Beam, de Turkey ou d'Old Grandad. D'autres confiaient à la postérité des couteaux simple et double lames, héritages ancestraux, ou bien des cartouches vierges.

Après la cérémonie, les voitures suivirent le corbillard jusqu'au cimetière. La file s'étirait sur des kilomètres depuis l'endroit où s'était tenu le Donnybrook. Les porteurs étaient vêtus de jeans usagés. On avait boutonné les chemises jusqu'au col, quelques-uns arboraient une cravate. Plusieurs endeuillés avaient les mains bandées, recousues. Leurs yeux s'ornaient de coquards. Ils avaient coiffé leurs cheveux gras sur le côté ou bien en avant sur le crâne. Ils formèrent deux rangées, déchargèrent le cercueil et se traînèrent péniblement jusqu'au trou creusé à l'intention de McGill.

Les grâces de Dieu furent prononcées, les derniers hommages rendus. Les pelletées de terre se déposèrent dans l'excavation, sur la bière. Les hommes, les femmes, les combattants se

rassemblèrent en petit comité devant leurs véhicules cabossés, rayés et piquetés de rouille. À l'image de la fumée qui s'attardait au-dessus des anciens bâtiments incendiés, l'incertitude persistait dans l'esprit de chacun : y aurait-il un autre Donnybrook ?

Plusieurs chiens couraient sur le sol jonché de papiers, de canettes, de bouteilles, d'os de poulets et d'arêtes de poissons. Les animaux reniflaient, grognaient, en quête d'une dernière saveur, d'une ultime réminiscence, vestige d'un événement révolu.

Les hommes de Bellmont montaient la garde, tels des protecteurs tatoués, leurs armes fixées à la ceinture. Leurs blessures commençaient à peler : jointures coupées, yeux, nez et lèvres bousillés. Le fiasco de toute cette opération les avait frustrés, mais ils attendaient les ordres de Balafre McGill. On l'avait crue morte ; elle ne l'était pas. Les balles l'avaient traversée ou éraflée. Elle se tenait à présent au milieu de l'assemblée turbulente agenouillée devant le monticule de terre. Elle savait que son père allait retrouver sa mère, emportée par la gnôle qui avait détruit son foie, puis sa vie. Ses cheveux blond sale, avec leurs racines châtain, oscillaient sous la brise. Son corps couvert de pansements et d'hématomes n'était plus que douleur. Elle allait reprendre le flambeau, apporter de nouvelles idées. Elle dévasterait le pays, châtierait les imprudents qui s'aviseraient de mentir ou de cacher les fuyards. L'enfer s'abattrait sur les routes de campagne et les nationales. Elle retrouverait ceux qui lui avaient enlevé son père et avaient détruit l'exutoire de ces gens.

*

Les yeux verts de Tammy brillaient d'inquiétude à mesure que les lumières approchaient. La lueur éclaira les arbres et les lignes électriques le long de la route.

Un des enfants plaquait ses jambes avec la force d'une ventouse autour de ses hanches osseuses. L'autre serrait sa main moite. Les deux gosses avaient les cheveux en bataille. Des croûtes de chocolat au lait s'écaillaient sur leurs lèvres.

La fraîcheur de la fin de soirée rudoyait leur épiderme. Les criquets et les sauterelles stridulaient dans les bois alentour tandis que l'obscurité s'installait.

La jeune femme avait posé deux sacs de courses à ses pieds. Chacun d'eux contenait le strict nécessaire : pantalons, chemises, soutiens-gorge, sous-vêtements et quelques couches. Le crissement des pneus sur le gravier augmenta.

Un peu plus tôt, la sonnerie du téléphone avait retenti dans le mobile home délabré. Tammy avait décroché : « Allô ? »

Marine : « Rendez-vous au croisement de Blister dans quatre heures. Prends juste l'essentiel. »

La voix de son mari, fatiguée et éraillée, avait alarmé la jeune femme.

« Tu vas bien ? »

— J'ai connu mieux, avait-il répondu après une hésitation.

— Ça fait trois jours, bon sang. Tu as... Est-ce que t'as gagné ?

— Personne n'a gagné. Fais tes valises. »

Et il avait raccroché.

La Bronco rouillée s'arrêta en grinçant. Des nuages de poussière se déployèrent dans la lumière des phares. Le moteur toussota.

La portière passager s'ouvrit. Marine apparut. Ses bras musclés mais vidés de toute force enlacèrent l'épouse et ses enfants. Il les aida à charger les sacs puis à s'installer sur la banquette arrière. Zeek prit place sur les genoux de son père, Cabez s'assit à droite, Tammy à gauche.

Dans l'habitacle, les ténèbres ne parvenaient à dissimuler ni la tristesse de la jeune femme ni les œufs de pigeon violacés qui déformaient les traits de Marine. Tammy serra fort son époux,

puis désigna le siège conducteur. « C'est qui ? »

Dans le rétroviseur, une paire d'yeux exténués la dévisagea. L'un des orbites portait encore la marque du coup asséné par Angus. « Je m'appelle Purcell. »

Le prophète passa la première. La jeune femme se présenta : « Je suis Tammy. Enchantée de vous connaître.

— De même, Tammy. Ravi de vous rencontrer enfin », ajouta Purcell.

Johnny Cash couvrait les parasites de la radio : *et j'ai entendu comme un bruit d'orage. Une des quatre bêtes m'a dit « viens voir » et j'ai vu. J'étais en train de contempler un cheval blanc.*

Tammy posa sa tête sur la poitrine de son bien-aimé. Elle demanda : « Où on va ?

— À l'armurerie de Dote », répliqua Marine.

Tammy leva le visage vers lui. « L'armurerie de Dote ? »

Marine fixa son épouse. « Je dois rembourser ce que j'ai emprunté. Et mon ami veut effectuer quelques achats.

— Des armes ? »

Purcell jeta un regard dans le rétroviseur. « On s'est tirés à l'arrache du Donnybrook. On a un sac rempli de pognon mais on s'est fait pas mal d'ennemis. Les emmerdes vont pas tarder à pleuvoir dans le coin. Faut prendre certaines précautions.

— C'est quoi, ce charabia ? » interrogea Tammy, perplexe.

Marine lui attrapa doucement le bras et confirma d'un signe de tête les dires du vieil homme. Ses yeux indiquaient qu'il se fiait à lui. Il incitait sa femme à en faire autant..

Johnny Cash grattait toujours les cordes de sa guitare acoustique : *il y a un homme dans les parages, qui est connu de bien des noms. Il décide qui apaiser et qui châtier. Tout le monde ne sera pas traité à la même enseigne. Une échelle d'or descendra du ciel quand il arrivera.*

Purcell négocia un virage, passa devant une station Shell. Marine l'observa dans le miroir central. « Continue après le feu. Tu verras le magasin Chez Wendy. Arrête-toi au bâtiment

suivant. »

Le vieux acquiesça.

« Purcell devine les choses avant qu'elles se produisent, expliqua Marine à Tammy.

— C'est un diseur de bonne aventure ?

— Diseur de bonne aventure, devin. Il prévoit des changements. Des changements violents.

— Pourquoi ça nous concerne ? protesta Tammy. T'en as pas déjà fait assez ? »

Purcell intervint : « Marine peut pas échapper à son destin. Il se bat comme un Dieu. On a besoin de lui. On a tous besoin de lui. »

Johnny Earl sentit un frisson d'inquiétude parcourir le corps de son épouse. Il la serra plus fort contre son flanc, le bras gauche sur ses épaules, le droit autour de ses enfants. « J'ai confiance en Purcell. » Il embrassa le front de sa femme. « Tout va bien se passer, Tammy. Pas de problème. »

Le prophète arrêta le véhicule devant l'armurerie. Il se pencha pour ouvrir la portière passager.

Marine relâcha Tammy, avança le siège pour asseoir Zeek à côté de son frère, et sortit de la Bronco. Purcell le suivit, chargé d'un tas de billets froissés. Il regarda Marine par-dessus le capot, puis ils se dirigèrent vers l'échoppe de Dote.

« Johnny, s'il m'arrive un truc, souviens-toi de ce nom : Van Dorn. J'ignore ce qu'il signifie. Ah, autre chose aussi... Tu dois prévenir Tammy : l'histoire ne fait que commencer. »

Remerciements

Merci aux premiers lecteurs du manuscrit : Donald Ray Pollock, Anthony Neil Smith, Christa Faust, John Rector, Craig Clevenger, Victor Gischler, Kyle Minor, Jed Ayers, Scott Phillips, Keith Rawson, Roger Smith, Elaine Ash, David Cranmer, Israel Byrd, Denny Faith et Ella Baker. Vous êtes au top.

À Scott Montgomery qui a fait ma promo et m'a permis d'entrer au Book People. Pour Ray Wylie Hubbard, sa musique, son amitié à toute épreuve, et l'assurance que si quelqu'un me faisait un sale coup, il le paierait de son sang.

À Rod Wiethop, fan de la première heure et super copain.

Pour tous mes profs d'arts martiaux et de boxe : John King, Tony Wood, Matt Kitterman, Eric Haycraft, Frank Sexton et John Winglock Ng. Sans l'enseignement de votre savoir, de votre sagesse et de votre discipline, je n'aurais jamais atteint ce stade en tant qu'écrivain.

Merci à mon agent, Stacia J.N. Decker, qui a mis tout ceci en forme sans rien me laisser passer. Merci aussi à mes formidables éditeurs, Sean McDonald et Emily Bell pour leurs conseils avisés au long du processus éditorial.

Merci à tout le monde chez FSG : mon correcteur, mon préparateur de copie, Rodrigo, et les gens du département artistique ainsi que ceux des droits étrangers. Sans oublier mon attaché de presse, Brian Gittis.

Par-dessus tout, j'aimerais enfin louer les membres de ma famille et les amis qui sont venus aux lectures et m'ont fait de la

pub. Votre soutien signifie énormément pour moi. Et puis mon père et ma mère, qui m'ont élevé devant les films de Clint Eastwood.



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

Titre original :
DONNYBROOK

© *Frank Bill, 2012.*

Published by arrangement with Farrar, Straus and Giroux, LLC, New York.

© *Éditions Gallimard, 2014, pour la traduction française.*

Couverture : D'après photo © Carlos Cicchelli / Wildcard Images, Londres.

FRANK BILL DONNYBROOK

Roman noir

Traduit de l'américain par Antoine Chainas

Bienvenue au Donnybrook : un tournoi de combats à poings nus qui se déroule sur un terrain de cinq cents hectares dans les forêts du sud de l'Indiana. Vingt concurrents, un ring en fil de fer barbelé, et le match se prolonge jusqu'au dernier homme debout. Les spectateurs, saouls ou défoncés, misent sur leur favori.

Marine est un père désespéré. Non seulement il est prêt à tout pour nourrir ses gosses, mais c'est aussi le pugiliste le plus redoutable du Kentucky. Le Donnybrook constitue pour lui une chance unique d'accéder à une vie meilleure. Le prix accordé en espèces au gagnant résoudra tous ses problèmes, il en est convaincu.

Angus La Découpe, de son côté, a raccroché les gants depuis longtemps. Cette légende des combats clandestins, jusqu'alors invaincue, s'est reconvertie avec sa sœur, Liz, dans la fabrication de méthamphétamine. Leur dérive les mènera loin. Si loin que Liz décide de le trahir. Le Donnybrook sera le lieu de leur dernière confrontation.

Des quatre coins de l'Amérique profonde, divers protagonistes, guidés par leurs propres obsessions — drogue, violence, sexe, argent, honneur —, vont converger vers les lieux de leur perte. Ou de leur ultime rachat...

Donnybrook est un livre féroce et explosif. Entre Donald Ray Pollock et Chuck Palahniuk, Frank Bill nous offre un voyage dopé aux amphétamines à travers une Amérique rurale en pleine

débâcle.

Frank Bill vit et travaille dans le sud de l'Indiana. Après *Chiennes de vies* (2013), *Donnybrook* est son deuxième ouvrage à paraître à la Série Noire.

DU MÊME AUTEUR

CHIENNES DE VIES, Série Noire, 2013 (Folio Policier n° 717).

Cette édition électronique du livre

Donnybrook de Frank Bill

a été réalisée le 11 mars 2014

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070141784 - Numéro d'édition : 253444).

Code sodis : N55931 - ISBN : 9782072492648.

Numéro d'édition : 253445.

Composition et réalisation de l'epub : IGS-CP.